



**HAL**  
open science

# Du récit fictif au journal personnel : l'itinéraire de Jacques de Bourbon Busset : étude de deux cahiers inédits

Bernadette Charmet

► **To cite this version:**

Bernadette Charmet. Du récit fictif au journal personnel : l'itinéraire de Jacques de Bourbon Busset : étude de deux cahiers inédits. Linguistique. Normandie Université, 2017. Français. NNT : 2017NORMR042 . tel-01691675

**HAL Id: tel-01691675**

**<https://theses.hal.science/tel-01691675>**

Submitted on 25 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE

**Pour obtenir le diplôme de doctorat**

**Spécialité** « Langues et littératures françaises »

**Préparée au sein de l'université de Rouen, Normandie université**

**Du récit fictif au journal personnel : l'itinéraire de Jacques de Bourbon Busset  
Étude de deux cahiers inédits**

**Volume I**

**Présentée et soutenue par  
Bernadette JUSSERAND-CHARMET**

**Thèse soutenue publiquement le (date de soutenance)  
devant le jury composé de**

M. Jean-Claude ARNOULD	Professeur à l'université de Rouen	Examineur
M. Pierre-Jean DUFIEF	Professeur émérite	Rapporteur
Mme Marie-Françoise LEMONNIER-DELPY	Professeur à l'université de Picardie Jules Verne	Rapporteur
Mme Françoise SIMONET-TENANT	Professeur à l'université de Rouen	Directeur de thèse

**Thèse dirigée par Françoise SIMONET-TENANT, laboratoire CÉRÉdi (Centre d'études et de recherches Éditer /Interpréter), université de Rouen**



## Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Françoise Simonet-Tenant qui a accepté de diriger mes recherches, à une période où bien peu d'universitaires semblaient prêts à s'intéresser à Jacques de Bourbon Busset et à accompagner mes travaux. Elle a été pour moi une directrice de recherche toujours présente, attentive et rigoureuse, mais aussi très humaine, en particulier dans les derniers mois de travail, si éprouvants pour moi : elle n'a cessé de me redonner confiance et courage. Qu'elle en soit ici très vivement remerciée.

J'aurai également une pensée toute particulière pour Catherine Viollet, brutalement disparue en septembre 2014 : elle m'avait très volontiers accueillie à l'E.N.S. de la rue d'Ulm pour son séminaire « Genèse et Autobiographie » (devenu depuis « Autobiographie et Correspondance ») que j'ai suivi assidûment pendant plusieurs années et qui m'a beaucoup formée, en particulier sur les problématiques de la génétique des textes dont j'ignorais à peu près tout. Elle m'a aussi encouragée à une époque où je désespérais de trouver un directeur ou une directrice de thèse susceptible de m'accompagner dans mes recherches et je regrette de ne pouvoir aujourd'hui lui manifester ma reconnaissance.

Je remercie également Bénédicte Freysselinard, auteure en 1994 de la seule thèse écrite en français sur Jacques de Bourbon Busset, *L'Amour durable ou la Différence créatrice*, qui m'a, à maintes reprises, aidée et encouragée par ses conseils, sa connaissance de l'œuvre et sa connaissance personnelle de l'écrivain. C'est grâce à elle que j'ai pu entrer en contact avec Charles et Ariane de Bourbon Busset auxquels je veux exprimer une gratitude toute particulière.

Ce sont eux en effet qui m'ont ouvert leurs archives familiales et m'ont permis de les étudier, en m'offrant très gentiment et très généreusement l'hospitalité à plusieurs reprises dans leur demeure du Saussay. Sans eux, je n'aurais jamais pu faire ce travail sur archives, découvrir les précieux manuscrits qui sont l'objet de la présente thèse et donc étudier la genèse du *Journal* de Jacques de Bourbon Busset. Ils m'ont également éclairée en me fournissant un certain nombre de renseignements sur leurs parents, Jacques et Laurence.

Je souhaite également remercier Mme Hélène de Saint-Périer, fille de l'écrivain, et son mari : à plusieurs reprises, ils m'ont reçue pour répondre à mes questions sur la vie et l'œuvre de Jacques de Bourbon Busset et Mme de Saint-Périer m'a éclairée sur diverses allusions des *Cahiers* qui seraient sans cela demeurées énigmatiques pour moi.

Enfin je veux remercier Bruno Charmet, mon mari, qui m'a accompagnée et encouragée durant toutes ces années, et qui m'a aussi souvent aidée grâce à ses ressources bibliographiques, en particulier dans le domaine philosophique et religieux, et parfois grâce à ses relations.

Je remercie aussi tous mes proches, en particulier mes enfants, qui ont été à mes côtés pendant toute cette période, pour leur patience et leur compréhension.

Et je remercie également tous ceux qui m'ont aidée, en me fournissant des renseignements que je n'arrivais pas à trouver, ou en me secourant quand j'étais aux prises avec les difficultés – très redoutables pour moi – du traitement de texte.

À tous je redis toute ma gratitude.

**Du récit fictif au journal personnel :**  
**l'itinéraire de Jacques de Bourbon Busset**

**Présentation de deux *Cahiers* inédits**

## Introduction

S'il est un genre littéraire pour lequel on imagine mal *a priori* une longue préparation génétique, c'est bien le journal personnel. Écriture au jour le jour, écriture qui semble n'admettre que la préparation mentale du scripteur<sup>1</sup>, on voit mal comment elle pourrait susciter de longues pages préliminaires. C'est pourtant devant un tel paradoxe que nous placent les *Cahiers* inédits de Jacques de Bourbon Busset : du 16 août 1958 au 23 décembre 1964, l'écrivain, qui a déjà publié plusieurs récits, va s'interroger sur ce que doit être son grand œuvre pour finalement accepter l'idée que le livre essentiel qu'il doit écrire est son *Journal*. Certes, les deux *Cahiers* que nous allons présenter vont aussi traiter d'autres sujets, comme c'est souvent le cas dans les manuscrits d'écrivains. Si on ne trouve pas dans les *Cahiers* de Jacques de Bourbon Busset des factures, des traces de comptabilité et autres détails triviaux de la vie quotidienne que l'on découvre parfois chez d'autres, on le voit noter des événements divers, des rencontres, des lectures, des activités diverses et fort nombreuses... On retrouve aussi le monde de ces années 1958-1964, sous le regard avisé d'un homme qui a fréquenté pendant plusieurs années les hautes sphères du pouvoir et qui a conservé un vif intérêt pour les affaires publiques et pour le destin de la France. On découvre enfin un homme qui, ayant renoncé à une brillante carrière diplomatique pour se consacrer à l'écriture, se pose, parfois avec anxiété, des questions essentielles pour un créateur : quel genre littéraire correspond le mieux à ce qu'il veut exprimer, quelle thématique essentielle pourrait être la sienne, quelle place peut-il espérer dans le monde des créateurs ?

Les *Cahiers* ne sont jamais pour Bourbon Busset un prétexte à s'épancher : la complaisance à scruter ses états d'âme n'est nullement son fait et il reproche à beaucoup de diaristes leur narcissisme et le caractère trop anecdotique de leurs journaux. C'est une des raisons qui vont lui faire rejeter pendant fort longtemps le genre diaristique et chercher dans d'autres directions l'œuvre qui lui permettra d'exprimer la totalité de ses préoccupations.

Ces *Cahiers* présentent donc une grande originalité : ce sont les journaux d'un écrivain qui refuse le genre du journal et qui va être amené, au bout de six ans et demi, non seulement à accepter d'écrire un *Journal* pour le publier, mais même à formuler cette ambition *a priori*

---

<sup>1</sup> Voir Françoise Simonet-Tenant, *Le Journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 20-21 : « Le journal, écriture de l'immédiateté et écriture cumulative, paraît exclure toute élaboration préalable, mais nous ne saurions oublier ce que l'apparente improvisation peut impliquer de brouillon mental. »

complètement inhabituelle chez la plupart des écrivains : « [...] l'essentiel, la colonne vertébrale, ce sera le Journal<sup>2</sup>. »

## I. Présentation de Jacques de Bourbon Busset et de son œuvre.

Jacques de Bourbon Busset (1912-2001) est l'héritier d'une très vieille famille de l'aristocratie française descendant en ligne directe du roi saint Louis. Son itinéraire apparaît comme assez atypique à plusieurs égards. En 1932, il intègre l'E.N.S. de la rue d'Ulm, ce qui est à l'époque inédit pour un jeune homme de son milieu, et, pour sa famille, il apparaît comme le « champion » de la caste, prouvant aux bourgeois qu'un aristocrate de la plus haute volée pouvait lui aussi accéder aux meilleures places de la méritocratie républicaine. Puis il passe le grand concours du Quai d'Orsay et mène une carrière de grand commis de l'État au ministère des Affaires étrangères : de 1948 à 1952, il est directeur de cabinet de Robert Schuman, qui fut, durant cette période, ministre des Affaires étrangères et joua un rôle capital dans la naissance de l'Europe communautaire. Puis, de 1952 à 1956, il est nommé Directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay.

Mais, brusquement, à 44 ans, il démissionne de ce poste (le plus beau de la haute administration française, selon ses propres termes) et se retire à la campagne pour vivre de l'exploitation de ses terres et écrire. Il va alors se faire connaître par un certain nombre de récits : *Le Sel de la terre* (1946), publié, alors qu'il est encore haut fonctionnaire, sous le pseudonyme de Vincent Laborde; *Antoine, mon frère* (1956) ; *Le Silence et la joie* (1957), qui reçut le Grand Prix du roman de l'Académie française ; *Le Remords est un luxe* (1958) ; *Moi, César* (1958) ; *Fugue à deux voix* (1958). Livres tous publiés chez Gallimard. Quatre de ces textes (*Le Sel de la terre*, *Antoine, mon frère*, *Le Silence et la joie*, *Fugue à deux voix*) se présentent comme des récits intimistes d'inspiration en partie autobiographique. *Le Remords est un luxe* est un roman qui multiplie les points de vue de façon assez peu convaincante. *Moi, César* appartient à une veine différente : il s'agit d'un « poème historique » (l'expression est de Bourbon Busset lui-même dans le *Cahier IV*<sup>3</sup>), constitué d'une longue méditation de Jules César à l'aube des Ides de mars 44 avant J.C., jour de son assassinat. Ce texte inaugure la série de récits consacrés au pouvoir par l'écrivain. En 1966, il fait paraître, chez le même

---

<sup>2</sup> *Cahier V*, folio 100, p. 269. Nous indiquerons toujours cette double pagination : le premier nombre (les folios) correspond à la numérotation de l'écrivain qui ne comptabilise que les pages rectos, le second est la numérotation de notre transcription.

<sup>3</sup> *Cahier IV*, folio 10<sup>vo</sup>, p. 21.

éditeur, le premier tome de son *Journal* (commencé en 1964) et il publiera les dix volumes de ce *Journal* jusqu'en 1985, les dernières entrées étant datées de juin 1984, moment de la mort brutale de sa femme Laurence. Durant les dix-sept dernières années de sa vie (il meurt en 2001), Bourbon Busset écrira encore des récits, des recueils de nouvelles, mais plus jamais il ne publiera de journal. Cependant, il fait paraître en 1987 une très belle *Lettre à Laurence* qu'on peut considérer comme la conclusion de son œuvre diaristique.

## II. Les *Cahiers inédits*

### 1. Leur découverte

Les archives de Jacques de Bourbon Busset n'ont pas été léguées à une bibliothèque : elles sont la propriété de ses enfants. Avec leur aimable autorisation, nous avons eu accès à ces documents en 2013, puis en 2015 et 2016 : il s'agit de plusieurs dizaines de boîtes-classeurs cartonnées conservées au château du Saussay, demeure de la famille, à Ballancourt-sur-Essonne (91). Un premier classement a été réalisé après la mort de l'écrivain par un membre de la famille. Un examen très rapide de l'ensemble montre que ces boîtes contiennent des documents variés : des manuscrits, mais aussi des lettres, des agendas, des coupures de presse... Nous avons eu la possibilité d'explorer minutieusement le contenu de certaines boîtes, ce qui nous a permis de faire une découverte particulièrement intéressante dans une boîte portant l'inscription « Journal de bord 1950... (manuscrits) ».

Cette boîte contient neuf cahiers avec des textes divers. Si on essaie de les classer par ordre chronologique, on trouve : le cahier de philosophie n°1 de Jacques de Bourbon, au lycée Henri-IV en 1929. Un cahier daté « 1940-1941 », attribué au « lieutenant de Bourbon, n°1027, baraque IV » intitulé « Exercices littéraires » et sous-titré « (Traductions). Nouvelles et poésies », textes écrits alors que Bourbon Busset était prisonnier de guerre dans les Dolomites. Le troisième porte la date de « juillet 49 » et contient un manuscrit intitulé « Le Silence de l'amour » (texte de 38 pages seulement écrites au recto). Le quatrième contient des feuillets épars (numérotés) ; on trouve le manuscrit d'une pièce de théâtre consacrée à l'attentat contre Hitler (et qui sera jouée à la radio, d'après le souvenir de son fils Charles, mais cette pièce n'est jamais mentionnée dans la bibliographie de l'écrivain<sup>4</sup>), ainsi qu'un

---

<sup>4</sup> Cette pièce est effectivement mentionnée dans le catalogue général de la BnF : *L'Opération Walkyrie* [ou] *L'attentat du 20 juillet 1944*. Réalisation radiophonique : Henri Soubeyran. Première diffusion : Radiodiffusion française, France III, le 30/07/1958. Le texte dactylographié est conservé à la Bibliothèque Richelieu (département : Arts du spectacle).



projet pour une autre pièce « sur la vocation religieuse<sup>5</sup> » ; encore un manuscrit pour le récit « Le Silence de l'amour » et, à l'envers du cahier, plusieurs projets de textes et un manuscrit inachevé. Enfin, une note, datée du 5 février 1951 : « Faire un anti-Jouhandeau (l'imposteur) » et un projet de journal fictif. Le cinquième cahier contient deux manuscrits : « Réforme de la philosophie et des sciences au début du XVIII<sup>e</sup> siècle » et une autre ébauche de pièce de théâtre ou grand dialogue entre « Lui, Elle, l'Officier et Magnin ». Mais surtout quatre cahiers ont particulièrement retenu notre attention ; ils sont numérotés I, III, IV et V et datés :

n° I daté « 1951-octobre 1952 »

n° III daté « novembre 1954-août 1958 »

n° IV daté « août 1958-juillet 1961 »

n° V daté « 23 juillet 1961-24 décembre 1964 »

Il manque donc le *Cahier II* qui, logiquement, devrait être daté d'octobre ou novembre 1952 à octobre ou novembre 1954. Mais, en dépit de nos recherches, nous ne l'avons pas trouvé.

Le *Cahier I* contient pour l'essentiel un manuscrit de récit autodiégétique. Le *Cahier III* commence par une liste d'ouvrages de Bourbon Busset, parus ou projetés, de novembre 1946 à janvier 1962. On trouve ensuite encore un manuscrit de récit à la première personne : seules les pages rectos contiennent le récit, les pages versos sont couvertes de notes diverses. Ce *Cahier* présente aussi plusieurs autres projets littéraires. À l'envers figure une ébauche pour des articles d'Encyclopédie<sup>6</sup>.

Les *Cahiers IV* et *V* nous ont paru tout particulièrement intéressants car ils forment un tout très cohérent : d'août 1958 à décembre 1964, Bourbon Busset va s'interroger, à travers ces pages, sur le livre essentiel qu'il doit écrire, à ce point de sa vie et de sa carrière d'écrivain, pour arriver en décembre 1964 à la décision d'écrire un journal destiné à être publié. Contrairement aux autres *Cahiers* mentionnés, ils ne contiennent pas d'ébauches de manuscrits.

Ce sont donc ces deux derniers *Cahiers* que nous avons choisi de transcrire et d'étudier ; nous les intitulerons désormais *Cahier IV* et *Cahier V*, sans plus de précisions.

---

<sup>5</sup> L'expression est de l'écrivain lui-même.

<sup>6</sup>Jacques de Bourbon Busset a dirigé le tome XI de *L'Encyclopédie française*, conçue par Anatole de Monzie et Lucien Febvre en 1932, et qui parut entre 1935 et 1966. Elle comportait 20 volumes. Le tome XI, *La Vie internationale*, parut en 1957. Voir *Cahier IV*, p. 27, note 61.

## 2. Leur description

### 2.1. Description des manuscrits

Il s'agit de deux cahiers petit format (format 17×22 cm), à spirales et à feuilles blanches non lignées. Seules les pages rectos sont numérotées : le *Cahier IV* du folio 1 au folio 67 (exceptionnellement le folio 67<sup>vo</sup> est numéroté 68) ; le *Cahier V* du folio 1 au folio 101. Les pages rectos présentent une continuité ; les différentes entrées s'enchaînent et, parfois, une réflexion se poursuit d'une page à l'autre, voire sur plusieurs pages. Les pages versos apportent parfois des compléments aux pages rectos ; le plus souvent, elles contiennent des remarques indépendantes. Le texte est généralement écrit à l'encre. Dans quelques cas, Bourbon Busset a d'abord écrit son texte au crayon puis il a repassé à l'encre, ce qui permet un déchiffrement assez aisé. D'autres manuscrits de l'écrivain sont écrits au crayon (en particulier les *Cahiers I* et *III*) ; ils sont plus difficiles à déchiffrer et le problème de leur conservation se pose de manière encore plus aiguë que pour les *Cahiers* écrits à l'encre. Les entrées sont très inégalement datées. Mais la première et la dernière entrée de chacun des *Cahiers* le sont et il y a suffisamment d'indications temporelles à l'intérieur de chaque *Cahier* pour que l'on puisse déterminer assez précisément la chronologie de la réflexion. L'écrivain ne signale généralement pas le lieu où il se trouve au moment de l'écriture ; il ne le fait que lorsqu'il s'agit d'un lieu inhabituel, en particulier les lieux de vacances ou de courts séjours. Mais ces deux manuscrits ne servent jamais de journaux de voyage ; il semblerait que d'autres écrits aient été réservés à ce type de relations.

### 2.2. Désignation du texte

Le *Cahier IV* est intitulé « Journal de bord » en page de garde mais, par la suite, son auteur le désigne simplement par l'expression « ce cahier » à deux reprises<sup>7</sup>. Le *Cahier V* ne comporte pas d'intitulé ; il est, lui aussi, désigné, à trois reprises, par la même formule<sup>8</sup>.

Ces *Cahiers* ne sont pas faciles à caractériser d'emblée car ils présentent des aspects assez divers. Ils ne peuvent en tout cas pas être qualifiés de journaux intimes car l'analyse introspective et la confiance personnelle ne sont pas vraiment spécifiques de la manière de Bourbon Busset. On pourrait parler, à plus juste titre, de journaux de réflexion, la réflexion pouvant être morale, philosophique, politique, esthétique ; cela n'exclut pas des aspects parfois beaucoup plus anecdotiques. Leur aspect sans doute le plus important est celui d'être

---

<sup>7</sup> *Cahier IV*, folio 23, p.43 ; folio 67<sup>vo</sup>, p.127.

<sup>8</sup> *Cahier V*, folio 1, p. 129, folio 44, p. 195 et folio 94, p. 261.

des carnets d'écrivain dans lesquels Bourbon Busset va s'interroger très longuement – pendant plus de six ans – sur ce que doit être son grand œuvre.

On s'intéressera d'abord aux aspects les plus anecdotiques de ces *Cahiers* : leurs fonctions de garde-mémoire et d'agenda, avant de consacrer une étude à la réflexion historico-politique très présente et passionnante, étant donné les fonctions antérieures de l'écrivain. L'essentiel de notre analyse sera ensuite consacré à sa réflexion philosophico-esthétique et à son rapport à l'écriture, qu'il faudra mettre en relation avec son expérience existentielle majeure, sa relation à sa femme Laurence. Nous nous demanderons enfin si Jacques de Bourbon Busset semble avoir trouvé sa place comme écrivain.

### III. Aspects anecdotiques des *Cahiers*

#### 1. Des Cahiers garde-mémoire

##### 1.1. Un recueil d'anecdotes.

Si Jacques de Bourbon Busset refuse longtemps l'idée d'écrire lui-même un *Journal*, c'est en particulier parce qu'il déteste l'aspect anecdotique de certains journaux d'écrivains qu'il fréquente. À la fin du *Cahier IV*, il dénonce « le ton complaisant du journal anecdotique (ex. Gide et même Julien Green)<sup>9</sup> ». Pourtant, dans ces *Cahiers* rédigés pour lui-même, il mentionne quelques anecdotes, retenues apparemment pour leur caractère caricatural, ou du moins plaisant<sup>10</sup>. C'est ainsi qu'au folio 45<sup>vo</sup>, il mentionne une assez jolie « perle », sans doute à lui contée par le fondateur du Secours catholique, Mgr Jean Rodhain, avec lequel il a beaucoup collaboré, ... à moins qu'il n'ait en personne assisté à la scène !

Sottisier : en 45, au moment du retour des prisonniers, on organise une messe. Mgr Rodhain<sup>11</sup>, au cours d'une réunion interministérielle, évoque les dispositions à prendre pour faciliter l'accès à la table de communion. Le représentant du ministère intervient : « Gardons à cette messe son caractère de stricte neutralité. »

---

<sup>9</sup> *Cahier IV*, folio 67<sup>vo</sup> (numéroté 68), p. 127.

<sup>10</sup> Voir *Cahier IV*, folio 30<sup>vo</sup>, p. 57 (trois anecdotes) ; folio 44<sup>vo</sup> (deux titres du journal du jour ; histoire contée au Conseil des Musées), p. 82

<sup>11</sup> Mgr Rodhain était alors aumônier général des prisonniers de guerre et déportés.

Et, sans doute mis en verve, il complète cette page avec quatre expressions fautives et cocasses relevées dans des lettres vraisemblablement adressées au maire de Ballancourt qu'il était<sup>12</sup>.

Au total, on peut dénombrer une quinzaine d'anecdotes dans les deux *Cahiers*, une dizaine dans le *Cahier IV* et le reste dans le *Cahier V*. En général, l'écrivain ne commente pas, mais ces brefs épisodes mettent une touche de légèreté et d'humour dans sa réflexion.

## 1.2. Rappel de voyages ou séjours de vacances.

Dans ces deux manuscrits, et surtout dans le second, Jacques de Bourbon Busset note aussi quelques voyages ou séjours de vacances. Parfois même, la seule mention du lieu de l'écriture nous renseigne sur le fait qu'il n'écrit pas de sa demeure habituelle (à cette époque, le domaine du Saussay, à Ballancourt-sur-Essonne). Ainsi, la première entrée du *Cahier IV*<sup>13</sup> note : « Forêt de la Coubre. Maison forestière de Négrevaux », deux lieux de la Saintonge, province d'origine de sa femme Laurence. Dans l'entrée du 24 avril 1961, vers la fin du *Cahier IV*, Bourbon Busset mentionne incidemment un voyage en Italie du Nord : « Le 31 mars, Vendredi-Saint près de Ravenne, j'ai eu brusquement l'idée, déjà entrevue maintes fois, que l'essentiel de mon livre [...] devait être l'histoire de mon retour à la foi<sup>14</sup>. » Le 1<sup>er</sup> mai 1962<sup>15</sup>, on apprendra, tout aussi incidemment, que le couple Bourbon Busset est à New York. Les autres indications géographiques se trouvent dans le *Cahier V*. En août 1962, l'écrivain note : « Vacances dans les Pyrénées en caravane. / Vallée de l'Ossau, entre Gabas et le caillou de Soques<sup>16</sup>. » Au folio 57, le 26 décembre 1962, il indique : « Bad-Obladis. Tyrol. » Au folio 57<sup>vo</sup>, qui marque l'entrée en 1963, il écrit simplement : « Voyage au Canada pendant tout février. » Ce long voyage explique sans doute la rareté des entrées entre le 12 janvier et le 12 mars, puisque ces deux *Cahiers* inédits ne servent jamais de journaux de voyage. Le 16 mars, Bourbon Busset évoque de façon incidente un voyage en train entre Bruxelles et Bruges<sup>17</sup>. Plus loin, il laisse deviner un séjour aux États-Unis, en indiquant sa présence à deux colloques : « 24/4-4/5. Colloques à Princeton (Oppenheimer, A. Berle, P. Massé)<sup>18</sup> et à Washington (Chagall, Nef, Eliade, Morazé)<sup>19</sup>. » Au folio 69, la simple mention de « Latilon » indique que le couple se trouve à ce moment-là (8 juillet 1963) en Camargue où il

<sup>12</sup> Voir encore *Cahier IV*, folio 46, p. 85 ; folio 46<sup>vo</sup>, p. 86 ; folio 63, p. 119.

<sup>13</sup> *Cahier IV*, folio 1, p. 3.

<sup>14</sup> *Ibid.*, folio 64, p. 120.

<sup>15</sup> *Cahier V*, folio 35, p. 184.

<sup>16</sup> *Ibid.*, folio 48, p. 201.

<sup>17</sup> *Ibid.*, folio 59, p. 219.

<sup>18</sup> Noms rajoutés au-dessus de la ligne dans le manuscrit.

<sup>19</sup> *Ibid.*, folio 64, p. 227.

possédait une propriété<sup>20</sup>. Au folio 81<sup>21</sup>, après la date du 18 novembre 1963, « Gandelon » désigne le quartier de Salernes, dans le Haut-Var, où Jacques et Laurence possèdent une maison qu'ils vont par la suite baptiser « La Campagne du Lion » et dans laquelle ils vont établir leur résidence principale à partir de 1969. Mais, déjà en cette période des *Cahiers IV* et *V*, ils y effectuent des séjours plus ou moins longs. Au folio 82, l'écrivain mentionne : « Vacances de Noël à l'Alpe d'Huez. » Et, tout de suite après : « Séjour à Salernes (15-18 janv. 64)<sup>22</sup>. »

Au folio 98<sup>vo</sup>, la seule notation concerne un voyage :

20 novembre- 8 décembre.

Voyage en Sicile et en Italie du Sud pour l'Alliance française<sup>23</sup>.

Et la dernière entrée du *Cahier V*, le 23 décembre 1964, mentionne un nouveau séjour à l'Alpe d'Huez<sup>24</sup>.

### 1.3. Une anthologie de références culturelles

Dans ce domaine des notations brèves, pour lesquelles les *Cahiers* servent, semble-t-il, essentiellement de « garde-mémoire », on trouve des remarques concernant des livres lus, des tableaux ou des films.

Tout d'abord, Bourbon Busset se réfère fréquemment à ses lectures. Le style même de la notation minimaliste en ce domaine se trouve dès le folio 1 du *Cahier IV* : « Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*<sup>25</sup>. » Aucun commentaire. De même, un peu plus loin sur le même folio : « A. Béguin, *L'Âme romantique et le rêve*<sup>26</sup>. » Et, au folio 2 : « *Aurélia* de G. de Nerval. » Si la référence au *Journal* de Virginia Woolf indique une lecture toute récente (le livre venait d'être publié en français<sup>27</sup>), on peut supposer que les références à Albert Béguin et à Nerval suggèrent plutôt le désir de l'écrivain d'écrire un récit onirique, tentation récurrente chez lui, et très présente dans ces inédits. Avec la référence au *Docteur Jivago*<sup>28</sup> de Boris Pasternak, il indique à la fois une de ses lectures toutes récentes (la traduction française venait de paraître chez Gallimard le 26 juin 1958) et le désir de s'inspirer de cette œuvre pour le récit

---

<sup>20</sup>*Ibid.*, folio 69, p. 232.

<sup>21</sup>*Ibid.*, folio 81, p. 245.

<sup>22</sup>*Ibid.*, folio 82, p. 247.

<sup>23</sup>*Ibid.*, folio 98, p. 266.

<sup>24</sup>*Ibid.*, folio 101, p. 271.

<sup>25</sup>*Cahier IV*, folio 1, p. 3.

<sup>26</sup>*Ibid.*

<sup>27</sup>Voir *Cahier IV*, note 3.

<sup>28</sup>*Cahier IV*, folio 3, p. 7.

auquel il songe. En effet, il projette alors d'écrire un grand roman dont le personnage principal serait « une sorte de Faust ». Et il vient d'écrire à propos de ce personnage qu'il nomme alors « Faust 3 » les deux phrases suivantes :

Il cherche la correspondance entre les mouvements de l'esprit et ceux de la nature.

Certaines années, il disparaît et on n'a plus que des témoignages extérieurs (lettres d'amis, documents).

Or ces deux phrases pourraient s'appliquer au héros de Boris Pasternak : Youri Jivago est très sensible à la relation entre son esprit et la nature ; d'autre part, dans le cours du roman, il va être enlevé par un groupe de révolutionnaires qui a besoin d'un médecin et il disparaît assez longtemps.

Au folio 40, la mention du récit de Jean Grenier, *Les Îles*<sup>29</sup>, avec l'indication « p. 128 », montre bien le caractère de « garde-mémoire » de ce *Cahier*, puisque l'auteur songe à s'inspirer d'une réflexion de Jean Grenier sur Apollonius de Tyane pour éventuellement consacrer un récit à ce personnage hors du commun. Au folio 42<sup>30</sup>, le roman *Degrés* de Michel Butor, qui vient de paraître, est mentionné lors d'une réunion chez Jean-Paul Weber, le 5 février 1960, mais jugé négativement par tous les participants : « On s'accorde à considérer *Degrés* comme très ennuyeux. Le "nouveau roman" est une série de manœuvres préparatoires. Pour préparer quoi ? » Cela marque-t-il le début de la prise de distance de Bourbon Busset à l'égard des Nouveaux Romanciers ? Aussi curieusement que cela puisse paraître en effet, l'écrivain semble avoir été un temps attiré par ce courant littéraire, ce dont atteste un témoignage extérieur, celui de Catherine Robbe-Grillet. Elle écrit en effet dans son *Journal*, à la date du 24 mars 1958, à propos d'une réception où se trouvait son mari :

Au cocktail qui a suivi, il a vu Claude Mauriac et Jacques de Bourbon Busset, qui lui manifeste une admiration inexplicable...La littérature de Bourbon Busset cadre mal avec ses déclarations : intérêt pour les recherches romanesques, le roman nouveau type Robbe-Grillet, etc<sup>31</sup>.

Même si Bourbon Busset n'évoque pas précisément Alain Robbe-Grillet dans les *Cahiers*, il semble que les deux écrivains se soient rencontrés à plusieurs reprises à cette période. Dans ses *Cahiers*, parmi les Nouveaux Romanciers, il n'évoque précisément, et à plusieurs reprises,

---

<sup>29</sup>*Ibid.*, folio 40, p. 74.

<sup>30</sup>*Ibid.*, folio 42, p. 78.

<sup>31</sup> Catherine Robbe-Grillet, *Jeune mariée. Journal, 1957-1962*, Paris, Fayard, 2004, p. 43-44.

que Michel Butor, pour lequel il éprouve beaucoup de sympathie<sup>32</sup>. À la fin de 1961 ou au début de 1962, il note en effet :

L'écrivain qui m'intéresse le plus actuellement, c'est Butor. Nous avons la même formation universitaire. Beaucoup de préoccupations esthétiques communes (littérature totale, réconciliation de la philosophie et de la poésie). Où nous différons, c'est au point de vue idéologique moi catholique, lui marxiste<sup>33</sup>.

Pourtant, cet intérêt au moins temporaire pour le Nouveau Roman n'a rien de si surprenant de la part d'un écrivain constamment désireux de faire une œuvre moderne, en phase avec les préoccupations de son temps. C'est progressivement qu'il prendra ses distances avec ce courant esthétique qui ne correspond pas à sa propre recherche. C'est ainsi qu'il écrit au début du *Cahier V*, durant l'été 1961 :

(Le « Nouveau Roman » a été défini comme l'école du regard. La littérature étant un art non de l'espace mais du temps, comme la musique, je préférerais l'école de la voix. Il s'agit, pour un écrivain, de se faire écouter, de placer sa voix.)<sup>34</sup>

Au folio 59 du *Cahier IV*, l'écrivain mentionne *La Force de l'âge* de Simone de Beauvoir (livre paru également en 1960) pour éventuellement en tirer la matière d'un récit :

10 décembre. Un sujet de livre : le fait divers rapporté par S. de Beauvoir dans *La Force de l'âge* (p. 136) et dont je me souviens très bien. Un couple très uni invite à dîner un autre couple. Partouze. Le lendemain, les deux époux se donnent la mort. La dernière lettre du mari. Le problème du péché, de la survie, du passé<sup>35</sup>.

Dans le *Cahier V*, on ne trouve plus de notations de ce genre. Si Bourbon Busset évoque un livre, c'est soit pour en extraire une citation qu'il recopie, soit parce qu'il lui suggère une réflexion, soit parce que ce livre peut servir de point de départ à sa propre création littéraire, trois cas de figures que nous aborderons ultérieurement.

Dans les *Cahiers*, on trouve aussi, à un degré bien moindre, des références à d'autres formes d'expression artistique. Bourbon Busset se réfère à deux œuvres picturales dans la même entrée, en octobre 1958 :

---

<sup>32</sup> Voir *Cahier IV*, folio 25, p. 47 et folio 26, p. 49; *Cahier V*, folio 38<sup>vo</sup>, p.188, folio 40, p. 190.

<sup>33</sup> *Cahier V*, folio 20, p. 161.

<sup>34</sup> *Ibid.*, folio 3, p. 134. Les parenthèses sont celles de l'écrivain.

<sup>35</sup> *Cahier IV*, folio 59, p. 111.

Musée de Lyon (oct. 58) : *Les disciples d'Emmaüs* (Rembrandt) : le X<sup>36</sup>. obscur troue la lumière.

*La Cène* de Le Nain : les apôtres frustes, confiants. Le X. paraît tiré vers le haut, lutte contre la pesanteur d'en haut<sup>37</sup>.

L'évocation de ces deux tableaux semble amorcer implicitement une méditation spirituelle sur la figure du Christ. Le tableau de Rembrandt sera évoqué dans *Les Aveux infidèles*, en des termes similaires, quand l'écrivain évoquera son cheminement vers la conversion<sup>38</sup>.

Dans les *Cahiers*, on trouve aussi quelques références cinématographiques. Ainsi, entre février et avril 1960, Bourbon Busset note :

Films surréalistes anciens et nouveaux ; ce qui a vieilli, c'est tout le côté hiératique, pompeux, bric-à-brac ethnologique. Ce qui touche, c'est ce qui bouge, ce qui est électrique (ex. les films qui mettent en scène des chiffres, des signes, selon le modèle inauguré par *Fantasia*<sup>39</sup>).

Ici l'écrivain porte un jugement rétrospectif sur les films surréalistes et poursuit une réflexion qui lui tient à cœur : comment, dans l'œuvre d'art, rendre compte du mouvement et de la modernité ? Vers la fin du même *Cahier IV*, dans une entrée non datée mais située entre le 25 et le 31 mai 1961, il évoque le film d'Henri Colpi *Une aussi longue absence*, sorti cette même année et qu'il vient sans doute de voir : « Film *Une si longue absence [sic]*. C'est un film presque muet, d'où sa beauté. Très belle scène où l'amnésique danse en silence avec sa femme. La détresse de celle-ci. L'expression absente et courtoise de l'homme<sup>40</sup>. » On peut supposer que ce film touche l'écrivain, non seulement en raison de sa grande beauté artistique, mais aussi parce que, pour lui qui accorde la plus grande importance à la vie de couple, cette histoire d'un homme disparu depuis de longues années à la suite de sa déportation pendant la guerre, qui revient errer dans son quartier mais, du fait de son amnésie, ne reconnaît personne, pas même sa femme qui tient toujours un commerce, est particulièrement émouvante.

Curieusement, dans ces inédits, Bourbon Busset ne parle presque jamais de musique<sup>41</sup>, alors qu'au fil des années l'écoute de la musique va prendre de plus en plus d'importance

---

<sup>36</sup> Abréviation fréquente chez Jacques de Bourbon Busset (que nous désignerons désormais dans nos notes par l'abréviation JBB) pour « Christ ».

<sup>37</sup> *Cahier IV*, folio 7, p. 15.

<sup>38</sup> *Les Aveux infidèles*, Paris, Gallimard, 1962, p. 192-193 : « Je désirais atteindre la vraie vie, celle qui chante et soudain se brise, comme une rivière se perd, vie dont la présence décolore tout le reste, comme, dans *Les disciples d'Emmaüs*, le Christ obscur troue la lumière. »

<sup>39</sup> *Cahier IV*, folio 48, p. 89.

<sup>40</sup> *Ibid.*, folio 66<sup>vo</sup>, p. 125.

<sup>41</sup> À l'exception du *Cahier V*, folio 56, p. 213 où la musique est évoquée de façon très vague et générale.



dans la vie du couple et que le *Journal* publié contient de très nombreuses références musicales.

#### 1.4. La sauvegarde des récits de rêves

Les *Cahiers*, et surtout le *Cahier V*, vont également servir à noter quelques récits de rêves, élément que l'on retrouvera assez souvent dans le *Journal*. Ainsi, le 28 juillet 1962, l'auteur écrit : « Je rêve que Robert Schuman est sacristain de l'église de Ballancourt. Il place les fidèles pour la messe. Je m'approche de lui. Il me dit « Monsieur », bredouille et ne me reconnaît pas<sup>42</sup>. » Au folio 83, il enchaîne deux récits de rêves, assez étranges :

Rêve : Je discute avec un vieillard perclus. Soudain, il lance ses jambes en avant. Elles se détachent du tronc, se mettent à gigoter, dansent, se saluent, se poursuivent. Elles se multiplient, deviennent dix, vingt. Il leur pousse des têtes, miniatures de la tête du vieillard.

Autre rêve : Je parle avec une paysanne assez cossue sur le seuil de sa maison. Soudain des coups de pied furieux dans la porte de la grange. La paysanne dit : « Ne faites pas attention. » Les coups deviennent de plus en plus violents. La porte cède. Apparaît une tête de vieux cheval, recru de fatigue. L'animal grogne : « Tu as fait de moi un cheval. Au moins, donne-moi à manger. » C'était le mari<sup>43</sup>.

Ce dernier rêve sera repris dans le *Journal I*, p. 11-12.

Enfin, au folio 85 figure un autre rêve :

Rêve : on m'annonce la mort d'un ami. Un de ses proches me dit : « Le cadavre aurait dû être beau. Il est hideux. C'est qu'un autre mort venait le visiter. Et il s'est enroulé autour de ces apparitions. » Enroulé est un mot qu'on n'inventerait pas, éveillé, pour dépeindre un mort convulsé<sup>44</sup>.

Bourbon Busset, qui était un grand rêveur et qui se souvenait bien de ses songes nocturnes, en notera un assez grand nombre dans son *Journal*. Cela explique peut-être son goût pour les récits oniriques ; ils sont assez nombreux dans son œuvre postérieure : *La Nuit de Salernes* (1965), *Le Lion bat la campagne* (1973), *Laurence de Saintonge* (1975). On trouvera également des récits oniriques à l'intérieur même du *Journal* et, plus tard, dans les recueils de nouvelles, par exemple dans *Laurence ou La Sagesse de l'amour fou* (1989) avec l'histoire du Lion Caramel<sup>45</sup>. Il s'agit d'un récit dans le récit, conté par Laurence, la compagne du

<sup>42</sup>*Cahier V*, folio 48, p. 200 et note 508.

<sup>43</sup>*Ibid.*, folio 83, p. 248. Le second rêve est repris dans le *Journal I*, Paris, Gallimard, 1966, p. 11-12.

<sup>44</sup>*Ibid.*, folio 85, p. 250.

<sup>45</sup> *Laurence ou la sagesse de l'amour fou*, p. 66-172.

narrateur, qui s'est pendant la nuit mystérieusement transformée en enfant : le conte évoque les relations entre saint Jérôme, l'irascible traducteur de la Bible en latin, et son lion, beaucoup plus sympathique que lui et qui emprunte certains traits de caractère et certains comportements à Laurence de Bourbon Busset elle-même.

### 1.5. Le goût de l'aphorisme

Les *Cahiers* contiennent quelques remarques brèves qu'on ne peut guère rattacher directement à l'un des grands sujets de réflexion qui occupent l'auteur durant ces années mais qui sont souvent caractéristiques de son sens de la formule et de son ironie :

La politesse n'est pas le mensonge. C'est l'effort pour se maîtriser<sup>46</sup>.

La plupart des arguments d'un interlocuteur peuvent être réfutés par ces simples mots : « Et après<sup>47</sup> ? »

Bientôt la moitié de la France passera son temps à téléviser l'autre<sup>48</sup>.

Savoir prendre du recul sans buter dans soi-même<sup>49</sup>.

Les idées dans l'air sont souvent des idées en l'air<sup>50</sup>.

Ce sont les tenants des sciences les moins scientifiques qui affectent la plus grande superbe scientifique<sup>51</sup>.

On appelle esprits négatifs ceux dont le niveau d'intelligence est nettement supérieur à la moyenne<sup>52</sup>.

Avec de semblables formules, Bourbon Busset s'inscrit dans la lignée des auteurs de maximes, à la suite de La Rochefoucauld, ceux que l'on peut qualifier de « moralistes », même si, pendant longtemps dans ces *Cahiers*, il va récuser cette appellation<sup>53</sup>.

### 1.6. Un recueil de citations

Enfin, dans ses *Cahiers*, il veut garder trace de nombreuses citations, d'écrivains ou de philosophes, mais aussi d'artistes ou d'autres personnages célèbres. Citations parfois précises, avec les références exactes de l'œuvre, voire la page du livre consulté. Mais aussi beaucoup de citations approximatives, faites de mémoire et sans références.

On relève dans le *Cahier IV* vingt-quatre citations, dont quinze figurent sur les folios versos, réservés aux remarques complémentaires sans rapport direct en général avec la réflexion développée sur les rectos.

---

<sup>46</sup> *Cahier IV*, folio 2<sup>vo</sup>, p. 4.

<sup>47</sup> *Ibid.*, folio 17<sup>vo</sup>, p. 35.

<sup>48</sup> *Cahier V*, folio 86, p. 254.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibid.*, folio 87, p. 256.

<sup>51</sup> *Ibid.*, folio 96, p. 265.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> Voir *infra*, p.110.

Dans le *Cahier V*, on trouve vingt-six citations mais, cette fois-ci, seulement six des citations figurent sur des versos ; les vingt autres sont désormais intégrées dans le corps du texte, ce qui suggère un certain changement de statut : les citations servent plus souvent à nourrir la réflexion principale de l'écrivain, ou à l'illustrer. Elles ne sont plus simplement gardées « en réserve », pour une éventuelle exploitation ultérieure.

Treize citations (des deux *Cahiers*) sont des réflexions sur l'art ou la littérature. Il en va ainsi de cette remarque du peintre Georges Braque : « L'art est fait pour troubler. La science rassure<sup>54</sup>. » Ou celle du peintre Jean-Baptiste Camille Corot : « Il ne faut pas chercher, il faut attendre<sup>55</sup>. » Un autre peintre retient l'attention de Bourbon Busset dans le *Cahier V*, Eugène Delacroix, dont il note deux citations qui font écho à ses propres préoccupations :

Ce qui fait les grands hommes, ce ne sont pas les idées neuves, c'est cette idée qui les possède que ce qui a été dit ne l'a pas encore été assez<sup>56</sup>.

Les arts ne sont point de l'algèbre où l'abréviation des figures concourt au succès du problème ; le succès des arts n'est point d'abrégé mais d'amplifier s'il se peut, de prolonger la sensation, de concentrer l'effort dans un moment<sup>57</sup>.

Une citation d'un autre peintre, Léonard de Vinci, semble se référer également à la création artistique, même si cela n'apparaît pas explicitement. Et elle revêt sans doute une grande importance aux yeux de Bourbon Busset puisqu'on la trouve à deux reprises dans le *Cahier IV* : « La force naît par la contrainte et meurt par la liberté<sup>58</sup>. » Il note aussi des réflexions d'écrivains sur la création artistique, en particulier celle-ci, de Paul Claudel : « Je ne suis pas un artiste. Je suis un homme qui répond à une question. Un homme qui toute sa vie n'a jamais rien fait d'autre que de prêter l'oreille à une question<sup>59</sup>. »

Cependant, un des premiers sujets de préoccupation de l'écrivain, plus encore que la création, et qui apparaît dès le début du *Cahier IV*, est une grande réflexion sur l'esprit<sup>60</sup>, qu'illustre bien, au *Cahier V*, cette citation de saint Thomas d'Aquin :

---

<sup>54</sup> *Cahier IV*, folio 47<sup>vo</sup>, p. 88.

<sup>55</sup> *Ibid.*, folio 55<sup>vo</sup>, p. 100.

<sup>56</sup> *Cahier V*, folio 67, p. 230.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Cahier IV*, folio 31<sup>vo</sup>, p. 59; folio 65, p. 122.

<sup>59</sup> *Ibid.*, folio 49<sup>vo</sup>, p. 92.

<sup>60</sup> Voir *infra*, p. 78 *sq.*

De toutes les perfections existantes, la toute première est bien d'avoir l'intelligence puisque, par elle, on est, en quelque manière, toute chose, recueillant en soi les perfections de toutes. (St Thomas, *Somme contre les Gentils*, 273<sup>61</sup>)

Un autre sujet de méditation, qui ne va apparaître que peu à peu, concerne l'amour ; il est illustré par quelques citations, et d'abord par cette réflexion de Spinoza, extraite de *L'Éthique* : « Les âmes ne sont pas vaincues par les armes, mais par l'amour et la générosité<sup>62</sup>. » Mais on trouve aussi, sur le même sujet, une nouvelle citation de Léonard de Vinci : « L'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus parfaite<sup>63</sup>. » Deux citations dont Jacques de Bourbon Busset a fait l'expérience existentielle, comme on le montrera plus loin.

Enfin, quelques citations font écho aux préoccupations spirituelles de l'écrivain dans le *Cahier V* :

Dans *Regard sur Dante*, le P. Valensin écrit, dans le dernier chapitre : « L'Ulysse dantesque ou les limites de la raison » : « Ce que Dante a senti le besoin d'exprimer par un mythe, c'est l'impuissance de la raison à affronter toute seule les problèmes de l'au-delà<sup>64</sup>. »

Ce qu'il commente aussitôt : « Cela veut dire que Faust ne peut arriver à rien, et qu'il faut s'ouvrir à l'amour pour pouvoir sauter le pas<sup>65</sup>. » Cette analyse du P. Valensin, qui a joué un rôle indirect mais non négligeable dans le retour à la foi chrétienne de Jacques de Bourbon Busset, après plusieurs décennies d'agnosticisme<sup>66</sup>, va bien dans le sens de ce qu'il a lui-même vécu, lui qui, dans son histoire, relie très explicitement sa conversion à l'amour humain et sa conversion religieuse.

Un peu plus loin, dans le même *Cahier*, il rapproche deux citations mises en parallèle par un de ses écrivains favoris, Charles Du Bos, lui-même converti au catholicisme en 1927. Une citation de Plotin : « Jamais un œil ne verrait le soleil sans être devenu semblable au

---

<sup>61</sup> *Cahier V*, folio 15, p. 152.

<sup>62</sup> *Cahier IV*, folio 57<sup>vo</sup>, p. 108.

<sup>63</sup> *Cahier V*, folio 62<sup>vo</sup>, p. 225 ; citation mise en valeur dans le manuscrit par une double barre verticale.

<sup>64</sup> *Ibid.*, folio 31, p. 178.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Voir *Les Aveux infidèles*, *op.cit.*, p. 211-212. JBB, dans une période de grande interrogation spirituelle, avait emporté en vacances le livre du P. Valensin, *Autour de ma foi*, frappé qu'il était par les témoignages exprimés après la mort de ce prêtre : « Les témoignages recueillis m'ont frappé. La plupart émanaient d'agnostiques et soulignaient ce que leur avait apporté le disparu. » C'est pourquoi il lit le livre, bien qu'il soit rebuté par le titre : « Je m'attendais à des exhortations, des récriminations et des effusions. J'ai trouvé le langage d'un homme libre, d'un ami de Platon, d'un Valéry croyant, le ton même qui pouvait en moi faire une brèche. »

soleil, ni une âme ne verrait le beau sans être belle<sup>67</sup>. » Et une de saint Augustin : « Vouloir voir la vérité pour devenir meilleur est un contre-sens, puisqu'il faut devenir meilleur pour voir la vérité<sup>68</sup>. » Plus loin, une citation de *La République* de Platon s'inscrit dans la même thématique de recherche de la vérité :

L'organe par lequel on comprend est comme l'œil qui est incapable de se tourner vers la lumière autrement qu'avec tout le corps ; de même, c'est avec l'âme tout entière qu'il faut opérer la conversion du devenir à l'être. (*République*, 518<sup>69</sup>)

Enfin, à l'automne 1964, Bourbon Busset se réfère à Jacques Maritain pour unir ses préoccupations de progrès social et son désir de salut pour tous :

Rien de plus actuel que ces lignes de Maritain dans *Pour une philosophie de l'Histoire*, p. 163 : « C'est un devoir impérieux de transformer progressivement la vie terrestre selon les exigences de la loi naturelle et de l'Évangile, mais le but absolument premier n'est pas de transformer la vie terrestre, c'est d'aider les âmes à entrer dans la vie éternelle et finalement dans la vision de Dieu. »

Analyse qu'il s'empresse d'approuver chaleureusement : « Cela dit tout. Bien sûr, on ne peut ainsi "aider les âmes" que si elles ont un minimum de bien-être, et ce bien-être, il faut le leur donner, de toute urgence<sup>70</sup>. »

### 1.7. Souvenir d'évènements marquants

Les *Cahiers IV* et *V* ont aussi servi à consigner certains évènements marquants pour l'écrivain à l'époque où il les écrivait. On évoquera plus loin ce qui a trait au contexte historico-politique des années 1958-1964 et, bien entendu, les rencontres et évènements liés à son activité littéraire. Mais on a retenu ici deux évènements un peu développés, qui ne ressortissent ni à l'une ni à l'autre de ces catégories et qui, malgré leur caractère bien différent *a priori*, semblent présenter des points communs : la soirée du 20 octobre 1959 en l'honneur de Gabriel Marcel et le mariage de Françoise de Bourbon Parme à Notre-Dame de Paris, le 7 janvier 1960.

---

<sup>67</sup>Charles Du Bos (1882-1939), écrivain et critique littéraire, est l'auteur d'un *Journal* et de textes critiques, réunis dans *Approximations*. JBB apprécie beaucoup cet auteur auquel il se réfère souvent dans son propre *Journal* : le *Journal I* est dédié « À la mémoire de Charles Du Bos ». Citation : voir *Cahier V*, p. 199.

<sup>68</sup>*Ibid.*

<sup>69</sup>*Ibid.*, folio 75, p. 238.

<sup>70</sup>*Ibid.*, folio 97, p.264, pour les deux dernières citations.

Le 20 octobre 1959, le Centre culturel autrichien avait organisé une grande soirée en l'honneur du philosophe Gabriel Marcel. Raymond Aron et Jacques de Bourbon Busset, invités chacun à faire une conférence sur un aspect de la pensée de Gabriel Marcel, avaient l'un et l'autre préféré établir un dialogue avec le philosophe, dont le *Cahier IV* garde la trace<sup>71</sup>. Mais Bourbon Busset n'y évoque que très brièvement le contenu philosophique de la soirée, qui a été repris dans le n° 150 de la revue *La Table ronde*, paru en juin 1960. Raymond Aron avait interrogé Gabriel Marcel sur la civilisation technique, en référence à son livre *Les Hommes contre l'humain*. Bourbon Busset, lui, cite un passage d'un autre livre du philosophe, *Présence et Immortalité*, et l'interroge sur son désir de communication avec les morts et son intérêt pour « les sciences métapsychiques ». Dans le *Cahier IV*, il s'attarde en revanche sur la conclusion de Gabriel Marcel : « En conclusion, il dit ce que l'Autriche représente pour lui : le pays de sa jeunesse rêvée. La fin de l'Autriche-Hongrie a signifié pour lui la fin d'une civilisation<sup>72</sup>. » C'est l'occasion pour Bourbon Busset de se laisser aller, l'espace de quelques instants, à sa propre nostalgie : « Cela éveille en moi beaucoup de résonances (les soldats de plomb. L'exil des Habsbourg. Othon) comme l'avait fait d'ailleurs le roman de Musil<sup>73</sup>. » « Les soldats de plomb » renvoient à l'enfance du jeune Jacques et de ses frères et aux jeux de stratégie militaire auxquels ils se livraient dans une Europe alors très marquée par le réveil des nationalités et les luttes fratricides qui s'ensuivirent<sup>74</sup>. Mais, pour la haute aristocratie à laquelle il appartient, les relations avec le reste de l'Europe sont alors beaucoup moins belliqueuses : les grandes familles de la noblesse européenne se fréquentent et ont souvent des liens de parenté étroits. Ainsi, la reine Victoria fut surnommée « la grand-mère de l'Europe », elle dont les neuf enfants s'allièrent aux différentes familles royales de ce continent. Le comte François de Bourbon Busset, le père de l'écrivain, était, lui aussi, allié à de grandes familles d'Europe et son fils raconte qu'avant la Grande Guerre il se rendait tous les ans en Europe centrale pour participer à de grandes chasses avec ses cousins d'Autriche-Hongrie<sup>75</sup>.

Le second événement n'est pas sans rapport avec le premier : à deux reprises dans le *Cahier IV* (au folio 34, puis au folio 37<sup>vo</sup>), Bourbon Busset évoque le mariage religieux de Françoise de Bourbon Parme, le 7 janvier 1960, à la cathédrale Notre-Dame de Paris (le mariage civil semble avoir été contracté à la fin de 1959). Des jeunes mariés, l'écrivain ne dit

<sup>71</sup> Voir *Cahier IV*, folio 27, p. 51.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> *Ibid.* et note 117.

<sup>74</sup> Voir *Journal I*, *op.cit.*, p. 181.

<sup>75</sup> *Journal II*, Paris, Gallimard, 1967, p. 147 : « Avant la guerre de 1914, mon père allait, tous les ans, chasser chez son cousin, l'archiduc Frédéric, chef d'état-major de l'armée austro-hongroise. »

rien : on ne sait même pas que sa parente épouse le prince Édouard de Lobkowitz... En revanche, dans les deux entrées mentionnées, il évoque l'ancienne dynastie régnante de l'Empire austro-hongrois :

Arrivée émouvante de Zita et Othon de Habsbourg, au son des trompettes de l'hymne impérial<sup>76</sup>.

Le beau moment est quand les trompettes sonnent les premières mesures de l'hymne impérial autrichien. Les grandes portes s'ouvrent et l'impératrice Zita, toute en noir, monte la nef, appuyée sur son fils Othon. Hommage rendu au malheur<sup>77</sup>.

Ces réflexions montrent bien l'indéniable attachement de Jacques de Bourbon Busset à une tradition dont il est issu et dont il garde au fond de lui une secrète nostalgie, ce que souligne bien la suite de la dernière citation : « Réception. Tout le Gotha européen. Ce qui reste de l'Europe cosmopolite et aristocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>78</sup>. » Cependant, bien des passages de ces *Cahiers* inédits en attesteront, l'écrivain se veut un homme de l'avenir, et non une survivance d'un passé révolu. Au folio 34, la journée de mariage se termine au restaurant, avec des convives qui ne sont pas tous aristocrates et la discussion porte sur les événements de l'actualité, et particulièrement sur la politique algérienne du général de Gaulle.

Dans la seconde entrée consacrée à ce même mariage, l'écrivain unit, de façon assez cocasse, la réception aristocratique à l'ancienne et les préoccupations beaucoup plus modernes des participants : « Je suis dans le cortège et donne le bras à la princesse Marie Bonaparte. En attendant la cérémonie, nous parlons de Freud et de Jung. » Rappelons en effet que Marie Bonaparte, arrière-petite-fille de Lucien Bonaparte, l'un des frères de l'Empereur, devenue princesse de Grèce par son mariage avec le second fils du roi de Grèce, Georges I<sup>er</sup>, est essentiellement connue pour avoir introduit la psychanalyse freudienne en France, sujet auquel l'écrivain s'intéresse au moins sur un plan culturel et qu'il voudrait approfondir<sup>79</sup>.

Mais, toute sa vie, la lecture du *Journal* l'atteste, Bourbon Busset gardera à l'égard de son milieu d'origine des sentiments très mêlés, ce que montre bien ce passage du *Journal II* :

---

<sup>76</sup>*Cahier IV*, folio 34, p. 64 et note 175.

<sup>77</sup>*Ibid.*, folio 37, p. 69. L'impératrice Zita était la sœur de François-Xavier de Bourbon Parme, père de la mariée ; celui-ci avait épousé en 1927 Madeleine de Bourbon Busset.

<sup>78</sup>*Ibid.*

<sup>79</sup> Voir *infra* p. 24.

Je conçois le dépaysement de ceux qui sont plongés d'un coup dans ce monde inconnu, coupé de la vie et héroïquement suranné. J'ai été élevé dedans et les Guermantes n'ont jamais fait que m'agacer. Un agacement secret, car l'esprit de caste est plus fort qu'on ne pense, et je me sens solidaire<sup>80</sup>.

Ambivalence de sentiments soulignée par l'emploi de l'oxymore « héroïquement suranné » et par l'épanorthose : « les Guermantes n'ont jamais fait que m'agacer »/« Un agacement secret », ainsi que par la double affirmation : « l'esprit de caste est plus fort qu'on ne pense » et « je me sens solidaire ».

### 1.8. Souvenir de rencontres

En dehors de personnalités du monde politique ou littéraire, dont nous parlerons ultérieurement, Jacques de Bourbon Busset mentionne dans ces *Cahiers* quelques rencontres ou visites marquantes pour lui. Ainsi, le 6 février 1960<sup>81</sup>, il note son déjeuner chez Jacqueline et André Amar, et reprend des éléments de leur conversation qui illustrent une idée récurrente dans le *Journal* : lui, aristocrate, se sent proche des Juifs car, dans la société, il s'éprouve, comme eux, à la fois dedans et dehors<sup>82</sup>. L'épisode de « l'Inspection des finances, jadis quintessence de la bourgeoisie orléaniste », qui les a tous deux écartés malgré leur réussite au concours d'entrée, est bien significative à cet égard<sup>83</sup>.

À deux reprises, dans le même *Cahier IV*, il évoque ses rencontres avec le grand islamologue Louis Massignon qu'il semble bien connaître et dont il parle à plusieurs reprises dans le *Journal*<sup>84</sup>. Dans le *Journal IV* en particulier, en juillet 1970, il lui consacre une très longue entrée après la parution d'un *Cahier de l'Herne* qui lui était dédié<sup>85</sup> et lui rend hommage. À propos de leurs relations, il écrit :

Louis Massignon était exigeant pour ses amis, il l'était encore plus pour lui-même. Je sortais de chacune de nos rencontres, d'abord au Quai d'Orsay, puis au conseil artistique des musées nationaux, changé et anxieux. En présence de cet apôtre dévoré par son propre feu, on se sentait étrié, médiocre et quasiment ravalé au niveau de ceux qu'il fustigeait<sup>86</sup>.

---

<sup>80</sup> *Journal II, op.cit.*, p.73-74.

<sup>81</sup> *Cahier IV*, folio 42, p. 78.

<sup>82</sup> À plusieurs reprises dans le *Journal*, l'écrivain reviendra sur cette thématique.

<sup>83</sup> M. Charles de Bourbon Busset affirme que son père fut reçu au concours d'entrée à l'Inspection des finances en même temps que son ami, Thierry de Clermont Tonnerre, mais que seul celui-ci fut accepté car « cela faisait trop d'aristocrates ». Mme Sylvie Jessua-Amar, fille d'André Amar, affirme que son père a été refusé « à cause du *numerus clausus* » qui limitait l'accès des Juifs à certains postes élevés avant la guerre.

<sup>84</sup> Voir, par exemple, *Journal I, op.cit.*, p.19-20 ; *Journal V*, Paris, Gallimard, 1974, p. 127.

<sup>85</sup> *Journal IV*, Paris, Gallimard, 1971, p. 240-242.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 240.



Il corrige pourtant cette impression en ajoutant : « Massignon avait pour moi une grande indulgence sans doute à cause de l'amitié de Robert Schuman<sup>87</sup>. » Au folio 60 du *Cahier IV* (p. 114), il rapporte une réflexion de Louis Massignon à propos du « colonel Lawrence », le fameux « Lawrence d'Arabie », utilisé par le gouvernement et l'armée britanniques pendant la Première Guerre mondiale, à cause de sa grande connaissance du Moyen-Orient et de ses habitants. Les Britanniques l'auraient incité à faire des promesses aux chefs arabes de la révolte contre l'Empire ottoman, promesses qu'ils n'auraient pas jugé bon de tenir<sup>88</sup>. Au folio 64<sup>vo</sup> (p. 121), Louis Massignon évoque le Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, un Marocain musulman converti, cas rarissime, à la religion chrétienne ; baptisé catholique en 1928, avec précisément Louis Massignon comme parrain, il devint frère franciscain en 1929, puis fut ordonné prêtre en 1935. À la fin d'avril ou au mois de mai 1961, Massignon, très ému, se confie à Bourbon Busset : son filleul, dit-il, est redevenu musulman. Ce ne sera pas le cas en réalité, mais, en avril 1961, le Père Abd-el-Jalil avait tenté un retour dans son pays natal et y avait été fort mal reçu, ses compatriotes considérant sa conversion comme une trahison<sup>89</sup>. Cette confiance à Bourbon Busset montre en tout cas l'amitié et la confiance qui pouvaient unir les deux hommes.

## 2. Des Cahiers agendas

Les *Cahiers IV* et *V* jouent également le rôle d'« agendas », au sens le plus littéral de « listes de choses à faire », dans la mesure où, à plusieurs reprises, l'écrivain y établit son programme de travail, ou la liste de ses occupations diverses. C'est ainsi qu'à la fin de mars ou au début d'avril 1962<sup>90</sup>, il s'établit un plan de travail, qui ne concerne pas directement son activité littéraire, même si, dans son esprit, il y a certainement un lien :

Il faut que je travaille la psychanalyse  
l'électronique  
la biologie.

La suite du *Cahier* ne permet pas de savoir dans quelle mesure il a réalisé ce projet. En juin de la même année<sup>91</sup>, il s'interroge sur son éventuelle participation à de grands quotidiens :

---

<sup>87</sup>*Ibid.*

<sup>88</sup> Voir *Cahier IV*, folio 60, p. 114, notes 290 et 292.

<sup>89</sup>*Ibid.*, folio 64, p. 121, note 309.

<sup>90</sup>*Cahier V*, folio 30, p. 177.

<sup>91</sup>*Ibid.*, folio 45, p. 197.

« Écrire dans *Combat* ou dans *Le Monde* ? » En novembre ou décembre<sup>92</sup>, il mentionne un possible « Sujet de conférence : la pensée et l'action. »

Mais c'est surtout le *Cahier IV* qui est révélateur à cet égard, en particulier au folio 15<sup>vo</sup> : entre une réflexion sur « la vérité » et deux titres pour d'éventuels futurs ouvrages, Bourbon Busset mentionne, vers juillet 1959, la liste (passablement fournie !) de ses activités diverses :

Mes occupations : - articles pour *La Croix*, l'afid  
- associations : Prospective, Secours catholique, amitiés catholiques, action  
artistique, Musées nationaux, Écrivains catholiques  
- occident  
- mairie<sup>93</sup>

Dans cette page, il établit quatre catégories : d'abord les « articles », à rédiger pour deux organismes différents ; puis les « associations », que l'on peut subdiviser encore en trois éléments distincts : le Centre de Prospective du philosophe Gaston Berger<sup>94</sup> ; les associations artistiques, auxquelles il participe sans doute au titre d'ancien directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay<sup>95</sup> ; les associations d'inspiration catholique<sup>96</sup>. En troisième lieu, « occident » désigne une revue mensuelle internationale<sup>97</sup>, dont il a été l'un des codirecteurs pendant environ trois ans. Enfin, « mairie » se réfère à ses responsabilités de maire de Ballancourt-sur-Essonne<sup>98</sup>, qu'il a exercées pendant neuf ans. Au folio 18<sup>vo</sup> du même *Cahier*<sup>99</sup>, en septembre, il regroupe ses occupations sous deux rubriques seulement :

Mes occupations : internationales : occident. Retinger ? Nef ? Prospective ?  
nationales : *La Croix*. Secours catholique.  
afid.

Quatre de ces occupations sont désignées seulement d'un mot, quelque peu sibyllin, sauf pour le Centre de Prospective déjà mentionné, et ce mot unique est trois fois suivi d'un point

---

<sup>92</sup>*Ibid.*, folio 54<sup>vo</sup>, p. 210.

<sup>93</sup>*Cahier IV*, folio 15<sup>vo</sup>, p. 31.

<sup>94</sup>*Ibid.*, note 70.

<sup>95</sup>*Ibid.*, note 73.

<sup>96</sup>*Ibid.*, notes 72 et 74.

<sup>97</sup>*Ibid.*, note 75.

<sup>98</sup>*Ibid.*, note 76.

<sup>99</sup>*Ibid.*, folio 18<sup>vo</sup>, p. 37.

d'interrogation. Dans les *Cahiers*, Bourbon Busset ne reparlera plus de Jozef Retinger<sup>100</sup>, Polonais exilé de sa patrie de 1939 à sa mort en 1960, et fervent partisan d'une Europe fédérale au-delà du « rideau de fer » qui la coupe en deux jusqu'aux années 1990 ; il nourrissait également un désir de gouvernement mondial, préoccupation récurrente dans le *Journal*. Il est possible que la mort de Jozef Retinger dès 1960 ait coupé court à un projet commun. Mais les *Cahiers* ne nous en disent pas davantage. De Nef, en revanche, il sera à plusieurs reprises question : John Ulric Nef<sup>101</sup> (1899-1988), grand historien américain de l'économie, était en effet un ami proche de Jacques de Bourbon Busset, d'après sa famille. Il s'intéressait tout particulièrement à l'histoire de la France et de la Grande-Bretagne et a beaucoup voyagé en Europe. Outre ses éminentes fonctions universitaires à Chicago aux États-Unis, il fut professeur invité dans des universités françaises, à l'Institut d'études politiques et au Collège de France. Quel projet l'écrivain songe-t-il précisément à concrétiser avec John Nef en septembre 1959 ? Il ne le dit nulle part clairement. Ces divers engagements, ou projets, sont à mettre en relation avec la revue *Occident*, dont Bourbon Busset codirigea l'édition française, avec Lucien Radoux, René Daubenat et Edgar Ansel Mowrer, de mai 1957 à mars 1960, date à laquelle l'édition française de ce mensuel cessa de paraître. Cette revue, éditée par l'association « Occident-Western World », publiée en anglais sous le titre *Western World*, était diffusée dans plusieurs pays d'Europe (France, R.F.A., Grande-Bretagne, Italie, Benelux, Danemark, au-delà donc des six États fondateurs de la Communauté européenne) et en Amérique du Nord (États-Unis, Canada). Il s'agit donc bien d'une « occupation internationale ». Le Centre de Prospective peut également à juste titre être rangé dans cette catégorie, bien qu'il ait été fondé par des Français, Gaston Berger et le Docteur André Gros, et qu'il réunisse essentiellement des membres français. Son nom initial était du reste « Centre international de Prospective » : il avait l'ambition d'œuvrer pour préparer l'avenir de l'ensemble de l'humanité et était régulièrement en contact avec des personnalités étrangères. Pour l'Afid, malgré de nombreuses recherches, nous n'avons pu identifier cet organisme avec précision. Notons que, sur le folio 31<sup>vo</sup>, les mots « occident » et « afid » ont été rayés ; sur le folio 37<sup>vo</sup>, seul « afid » a été rayé, sans doute par suite d'une inadvertance : Bourbon Busset qui, apparemment, relisait assez régulièrement ses *Cahiers*, avait l'habitude de supprimer les mentions qui ne lui paraissaient plus d'actualité. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle le terme de « Prospective » est ici suivi d'un point

---

<sup>100</sup>*Ibid.*, note 85.

<sup>101</sup>*Ibid.*, note 86.

d'interrogation : la mort accidentelle de Gaston Berger en 1960 a sans doute amené ses collaborateurs à s'interroger sur la viabilité de cet organisme<sup>102</sup>.

En ce qui concerne ses « occupations nationales », la mention de *La Croix* figure dans les deux listes, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'écrivain a été un collaborateur très régulier de ce quotidien de 1958 à 1996. Dans les Amitiés catholiques et l'Association des Écrivains catholiques de langue française, l'écrivain ne semble pas avoir joué de rôle majeur. Il en va tout autrement du Secours catholique, fondé en 1946 par Mgr Jean Rodhain, aux côtés duquel il va œuvrer durant de longues années. Lui-même le rappelle dans son *Journal*, le 1<sup>er</sup> février 1977, au moment de la mort de Mgr Rodhain : « Jean Rodhain est mort ce matin à Lourdes d'une congestion cérébrale. J'ai été son complice d'abord à la Croix-Rouge pendant la guerre, puis au Secours catholique depuis 1955<sup>103</sup>. »

Enfin, dans le *Cahier V*, on trouve, comme dans un *Cahier* inédit antérieur, un « programme de travail » qui concerne directement les activités littéraires de Jacques de Bourbon Busset :

Programme de travail et de publication :

mars 1963 : *Séquences*

1964 : un volume de nouvelles : *Le Démon de la gloire ?*

1964 : *Séquences II*

1965 : un roman autobiographique (politique ?)

1966 : une nouvelle version des *Aveux infidèles*

1967 : *Séquences III*<sup>104</sup>

En fait, comme on le montrera plus loin, aucun de ces titres ne paraîtra tel quel. Les projets de l'écrivain évoluent au fil du temps, certains sont même abandonnés, alors qu'ils paraissaient majeurs, comme *Séquences* dont il prévoyait de faire au minimum trois volumes. Mais un tel « programme » illustre bien le caractère d'agenda des *Cahiers* et constitue un élément non négligeable pour l'étude de la genèse du *Journal*.

Les *Cahiers IV* et *V* présentent un autre aspect assez important, et par la place occupée dans les manuscrits et par les sujets abordés, échos du « premier métier » de Jacques de

---

<sup>102</sup> Voir *Cahier IV*, folio 15<sup>vo</sup>, p. 31, note 70.

<sup>103</sup> *Journal VIII*, Paris, Gallimard, 1980, p. 24. JBB a été vice-président du Secours catholique à partir de 1958 et président de 1961 à 1971. Il garde ensuite la vice-présidence jusqu'en 1978.

<sup>104</sup> *Cahier V*, folio 45, p. 196.

Bourbon Busset, celui de haut fonctionnaire du Quai d'Orsay : une réflexion historico-politique.

## **IV. Un journal de réflexion historico-politique**

S'il a choisi délibérément, à quarante-quatre ans, d'abandonner sa carrière professionnelle pour se consacrer à l'écriture, ce n'était certainement pas par manque d'intérêt pour son métier, ni pour le service de la chose publique. Son travail au Quai d'Orsay l'a amené à être partie prenante d'évènements majeurs de la politique internationale, en particulier l'amorce de la construction européenne, aux côtés de Robert Schuman, et il en a gardé une secrète nostalgie. L'Histoire et la politique le passionnent et on en trouve assez souvent la marque dans ces *Cahiers*, comme, plus tard, dans le *Journal* (surtout dans les premiers tomes).

### **1. Le contexte politique de l'époque des *Cahiers* (août 1958- décembre 1964)**

De 1948 à 1962, le monde est plongé dans la période de « guerre froide », marquée par un vif antagonisme entre le bloc de l'Est et le bloc de l'Ouest, et une menace sérieuse de guerre nucléaire. Cependant, après la mort de Staline (en 1953), ses successeurs vont adhérer peu à peu à l'idée d'une « coexistence pacifique<sup>105</sup> » entre communisme et capitalisme. Parallèlement, les États-Unis désirent également la paix et, progressivement, la « détente » ou le « dégel » s'établit. Cependant quelques grandes crises vont encore menacer la paix du monde.

Déjà en 1956 avait éclaté la crise de Suez : le 23 juillet, le dirigeant égyptien Nasser avait prétendu nationaliser le canal de Suez, important lieu de passage pour les échanges internationaux. En novembre de la même année, la France, le Royaume-Uni et Israël étaient intervenus dans la zone du canal pour s'opposer à cette nationalisation : militairement, ce fut un succès, mais, sous la pression conjointe des États-Unis et de l'U.R.S.S., Français et Anglais durent se retirer. Désormais, ils ne pourront plus intervenir militairement dans le monde sans l'accord des États-Unis. Et Nasser, malgré une lourde défaite militaire, apparaît comme le grand vainqueur.

---

<sup>105</sup> Discours de Nikita Khrouchtchev du 6 juillet 1959.

La même année 1956, à l'automne, les Hongrois s'étaient révoltés contre la présence soviétique et l'U.R.S.S. avait réprimé violemment l'insurrection. Mais les Occidentaux n'avaient guère réagi...

Ces deux crises n'avaient donc pas vraiment mis en péril la paix du monde, la première à cause de l'entente *de facto* des deux « Grands » pour empêcher Français et Anglais d'intervenir, la seconde à cause de la passivité des États-Unis. La menace sera beaucoup plus grande avec les deux crises suivantes.

La première sera la crise de Berlin. Dans l'Allemagne coupée en deux depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la ville de Berlin, située en plein cœur de la R.D.A. (République Démocratique d'Allemagne ou Allemagne de l'Est), mais divisée en Berlin-Est et Berlin-Ouest, a déjà connu un blocus soviétique de trois cent vingt-deux jours en 1948-1949. En 1961, une autre grosse crise éclate : jusqu'alors, la libre circulation à l'intérieur de la ville avait permis à des centaines de milliers d'Allemands de la R.D.A. de passer en R.F.A. (République Fédérale d'Allemagne ou Allemagne de l'Ouest). Pour arrêter cette hémorragie démographique, le 13 août 1961, la R.D.A. décide de construire un mur qui coupe la ville en deux et interdit à peu près toute communication entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. Et, malgré les vives protestations des États-Unis et de leurs alliés, la situation va durer pendant près de trente ans.

Enfin, la crise de Cuba, celle qui menace le plus directement la paix du monde, éclate en octobre 1962 quand les États-Unis découvrent (le 14 août) que l'île, sous la férule de Fidel Castro depuis 1959, abrite des missiles soviétiques. Le président J.F. Kennedy ordonne le blocus de Cuba le 22 octobre, obtient le démantèlement des missiles à partir du 28 octobre et lève le blocus le 21 novembre.

Étrangement, Jacques de Bourbon Busset n'aborde pratiquement pas ces grands événements dans les *Cahiers*, sauf de manière incidente. Ainsi, dans le *Cahier V*, à la date du 15 décembre 1961<sup>106</sup>, il mentionne un déjeuner pris avec plusieurs hommes politiques et diplomates. Du diplomate italien Pietro Quaroni, il rapporte cette réflexion un peu sibylline : « Quaroni estime que les Américains veulent gagner 1963 et feront les concessions nécessaires pour cela. À partir de 1963, ils pensent qu'ils seront les plus forts. » L'expression « gagner 1963 » demeure assez sibylline ici : s'agit-il de « remporter une victoire » ou de « parvenir sans dommage » à cette année 1963 ? Et en quoi les Américains seraient-ils alors « les plus forts » ? Cette date semble difficile à décrypter ici, étant donné le contexte de « guerre froide » dans lequel le monde de 1961 est encore plongé. Certes, l'année 1963

---

<sup>106</sup>*Cahier V*, folio 17, p. 156.

apparaîtra bien comme le début de ce qu'on a appelé « la détente », après la grave crise de Cuba de l'année précédente, puisqu'elle est marquée par deux accords très importants : le 20 juin, l'établissement d'un « téléphone rouge » entre la Maison Blanche et le Kremlin ; le 3 août, le traité de Moscou, signé par les États-Unis, l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne, traité d'interdiction partielle des essais nucléaires. Mais, en décembre 1961, tout cela est encore bien lointain et, surtout, Pietro Quaroni évoque une échéance à partir de laquelle les Américains « pensent qu'ils seront les plus forts ». On n'en saura pas davantage.

Toujours dans le *Cahier V*, au folio 65<sup>107</sup>, Bourbon Busset évoque un peu plus directement le risque de guerre nucléaire, dans une entrée non datée qu'on peut situer vers mai 1963 : « La défense atomique de l'Europe nécessite un commandant en chef européen, qui aura plus d'autorité qu'un Américain pour déclencher la force nucléaire américaine (peut-être...). » Cela signifie-t-il qu'il cautionne, peu ou prou, la volonté de désengagement de l'O.T.A.N. et la constitution d'une force de frappe nucléaire française qui caractérisent, à la même époque, la politique étrangère du président de Gaulle ? Il ne le dit nulle part clairement.

## 2. La France dans le monde

Cette réflexion l'amène, sur la même page, à une remarque sur la place de la France dans le monde :

L'intérêt national français, étroitement entendu, exigerait une politique de stricte neutralité, à la Suédoise, le risque d'un conflit sino-américain étant le plus probable. Ce qui est triste, c'est que, pour la première fois, l'intérêt de la France ne coïncide plus avec celui de l'ensemble de l'Humanité.

Ces propos font écho à un développement assez désabusé, écrit le 20 mars précédent<sup>108</sup> après le cessez-le-feu mettant fin à la guerre d'Algérie, qui déplore le déclin de la France dans le monde, idée récurrente dans la pensée de Jacques de Bourbon Busset, qu'on retrouve souvent dans son *Journal* :

Nous aurons été la génération qui s'est ouverte au monde en novembre 1918, la plus grande victoire de l'Histoire de France (mon père recevant les plénipotentiaires allemands) et qui depuis a assisté à une série de défaites, de reculs, de capitulations (remilitarisation de la Rhénanie, Munich, juin 40, Diên Biên Phû, la perte du Maroc, l'abandon de l'Algérie).

Ce sont des choses qu'on ne peut écrire que pour soi. Publiées, elles démoraliseraient.

---

<sup>107</sup>*Ibid.*, folio 65, p.228.

<sup>108</sup>*Cahier V*, folios 28, 29 et 30 (p. 173 à 176)

L'écrivain, né en 1912, a connu, enfant, la joie et la fierté d'appartenir à une grande nation victorieuse et à une famille directement impliquée dans ces événements historiques : le comte François de Bourbon Busset, son père, allant chercher les plénipotentiaires allemands pour les conduire à Rethondes le 11 novembre 1918, ajoutait une page glorieuse à une famille pourtant déjà riche en personnages marquants. Mais, à son âge adulte, et malgré beaucoup de réussites personnelles, Jacques de Bourbon Busset assiste au recul progressif de cette France prestigieuse, ce que suggèrent ici le rythme ternaire et la longue parenthèse énumérative.

Un événement particulièrement traumatisant pour lui fut certainement la débâcle de juin 1940 : lui-même fut fait prisonnier et, malgré deux tentatives d'évasion, ne parvint pas à s'enfuir. S'il fut libéré avant la fin de la guerre, le 10 mars 1941 si l'on en croit le *Journal IX*<sup>109</sup>, il le dut à un échange de prisonniers... À maintes reprises, dans son *Journal*, il déplorera son appartenance à « une génération de vaincus » et, dans la même très longue entrée du *Journal IX*, le 10 mars 1980, il analyse la défaite de 1940 et ses conséquences pour le pays et pour lui-même. Il écrit en particulier :

À mes enfants, j'hésite à parler de la France. Je pense à celle que j'ai connue dans ma petite enfance, celle de la Marne, de Verdun, de la Victoire et ne puis m'empêcher de me sentir responsable de son déclin. L'aîné de mes fils m'a dit un jour : « Vous avez eu de la chance, vous, d'avoir un père qui pouvait vous raconter des histoires de guerre victorieuse<sup>110</sup>. »

Une telle réflexion ne pouvait que raviver chez l'écrivain une plaie jamais vraiment cicatrisée, puisqu'il écrit encore en février 1983 : « Les "sources" d'un écrivain, ce sont ses hontes », écrit Cioran. Si je m'examine, je m'aperçois que ma honte principale est d'avoir été un guerrier battu<sup>111</sup>. Ajoutons que, la famille Bourbon Busset ayant perdu trois de ses membres du fait de la Seconde Guerre mondiale, il a quelques raisons supplémentaires de se sentir personnellement traumatisé.

Cependant, cet ancien haut fonctionnaire du Quai d'Orsay nourrit à sa façon une « certaine idée de la France ». À défaut de la voir exercer une suprématie mondiale – ce qui était, selon lui, le cas en 1918, même si une telle opinion serait sans doute à nuancer –, l'écrivain cherche dans quel domaine la France pourrait bien montrer sa prééminence :

---

<sup>109</sup> *Journal IX*, Paris, Gallimard, 1981, p. 81.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>111</sup> *Journal X*, Paris, Gallimard, 1985, p. 150. Voir aussi *Journal IV*, *op.cit.*, p.120.



Aux Relations culturelles, je faisais semblant de croire que l'avenir de la France était du côté de la science et de la technique. Un petit avenir suédois, oui. Mais ce qui faisait notre originalité, un certain esprit universel, juridique, classique qui se résume assez bien en Montesquieu est mort et ne compte plus dans le monde d'aujourd'hui<sup>112</sup>.

Cette réflexion fait écho à une remarque écrite en mai 1961, à la fin du *Cahier IV* : « [...] le rôle de la France en Europe et dans le monde doit être celui de la Grèce dans l'Empire romain<sup>113</sup>. » De même que la Grèce, conquise militairement par les Romains en 146 avant J-C, avait en fait colonisé culturellement ses vainqueurs, Bourbon Busset souhaite pour la France, qui n'est plus politiquement une puissance de premier plan, un rayonnement culturel de portée mondiale. On retrouve ici les préoccupations de l'ancien Directeur des affaires culturelles au Quai d'Orsay. Et la double référence à la Suède s'explique peut-être par le prestige culturel lié à l'attribution annuelle des prix Nobel par ce pays.

À défaut de Montesquieu, il songe, le 20 mars 1962, à un autre intellectuel français, son presque contemporain cette fois-ci, le Père jésuite Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), à la fois paléontologue, théologien et philosophe, considéré comme l'un des théoriciens de l'évolution les plus remarquables de son temps :

Nous pouvons essayer d'être un ferment dans le cadre Atlantique. Mais ce que nous avons de plus riche, par exemple la conception catholique de l'univers d'un Teilhard de Chardin [...], est absolument renié par la majorité agnostique du pays<sup>114</sup>.

Double regret de l'écrivain ici : regret qu'un très grand esprit français ne soit pas reconnu par ses compatriotes comme il devrait l'être, puisque le pays de Voltaire rejette tout penseur religieux, dans l'atmosphère générale d'agnosticisme et d'anticléricalisme. (Rappelons cependant que le P. Teilhard de Chardin suscita également, pour d'autres raisons, la suspicion du Vatican, qu'il n'eut le droit de publier de son vivant que ses écrits proprement scientifiques et que ses écrits spirituels ne parurent qu'après sa mort en 1955.) Regret aussi que, dans ces conditions, la France ne puisse rayonner dans le monde grâce à l'un de ses penseurs contemporains les plus brillants.

En compensation, Jacques de Bourbon Busset rêve que la France puisse être « créatrice d'une méthode de formation des élites<sup>115</sup> », sans trop d'illusions cependant

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, folio 28, p. 173.

<sup>113</sup> *Cahier IV*, folio 66, p. 124.

<sup>114</sup> *Cahier V*, folio 29, p. 174.

<sup>115</sup> *Ibid.*, folio 30, p. 176.

puisqu'il reconnaît, à propos de ces élites : « [...] commençons par apprendre à former les nôtres<sup>116</sup>. »

### 3. La guerre d'Algérie

Ces réflexions empreintes de pessimisme sont inspirées à l'écrivain par les accords d'Évian et le cessez-le feu – au moins officiel – qui s'ensuit. On sait que la paix ne reviendra pas si vite en Algérie. Les *Cahiers IV* et *V* sont rédigés en grande partie pendant cette « guerre sans nom<sup>117</sup> » commencée le 1<sup>er</sup> novembre 1954. Plus précisément, le *Cahier IV* commence en août 1958, c'est-à-dire après les événements du 13 mai et le retour au pouvoir du général de Gaulle. Bourbon Busset ne tient pas un journal très précis des événements – ce n'est pas du tout son but essentiel ici – mais, à plusieurs reprises, il se fait l'écho de certains épisodes et de certaines opinions.

La première remarque à propos de la guerre d'Algérie est très allusive. Le 7 janvier 1960, pour le mariage de Françoise de Bourbon Parme, déjà évoqué, Georges Bidault se trouve parmi les personnalités invitées : il « critique violemment de Gaulle, qui lâche tout<sup>118</sup> ». Georges Bidault (1899-1983), historien et homme politique, catholique, grand résistant (il succéda à Jean Moulin comme président du Conseil National de la Résistance en juin 1943), fut l'un des fondateurs du M.R.P. (Mouvement Républicain Populaire), parti démocrate-chrétien de centre-gauche auquel appartenait Robert Schuman. Jacques de Bourbon Busset l'a donc certainement bien connu à l'époque où il était directeur de cabinet de Robert Schuman (mais lui-même n'a jamais adhéré à aucun parti). De plus, il écrit, le 27 janvier 1983, au moment de sa mort : « Pendant la guerre, Laurence et moi avons appris qu'il était le président du Conseil national de la Résistance, le C.N.R. clandestin. Nous le considérons comme notre chef<sup>119</sup>. » En 1960, à un moment où la politique algérienne du président de Gaulle semble s'éloigner de la préservation, coûte que coûte, d'une « Algérie française » (le 16 septembre 1959, dans un discours télévisé et radiodiffusé<sup>120</sup>, il a proposé le droit à l'autodétermination pour l'Algérie), les partisans de l'Algérie française, dont Georges Bidault fait partie, vont de plus en plus s'opposer à lui. En mai 1962, après la signature des accords d'Évian, il constituera même, avec Jacques Soustelle, Antoine Argoud et Pierre Sergent, le comité exécutif du Conseil National de la Résistance (reprenant le nom illustré par

---

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> *La Guerre sans nom* est le titre d'un film de Bertrand Tavernier et Patrick Rotman, sorti en 1992.

<sup>118</sup> *Cahier IV*, folio 34, p. 64.

<sup>119</sup> *Journal X, op.cit.*, p. 141.

<sup>120</sup> Charles de Gaulle, *Discours et messages*, tome III, *Avec le renouveau (mai 1958-juillet 1962)*, Paris, Club français des bibliophiles, 1972, p. 142-145.

les résistants à l'occupant allemand) et adhèrera à l'O.A.S. (Organisation de l'Armée Secrète), responsable de nombreux attentats en Algérie et en France métropolitaine. Ce faisant, il se mettra hors-la-loi et sera contraint de passer plusieurs années en exil. En ce début de janvier 1960, sa remarque suggère sa prise de position et la réflexion sur le Chancelier de la R.F.A., Konrad Adenauer, « inquiet de la santé de ...de Gaulle<sup>121</sup> », laisse entendre que le Président de la République française ne dispose plus de toutes ses facultés !

Bourbon Busset évoquera de nouveau Georges Bidault à la fin du *Cahier V* pour déplorer ses choix, dans une formule encore très elliptique (n'oublions pas que les *Cahiers* n'ont été rédigés que pour son propre usage) : « Il a manqué à Georges Bidault un Pompidou. Il lui fallait, à ses côtés, un ami lucide, au besoin cruel<sup>122</sup>. » Pourquoi cette allusion à l'ancien second Président de la V<sup>e</sup> République ? L'écrivain l'a bien connu, à l'époque où ils étaient condisciples à l'E.N.S. et, à plusieurs reprises dans le *Journal*, il évoquera l'homme Pompidou<sup>123</sup>. Mais ce qu'il en dit n'éclaire guère cette image d'« un ami lucide, au besoin cruel ». On comprend cependant que Georges Bidault, en faisant un mauvais choix à propos de la guerre d'Algérie, a manqué de clairvoyance et gravement terni son image d'homme politique. Peut-être Bourbon Busset fait-il ici implicitement allusion au rôle joué par Georges Pompidou auprès du général de Gaulle : ainsi, en octobre 1962, c'est lui qui aurait convaincu de Gaulle de revenir à l'Élysée après un résultat au référendum que le général aurait jugé insuffisant<sup>124</sup>

Bourbon Busset, quant à lui, semble avoir considéré l'indépendance de l'Algérie comme inéluctable. Dans son livre d'entretiens avec Jacques Paugam<sup>125</sup>, il évoque les divergences politiques au sein de son couple à propos de cette guerre. Laurence, très patriote, n'admettait pas que « son idole, le général de Gaulle, rappelé au pouvoir pour sauver l'Algérie, ait accepté la capitulation d'Évian ». Jacques, lui, ne partageait nullement ce point de vue, ni sur de Gaulle, ni sur l'Algérie française :

J'ai été gaulliste du 11 novembre 1942 au 8 mai 1945, car de Gaulle était alors le chef de la France au combat. J'étais dans la Résistance comme [Laurence] mais il n'était pas question pour moi d'être rallié inconditionnellement à un homme. Par contre, je trouvais que de Gaulle avait raison de considérer la décolonisation comme inévitable<sup>126</sup>.

---

<sup>121</sup> *Cahier IV*, folio 34, p.64.

<sup>122</sup> *Cahier V*, folio 98, p. 265.

<sup>123</sup> Voir *Journal IV*, *op.cit.*, p. 81 ; p. 122-123 ; *Journal VII*, Paris, Gallimard, 1978, p.67.

<sup>124</sup> Pour le détail de ces événements, voir *infra* p. 43-44.

<sup>125</sup> *Je n'ai peur de rien quand je suis sûr de toi*, Paris, Gallimard, coll. « Voies ouvertes », 1978, p. 112.

<sup>126</sup> *Ibid.*, pour ces deux dernières citations.

Comme chef de cabinet de Robert Schuman entre 1948 et 1952, il avait déjà été confronté à ce genre de difficultés à propos de la Tunisie, même si le problème avait été moins aigu car la Tunisie n'était pas, autant que l'Algérie, une colonie de peuplement. Mais la position exprimée par Robert Schuman le 10 juin 1950 allait bien dans le sens d'une décolonisation. En effet, il avait affirmé qu'il fallait « amener (la Tunisie) vers l'indépendance, qui est l'objectif final pour tous les territoires au sein de l'Union française<sup>127</sup> ».

Dans le *Cahier V*, en mai 1962, Bourbon Busset va retrouver un peu ses anciennes fonctions de diplomate et de directeur de cabinet ministériel pour contribuer à empêcher l'exécution du général Edmond Jouhaud, l'un des quatre auteurs du « putsch d'Alger » des 21-25 avril 1961. Rappelons que, dans la nuit du 20 au 21 avril 1961, trois généraux de l'armée française, les généraux Challe, Zeller et Jouhaud, révoltés par ce qu'ils nomment la « politique d'abandon » du gouvernement français, ont pris le pouvoir à Alger : en effet, le référendum de janvier 1961 sur l'autodétermination de l'Algérie a vu le succès du « oui » à 75%, les Européens ayant voté massivement pour le « non », les Nord-Africains pour le « oui ». Mais, pour les pieds-noirs et les militaires, le renoncement à l'Algérie française est inconcevable, surtout au moment où la victoire militaire semble acquise sur le terrain. Dès le début de 1961, se met donc en place l'Organisation de l'Armée Secrète qui choisit l'action violente : à sa tête se trouvent des partisans de l'Algérie française exilés en Espagne, en particulier le général Salan, ancien commandant militaire de l'Algérie, qui, pourtant, en 1958, avait demandé le retour aux affaires du général de Gaulle. Mais les relations entre les deux hommes se sont vite détériorées. Le général Salan rejoint alors les chefs du putsch à Alger. Le dimanche 23 avril, le général de Gaulle intervient en uniforme à la radio et à la télévision<sup>128</sup> pour dénoncer violemment cette insurrection et appeler les soldats à désobéir aux ordres des généraux factieux, de sorte que, dès le 24 avril, la rébellion semble s'effondrer. Les généraux Challe et Zeller se rendent, les généraux Salan et Jouhaud entrent dans la clandestinité et dirigent l'O.A.S. Edmond Jouhaud sera arrêté en mars 1962 et condamné à mort ; Raoul Salan sera arrêté en avril et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité<sup>129</sup>.

L'épisode raconté par Bourbon Busset se situe le 25 mai 1962 : Edmond Jouhaud avait été jugé par un Haut Tribunal militaire, créé par le général de Gaulle le 27 avril 1961 (après la tentative de putsch), et condamné à mort le 13 avril 1962. Raoul Salan, arrêté plus tard et jugé

---

<sup>127</sup> Voir art. de Charles-André Julien, in *Le Monde diplomatique*, mai 1969, p. 63 : *De l'Ifriqqiyya d'Ibn Khaldoun à la Tunisie d'Habib Bourguiba. Une série d'hésitations et d'erreurs a retardé la décolonisation.* (Art. consulté sur Internet le 11-03-2017).

<sup>128</sup> Voir Charles de Gaulle, *Discours et messages*, tome III, *op.cit.*, p. 336-337.

<sup>129</sup> Voir Michèle Zancarini-Fournel, Christian Delacroix, 1945-2005, *La France du temps présent*, Paris, Belin, 2010, p. 286-289.

par le même Haut Tribunal, venait d'être condamné le 23 mai, mais *seulement* à la réclusion à perpétuité, alors qu'il était le chef de l'O.A.S. et que Jouhaud était son adjoint ! Le Président de Gaulle, furieux de cette relative clémence, dissoudra le Haut Tribunal militaire le 27 mai. Et, vraisemblablement par mesure de rétorsion, il décide de l'exécution immédiate du général Jouhaud. Mais, apparemment, son entourage le plus proche n'est pas entièrement d'accord puisque c'est son Premier ministre en personne, Georges Pompidou, qui lance l'alerte. Pourquoi prévient-il Maurice Schumann ? Celui-ci, qui avait été ministre délégué auprès du Premier ministre pendant un mois, venait de démissionner le 16 mai pour les raisons qu'on expliquera plus loin<sup>130</sup> et qui n'avaient rien à voir avec la guerre d'Algérie. Maurice Schumann prévient immédiatement son grand ami, Jacques de Bourbon Busset, qui va tenter d'agir grâce à deux réseaux de connaissances : le premier est politique, puisqu'il cherche à alerter Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale, Gaston Monnerville, président du Sénat, et Louis Pasteur Valléry-Radot, membre du Haut Tribunal militaire. Il ne semble pas que ce premier réseau ait répondu positivement ; du moins, Bourbon Busset n'en fait pas état dans cet écrit. Le second réseau est religieux : il essaie, au téléphone, d'alerter le cardinal Liénart, évêque de Lille depuis 1928, puis Mgr Léon-Étienne Duval, archevêque d'Alger depuis 1954. En vain. Jacques de Bourbon Busset est alors un personnage de quelque influence dans les milieux catholiques, lui qui a été nommé Président national du Secours catholique au début de 1961. De plus, il se trouve qu'à cette date, le siège national du Secours catholique et le Secrétariat général de l'Épiscopat français sont géographiquement voisins puisque les bureaux des deux organismes se trouvent dans le même immeuble parisien, au 106 rue du Bac.

Bourbon Busset rencontre donc Mgr Julien Gouet, directeur du Secrétariat général de l'Épiscopat, et rédige avec lui une lettre au général de Gaulle (lettre que l'écrivain aurait reconstituée de mémoire pour ses archives mais qui n'a pu être retrouvée à ce jour dans ses papiers). Visiblement, le temps presse : à 18 heures, l'aumônier des condamnés à mort a été convoqué pour la nuit suivante ; à 18 heures 45, les nouvelles données par Mgr Gouet sont des plus pessimistes : « On [...] ne m'a laissé aucun espoir. On m'a même parlé d'un miracle pour le sauver. Il y a eu des démarches toute la journée sans résultat<sup>131</sup>. » Les deux hommes mettent alors au point un plan stratégique : faire intervenir le cardinal-archevêque de Paris en personne, Mgr Felin, qui doit rentrer de voyage dans la soirée. Jacques de Bourbon Busset se

---

<sup>130</sup> Voir *infra*, p. 46.

<sup>131</sup> *Cahier V*, folios 42-43, p. 193-194.

propose même pour l'accompagner en pleine nuit au palais de l'Élysée pour plaider la cause du condamné avant que l'irréparable ne soit accompli !

Ce ne sera cependant pas nécessaire. Certes, à 19 heures 15, un nouvel échange téléphonique peu rassurant a lieu : Mgr Gouet se contente de cette formule très laconique : « Ni demain, ni après-demain<sup>132</sup>. » Mais, à 19 heures 30, un autre prêtre, le P. Rousset téléphone à son tour au président du Secours catholique : il annonce à la fois l'ordre et le contre-ordre donnés au P. Vernet<sup>133</sup>, à une heure d'intervalle. À 20 heures, c'est la radio qui donne les dernières nouvelles : « Radio-Luxembourg annonce que le Garde des Sceaux a transmis à la Cour de Cassation la demande en révision<sup>134</sup>. »

Est-ce en définitive la démarche de Mgr Gouet, représentant officiel de l'Église catholique, qui a été déterminante ? Est-ce l'ensemble des nombreuses interventions qui se sont succédé en cette journée auprès des services du chef de l'État qui ont emporté la décision ? Finalement, le général Jouhaud verra sa peine commuée en détention criminelle à perpétuité le 28 novembre 1962, il sera libéré en décembre 1967 et amnistié en 1968. Le général Salan sera, quant à lui, libéré le 15 juin 1968 et également amnistié.

L'espace de cette journée du 25 mai 1962, Jacques de Bourbon Busset a retrouvé, non sans plaisir, un peu de ses anciennes activités et responsabilités, œuvrant en coulisses de la façon la plus efficace possible pour tenter d'infléchir le cours des choses au plus haut sommet de l'État.

Le récit est dramatisé à souhait : il est d'abord d'une longueur assez inhabituelle dans ces *Cahiers* ; les textes longs qu'on y trouve sont essentiellement des textes de réflexion philosophique ou littéraire, comme on le montrera plus loin, non des récits. Il commence par une formule en exergue qui le met tout de suite en valeur : « 25 mai. Journée exceptionnelle<sup>135</sup>. » Il débute dans une atmosphère nocturne, puisque l'écrivain a « passé la nuit [...] à tâcher d'empêcher l'exécution, dans la nuit, à la sauvette, du général Jouhaud<sup>136</sup>... » Et, plus tard, devant l'imminence probable de l'exécution, il imagine, avec Mgr Gouet, une mise en scène, nocturne encore : la visite inopinée du cardinal-archevêque de Paris, en pleine nuit, au palais de l'Élysée ! L'homme d'Église sera en grand habit d'apparat, puisque, de retour du théâtre, le général devra apercevoir « sur le canapé une tache rouge : le

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, folio 43, p.194.

<sup>133</sup> Le Père Joseph Vernet était l'aumônier des condamnés à mort.

<sup>134</sup> *Cahier V*, folios 43-44, p. 194-195.

<sup>135</sup> *Ibid.*, folio 41, p. 192.

<sup>136</sup> *Ibid.*

cardinal<sup>137</sup>. »De plus, les échanges téléphoniques, laconiques et inquiétants, l'insistance sur le caractère urgent des démarches : « Ni demain ni après-demain<sup>138</sup> », les contretemps à redouter (le président de Gaulle à la Comédie-Française, le cardinal Feltin pas encore rentré de voyage) soulignent le caractère vraiment dramatique des évènements. Même une figurante dans l'épisode, la femme de Louis Joxe, est présentée « marchant très vite, les yeux baissés, les traits tirés, l'air sinistre<sup>139</sup> ». À cause de cette exécution qui se prépare ? On n'en saura pas plus, mais Louis Joxe est alors ministre d'État aux affaires algériennes, et il a été l'un des principaux négociateurs des accords d'Évian...Et le dénouement est très rapide, comme dans une tragédie classique, puisque, après une nuit et une journée complètes de démarches, la situation trouve sa résolution entre 19h30 et 20h.

Quant au fondateur-secrétaire général du Secours catholique, Mgr Rodhain, il est lui aussi sollicité par les contrecoups de la crise algérienne puisqu'il est parti dans le Sud de la France pour « accueillir les premiers convois de rapatriés<sup>140</sup> ».

Il n'est pas impossible que Bourbon Busset se soit souvenu de cette journée en écrivant son récit *Le Protecteur*<sup>141</sup>, inspiré par une autre affaire liée à la guerre d'Algérie, celle des condamnés à mort après l'attentat du Petit-Clamart<sup>142</sup>. Révolte contre le gouvernement légitime de la France et le chef de l'État en avril 1961, attentat perpétré contre le président de la République et ses proches en août 1962, dans les deux cas c'est le général de Gaulle lui-même et sa politique qui sont visés.

#### **4. Bourbon Busset et le général de Gaulle.**

Quels sentiments l'écrivain nourrissait-il à l'égard du fondateur et premier Président de la V<sup>e</sup> République ? Dans ces *Cahiers* inédits, comme plus tard dans le *Journal*, ces sentiments apparaissent comme très ambivalents.

Bourbon Busset admire l'homme du 18 juin, chef de la France libre, et, comme ancien résistant (même si son rôle exact dans la Résistance n'est pas élucidé à l'heure qu'il est), il ne désavoue pas son chef. Il se souvient d'autre part que c'est de Gaulle qui l'a nommé président de la Croix-Rouge en août 1944 (juste après la Libération de Paris et la mort de sa mère).

Il a, d'autre part, parfaitement conscience d'avoir affaire à un grand homme. Déjà, dans le *Cahier IV*, cette remarque incidente permet de le deviner : « Une seule petite

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, folio 43, p. 195.

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> *Ibid.*, folio 42, p. 194.

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> *Le Protecteur*, Paris, Gallimard, 1964.

<sup>142</sup> Voir *infra*, p.61 et *Cahier V*, folio 59, p. 219.

différence entre de Gaulle et ses prédécesseurs : il n'a pas peur de prendre ses responsabilités<sup>143</sup>. » Dans cette réflexion, écrite en décembre 1959, Bourbon Busset se réfère très certainement à la politique de de Gaulle pour tenter de résoudre la crise algérienne.

Mais le compte rendu de son entrevue avec le général en août 1957 (relatée sans doute à la fin de décembre 1959 ou au début de janvier 1960) est tout à fait éclairante sur ce point : « J'avais demandé audience, précisant que n'étant plus fonctionnaire je n'avais rien à demander mais que je désirais connaître un des grands hommes authentiques de l'époque<sup>144</sup>. » Le fait que l'écrivain considère de Gaulle comme « un des grands hommes authentiques de l'époque » apparaît à plusieurs reprises dans ces *Cahiers* mais est surtout récurrent dans le *Journal* publié<sup>145</sup>.

La demande d'audience a été adressée à Michel Debré, fidèle du général depuis 1943, avec lequel Bourbon Busset a déjeuné : à cette époque, il rencontre assez souvent des hommes politiques et des diplomates qu'il a autrefois côtoyés et les *Cahiers* s'en font parfois l'écho. Cette demande n'a rien de très extraordinaire : le général de Gaulle, retiré de la vie politique, vit à Colombey-les-Deux-Églises, mais passe deux jours par semaine à Paris et reçoit des personnalités diverses, françaises ou étrangères, dans son bureau du 5 de la rue de Solferino. En 1957, son rôle politique semble à peu près inexistant et « certaines semaines, son chef de cabinet, Olivier Guichard, et son aide de camp, Bonneval, sollicitent quelques demandes d'audience pour éviter que le Général ne s'aperçoive de son isolement politique<sup>146</sup>. » Ce qui est plus étonnant est la réponse de Michel Debré : « Il vous recevra tout de suite, parce que vous n'avez jamais été R.P.F. » Or, le Rassemblement du Peuple Français avait été fondé par le général lui-même en avril 1947. Rappelons que de Gaulle avait démissionné de la présidence du Conseil du gouvernement provisoire mis en place à la Libération, en janvier 1946, car le projet de Constitution élaboré pour la IV<sup>e</sup> République ne correspondait en rien à ses propres vues. Le R.P.F. avait pour but, en se situant en dehors des partis traditionnels, de mettre en échec les gouvernements de la IV<sup>e</sup> République pour obtenir la révision de la Constitution. Mais, malgré certains succès électoraux, il ne parvint pas à réaliser les objectifs voulus par le général. Le 6 mai 1953, dans une déclaration publique, de Gaulle

---

<sup>143</sup> *Cahier IV*, folio 31<sup>vo</sup>, p. 59.

<sup>144</sup> *Ibid.*, folio 35, p. 65.

<sup>145</sup> Voir par exemple *Journal III*, Paris, Gallimard, 1969, p. 211, où l'écrivain compare plaisamment le président français et le président américain de l'époque, Lyndon Johnson, qu'il considère comme un médiocre ; *Journal V*, *op.cit.*, p. 22, où il livre ses réflexions après la mort du général en novembre 1970.

<sup>146</sup> Serge Berstein, *Histoire du gaullisme*, Paris, Perrin, 2002, p. 187. Voir aussi Jean Lacouture, *De Gaulle*, tome 2, *Le Politique*, Paris, Seuil, 1985, p. 419.



met fin à l'expression parlementaire du R.P.F.<sup>147</sup> ...et abandonne à leur sort les députés qu'il a contribué à faire élire ! Le Rassemblement subsistera encore tant bien que mal dans le pays jusqu'à sa dissolution complète par le général le 15 septembre 1955. Cette histoire chaotique d'un mouvement que son chef voulait au-dessus des partis mais dont les objectifs s'apparentaient à une sorte de quadrature du cercle a laissé des traces, pour les anciens adhérents et pour leur chef qui ne souhaite apparemment pas remuer ce passé difficile...

Dans l'entretien, tel qu'il est rapporté ici, de Gaulle s'adresse d'abord brièvement à l'écrivain Bourbon Busset (qui venait d'obtenir le grand prix du roman de l'Académie française), puis à l'ancien haut fonctionnaire du Quai d'Orsay pour évoquer avec lui la situation de la France et du monde. Les deux hommes évoquent succinctement certaines des grandes questions de politique extérieure du moment, ainsi que la crise algérienne. L'entrevue est brève et l'échange de vues assez superficiel : visiblement, les deux interlocuteurs n'ignorent pas leurs divergences sur des points majeurs, ce que nous montrerons ultérieurement.

Dans le *Cahier V* encore, perce parfois l'admiration que Jacques de Bourbon Busset éprouve à l'égard du général de Gaulle : « 19 mai [1962]. Il fallait un de Gaulle pour perdre l'Algérie, comme en d'autres temps il avait fallu un Mendès France pour perdre l'Indochine<sup>148</sup>. » Sous cette formule paradoxale, l'analyse semble assez exacte. Pierre Mendès France, nommé Président du Conseil le 18 juin 1954, alors que la guerre d'Indochine s'éternisait sans que les belligérants semblent pouvoir parvenir à s'entendre, s'était donné un mois pour parvenir à un accord, promettant de démissionner s'il n'y parvenait pas : l'accord fut signé à Genève dans la nuit du 20 au 21 juillet suivant, ainsi que le cessez-le-feu<sup>149</sup>. Pour la guerre d'Algérie qui, comme la guerre d'Indochine, a duré près de huit ans, la situation était, pour la France, encore plus complexe et douloureuse que dans le cas de l'Indochine : tous les gouvernements de la IV<sup>e</sup> République avaient échoué à résoudre le problème et le pays avait été plusieurs fois au bord de la guerre civile. De Gaulle ne réussit certainement pas à obtenir, avec les accords d'Évian en mars 1962, les accords les plus satisfaisants possibles pour la France, mais il parvint à sortir le pays du guêpier algérien. Et, comme l'écrit Serge Berstein :

---

<sup>147</sup> S. Berstein, *op.cit.*, p. 171-172.

<sup>148</sup> *Cahier V*, folio 36, p. 185.

<sup>149</sup> Voir Michèle Zancarini-Fournel, Christian Delacroix, *op.cit.*, p. 218-220.

[...] le succès du Général ne réside pas dans les conditions, au demeurant peu glorieuses, des Accords d'Évian, mais dans le fait que l'État gaulliste a trouvé l'autorité nécessaire pour imposer cette solution à l'armée, aux Européens d'Algérie et à la droite métropolitaine<sup>150</sup>.

En août 1963, Bourbon Busset écrit cette réflexion plus générale mais qui, dans son esprit, peut certainement s'appliquer au général de Gaulle :

En politique, il convient que les fortes personnalités, c'est-à-dire les chefs capables de prendre leurs responsabilités, se réfèrent, dans leur détermination du meilleur, à un Absolu. L'introduction de la mystique dans la politique n'est possible que si les vrais chefs sont, dans une certaine mesure, des mystiques<sup>151</sup>.

Et l'amour de de Gaulle pour la France peut bien être considéré comme une expression de cet Absolu, même si, dans les *Cahiers*, Bourbon Busset en donne une image quelque peu satirique :

Les rapports entre de Gaulle et la France sont des rapports d'amant et de maîtresse. Il la désirait depuis toujours. Le 18 juin, il la viole. Elle n'y est pas très sensible. Il l'adjure, la menace, la conjure. En 44, grâce à des amis puissants, il l'épouse. En 46, il s'aperçoit qu'elle ne tient pas beaucoup à lui. Il la quitte, espérant qu'elle viendra le rechercher. Elle le laisse bouder. En 58, elle a de gros ennuis et perd un peu la tête. Il vient la voir, la courtise, la séduit. Elle se donne. Ils se remarient. Maintenant, c'est un vieux ménage. Elle sait qu'elle l'entertera. Aussi supporte-t-elle son caractère difficile. Il le sait, aussi, et la pensée qu'elle se remariera lui est pénible. Il rêve souvent d'un accident où ils périraient ensemble<sup>152</sup>.

Si, dans ce passage et, plus tard dans le *Journal I*<sup>153</sup>, l'écrivain dépeint les relations entre de Gaulle et la France de manière humoristique, un peu à la façon d'une comédie de boulevard, il les évoque parfois de façon beaucoup plus grave et profonde, par exemple dans ce passage du *Journal IX*, en mai 1980, où il amorce une comparaison entre de Gaulle et Robert Schuman : « Charles de Gaulle et Robert Schuman avaient peu d'idées communes et leurs tempéraments étaient aussi opposés que possible, mais tous deux étaient des êtres voués, le premier à sa France, le second à son Dieu<sup>154</sup>. » Quand on sait l'admiration que Bourbon Busset portait à son ancien ministre qu'il considérait comme un saint confronté à un monde de calculateurs cyniques et arrivistes, le rapprochement est d'autant plus significatif.

---

<sup>150</sup> Serge Berstein, *op.cit.*, p. 257.

<sup>151</sup> *Cahier V*, folio 76, p. 240.

<sup>152</sup> *Cahier V*, folios 14 et 15, p. 150 et 152. Et voir note 386 du *Cahier V*.

<sup>153</sup> Voir *Journal I*, *op.cit.*, p. 15.

<sup>154</sup> *Journal IX*, *op.cit.*, p. 131.

Enfin, lui qui a affirmé : « En politique, l'application d'une doctrine est impossible<sup>155</sup> », reconnaît l'habileté et le pragmatisme de Charles de Gaulle quand il analyse : « La politique du général de Gaulle est une politique dialectique instinctive. Les contradictions de sa politique sont inspirées non par une doctrine, mais par l'adaptation intuitive aux évènements<sup>156</sup>. » Précisément, sa façon de résoudre la crise algérienne, alors qu'il avait été rappelé au pouvoir par les plus farouches partisans de l'Algérie française, illustre bien cette affirmation de l'écrivain.

À ses yeux, le général de Gaulle apparaît donc comme un personnage historique d'envergure et un habile politique. Mais ses griefs à l'égard du fondateur de la V<sup>e</sup> République ne sont pas minimes pour autant. Il ne faut pas oublier que Jacques de Bourbon Busset, qui n'a jamais appartenu à aucun parti politique, se considère avant tout comme un libéral, que, de plus, il a été, pendant de longues années, haut fonctionnaire de la IV<sup>e</sup> République, qu'il a exercé en particulier pendant quatre ans les fonctions de directeur de cabinet de Robert Schuman et a contribué, à ses côtés, à poser les fondements de l'Europe communautaire. Autant d'éléments qui vont permettre de mieux comprendre ce qu'il reproche au général de Gaulle.

Un premier grief, sous-jacent mais pas vraiment exprimé dans ces *Cahiers*, apparaîtra clairement dans le *Journal* :

30 juin 1968.

Deuxième tour des élections. Les violeurs d'il y a dix ans ont crié : « Au viol ! » Cela leur a fort bien réussi<sup>157</sup>.

Avec cette formule laconique et imagée, à propos des élections législatives de juin 1968, qui ont donné une très forte majorité à l'équipe au pouvoir après la grosse crise du mois de mai, Bourbon Busset dénonce la façon dont le général de Gaulle est revenu au pouvoir en mai 1958. Et il l'accuse, à demi-mots, d'avoir fait un coup d'État<sup>158</sup>. Il est vrai qu'il utilisait déjà le terme de « viol » pour l'appel du 18 juin 1940 et que, comme bon nombre de Français de l'époque, il n'en a visiblement pas gardé grief au chef de la France libre, l'Histoire lui ayant largement donné raison.

---

<sup>155</sup> *Cahier V*, folio 78, p. 242.

<sup>156</sup> *Ibid.*, folio 95, p. 262.

<sup>157</sup> *Journal III*, Paris, Gallimard, 1969, p. 257.

<sup>158</sup> Pour l'analyse des circonstances complexes de ces évènements de mai 1958, voir Serge Berstein, *op.cit.*, p. 208-218.

Mais, durant la V<sup>e</sup> République, il reproche aussi à Charles de Gaulle sa façon autoritaire de gouverner, en faisant fi du Parlement et en s'appuyant directement sur le peuple par recours au référendum. Pour les Français attachés à la République parlementaire, cette façon de gouverner rappelle les très mauvais souvenirs du Premier, puis du Second Empire. C'est pourquoi, le 8 avril 1962<sup>159</sup>, il vote « non » au référendum non par refus des accords d'Évian, mais par refus du « chantage officiel : “Si vous votez non, c'est que vous êtes O.A.S.” » et par méfiance à l'égard du « plébiscite ».

En octobre (ou au début de novembre) 1962, l'écrivain manifeste encore une fois sa mauvaise humeur à l'égard du chef de l'État en décrétant : « De Gaulle lui-même est une “péripétie”<sup>160</sup>. » Cette remarque se situe dans un contexte politique critique, où le pouvoir gaulliste joue sa survie : le Conseil des ministres du 12 septembre a décidé, « en vertu de l'article 11 de la Constitution, de soumettre au peuple par référendum une réforme constitutionnelle prévoyant l'élection du Président de la République au suffrage universel<sup>161</sup>. » Le référendum doit avoir lieu le 28 octobre. Cette décision suscite l'opposition immédiate de toutes les forces politiques, à l'exception de l'U.N.R.<sup>162</sup>, le parti gaulliste : tous craignent le retour du scénario qui avait amené au pouvoir le Prince-Président, Louis-Napoléon Bonaparte, et qui avait débouché sur le coup d'État du 2 décembre 1851. Gaston Monnerville, président du Sénat, accuse le Premier ministre, Georges Pompidou, de « forfaiture » en septembre 1962. Le 5 octobre, l'Assemblée nationale adopte une motion de censure qui renverse le gouvernement Pompidou. Le général de Gaulle décide alors de conserver le gouvernement, mais de dissoudre l'Assemblée nationale, en convoquant les électeurs pour élire de nouveaux députés les 18 et 25 novembre 1962. Les Français vont donc être appelés aux urnes trois fois en moins d'un mois. La campagne est âpre, compte tenu de l'enjeu ; c'est la survie du gaullisme qui est en cause, comme le montre très bien le général de Gaulle lui-même dans son allocution du 18 octobre 1962 :

Si votre réponse est « non » comme le voudraient tous les anciens partis afin de rétablir leur régime de malheur, ainsi que tous les factieux pour se lancer dans la subversion, de même si la majorité des « oui » est faible, médiocre, aléatoire, il est bien évident que ma tâche sera terminée aussitôt et sans retour<sup>163</sup>.

---

<sup>159</sup> *Cahier V*, folio 34, p. 183.

<sup>160</sup> *Ibid.*, folio 52<sup>vo</sup>, p. 206.

<sup>161</sup> Serge Berstein, *op.cit.*, p. 261.

<sup>162</sup> Union pour la Nouvelle République.

<sup>163</sup> Cité par Serge Berstein, *op.cit.*, p. 264. Voir aussi Charles de Gaulle, *Discours et messages*, tome IV, *Pour l'effort, août 1962-décembre 1965*, Paris, Club français des bibliophiles, 1972, p. 42.

Le 28 octobre, le « oui » l’emporte par 61,75 % des suffrages exprimés contre 38,25 % de « non ». Le 7 novembre, dans son discours, le général de Gaulle tire argument de ces résultats pour affirmer que les « partis de jadis » ne représentent plus la nation. Et il demande aux électeurs de confirmer, dans les élections des 18 et 25 novembre, leur « oui » du 28 octobre. Le 18 novembre, la réponse des Français est un véritable raz-de-marée gaulliste : l’U.N.R. obtient 32 % des suffrages exprimés, ce qui est un record historique, aucun parti n’ayant jamais dépassé le seuil des 30 % dans l’histoire politique de la France<sup>164</sup>. Ce même jour, Bourbon Busset ironise :

18 novembre. Date historique. La France est devenue femme. Elle a voté en masse pour de Gaulle. Au lieu de se montrer ingrate et de liquider l’homme qu’elle avait appelé pour liquider l’Algérie, ce qui eût été un réflexe masculin, elle lui manifeste de la reconnaissance<sup>165</sup>.

On ne sait pas comment lui-même avait voté le 28 octobre et ce 18 novembre, mais il n’est pas impossible qu’il ait réagi en loyal serviteur de la IV<sup>e</sup> République, désireux d’éviter des choix politiques aventureux...Son attachement viscéral au libéralisme l’incitait à rejeter certaines pratiques autoritaires du général de Gaulle, accusé plus ou moins explicitement par ses adversaires politiques d’aspirer à la dictature. Le 29 juillet 1963, il n’est pas mécontent de montrer le Président de la V<sup>e</sup> République dans une position un peu ridicule puisque sa conférence de presse suscite chez son ministre des Affaires étrangères, Maurice Couve de Murville, « un interminable bâillement<sup>166</sup> » filmé en gros plan par la télévision. Enfin, en septembre ou octobre 1964 (entrée non datée), alors que le Président de la République française accomplit un long périple de trois semaines en Amérique latine et visite dix pays différents (Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine, Paraguay, Uruguay et Brésil), Bourbon Busset exhale encore une fois sa mauvaise humeur à l’encontre de celui qui exerce, à ses yeux, un pouvoir de type monarchique (critique qu’on retrouvera, à plusieurs reprises, dans le *Journal*) : « Voyages présidentiels en Amérique latine. N’ayant pu être Charlemagne, de Gaulle voudrait-il être Charles-Quint ? Ensuite, il restera Alexandre<sup>167</sup>. »L’écrivain accuse ici implicitement le général de Gaulle de tenter de conquérir à ses vues l’Amérique latine, « chasse gardée des États-Unis<sup>168</sup> » ; il tentera de la même façon en 1967-1968 d’inciter à l’indépendance la Pologne et la Roumanie, alors États-satellites de

---

<sup>164</sup> Voir Serge Berstein, *op.cit.*, p. 266.

<sup>165</sup> *Cahier V*, folio 53, p. 207.

<sup>166</sup> *Cahier V*, folio 72, p. 235.

<sup>167</sup> *Ibid.*, folio 95, p. 262.

<sup>168</sup> S. Berstein, *op.cit.*, p. 311.

l'U.R.S.S.<sup>169</sup>. C'est pourquoi Bourbon Busset le compare à Charles-Quint. Il lui suppose également des ambitions sur le Moyen-Orient, peut-être à cause de sa politique à l'égard des États arabes de la région, ce que suggère la mention d'Alexandre. Mais, en même temps, il affirme que Charles de Gaulle n'a pas réussi à « être Charlemagne ». Quel sens prêter à ce raccourci historique ?

Le souverain carolingien peut être considéré comme le dernier véritable empereur d'Europe occidentale, même si quelques autres au travers des siècles ont eu l'ambition de l'imiter. La remarque, quelque peu acerbe, de Bourbon Busset nous invite donc à comparer les conceptions que de Gaulle et lui-même pouvaient avoir de l'Europe. Dans leur entrevue d'août 1957, la question est abordée l'espace de quelques répliques que l'on va tenter de décrypter. À propos de l'Allemagne, Bourbon Busset insiste sur son « redressement économique [...] stupéfiant », douze ans seulement après la fin de la Seconde Guerre mondiale (il s'agit, bien entendu à l'époque, de la R.F.A.). De Gaulle, lui, répond : « Oui, mais, à mon avis, l'Allemagne n'est plus dangereuse. Ce sont des gens qui ont reçu un coup de massue sur la tête, et ils le ressentiront longtemps<sup>170</sup>. » Sa seconde réplique sur le même sujet semble une critique adressée aux fondateurs de la Communauté européenne :

[...] politiquement ils [les Allemands] ne sont plus dangereux. La politique européenne de Monnet et des politiciens qu'il a inspirés n'avait d'intérêt que si on voulait faire une entente complète France-Allemagne. Cela, c'était une politique.

À la mention de Robert Schuman par son interlocuteur, de Gaulle se contente de répondre sèchement : « Je le sais très bien », pour enchaîner sur un sujet qui est un contentieux majeur entre les « pères de l'Europe<sup>171</sup> » et lui : « À mon avis, la supranationalité non seulement est un leurre, mais empêchera de faire la politique de coopération qui eût été nécessaire<sup>172</sup>. »

Quelle était donc la conception de l'Europe communautaire selon Charles de Gaulle ? Quand il revient au pouvoir en 1958, la C.E.C.A.<sup>173</sup> existe depuis plusieurs années, précisément depuis le traité de Paris du 18 avril 1951. La C.E.E. (Communauté Économique Européenne) a été mise en place par le traité de Rome du 25 mars 1957. Lui-même, depuis la

---

<sup>169</sup> En fait, le Président français cherche à convaincre les autres États du monde de revendiquer leur indépendance et d'échapper à la « politique des blocs ».

<sup>170</sup> *Cahier V*, folio 35, p. 64.

<sup>171</sup> On a coutume de désigner par ce terme des hommes politiques des six pays fondateurs qui ont œuvré pour la mise en place de l'Europe communautaire : Konrad Adenauer (R.F.A.) ; Joseph Bech (Luxembourg) ; Johan Willem Beyen (Pays-Bas) ; Alcide De Gasperi (Italie) ; Paul-Henri Spaak (Belgique) ; Jean Monnet et Robert Schuman (France).

<sup>172</sup> *Cahier V*, folio 35, p. 64.

<sup>173</sup> Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier.

fin de la Seconde Guerre mondiale, songeait à la nécessité de créer « entre les États libres d'Europe un groupement économique, diplomatique et stratégique<sup>174</sup> », comme on le voit dans son discours de Compiègne du 7 mars 1948. L'Allemagne doit faire partie de cette Europe communautaire, mais une Allemagne démembrée (des États allemands regroupés en une fédération), et de Gaulle refuse l'éventualité d'une réunification. Cette Europe, organisée sous la direction de la France, devrait permettre à cette dernière de retrouver une influence internationale importante, qu'elle n'a plus les moyens d'exercer à elle seule. L'Europe devrait pouvoir compter sur l'appui des États-Unis sur le plan économique et sur le plan militaire, mais sans être intégrée dans un système Atlantique qui en ferait la vassale des Américains. En effet, d'une part, Charles de Gaulle, traumatisé par ses expériences des années 1940-1944, qui lui ont fait prendre conscience du peu de considération que les grandes puissances alliées accordaient alors à la France, veut à tout prix restaurer la grandeur de son pays et il refuse l'esprit de Yalta, perçu par lui comme une forme de directoire du monde exercé par les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Union soviétique<sup>175</sup>. D'autre part, pour lui, « la seule réalité tangible sur la scène mondiale est l'État-nation, légué par l'histoire, modelé par les épreuves, cimenté par la conscience nationale<sup>176</sup> », comme il l'explique dans sa conférence de presse du 9 septembre 1965<sup>177</sup>. Il ne peut donc accepter l'idée d'une construction européenne supranationale, ce qu'il affirme en privé à Bourbon Busset en août 1957, mais qu'il redira avec force, et même violence, en public, une fois arrivé au pouvoir, en particulier dans sa conférence de presse du 15 mai 1962, où il se moque des partisans de l'Europe supranationale qui jugent possible de s'exprimer en « quelque esperanto ou volapük intégré<sup>178</sup> ». Cette réflexion entraînera aussitôt la démission des cinq ministres M.R.P. du gouvernement Pompidou (Pierre Pflimlin, Maurice Schumann, Robert Buron, Joseph Fontanet, Paul Bacon), partisans convaincus de l'Europe communautaire. Répétons que Maurice Schumann était l'un des meilleurs amis de Jacques de Bourbon Busset.

Ce dernier, comme directeur de cabinet de Robert Schuman, dont il était en quelque sorte l'Éminence grise, a contribué à la mise en place de cette Europe communautaire, telle qu'elle avait été souhaitée par ses « pères fondateurs », Jean Monnet et Robert Schuman du côté français ; il a été en particulier actif dans la mise en œuvre de la C.E.C.A., dont la première impulsion fut donnée par Robert Schuman dans sa déclaration du 9 mai 1950 : cette

---

<sup>174</sup> Cité par S. Berstein, *op.cit.*, p. 149. Voir aussi Charles de Gaulle, *Discours et messages*, tome II, *Dans l'attente, février 1946-avril 1958*, Paris, Club français des bibliophiles, 1971, p.177-178.

<sup>175</sup> Voir S. Berstein, *op.cit.*, p. 294.

<sup>176</sup> *Ibid.*

<sup>177</sup> Charles de Gaulle, *Discours et messages*, tome IV, *op.cit.*, p. 392.

<sup>178</sup> *Ibid.*, tome III, *op.cit.*, p. 419.

date du 9 mai est aujourd'hui célébrée comme la « Journée de l'Europe » dans les États membres de la Communauté européenne. Il va également contribuer à mettre en place la C.E.D. (Communauté Européenne de Défense), comme il s'en explique à plusieurs reprises dans le *Journal*, et en particulier dans la très longue entrée du 9 mai 1980<sup>179</sup>. Et il ne se remettra jamais de l'échec de ce projet, ce que l'on voit déjà dans les *Cahiers* inédits et à maintes reprises dans le *Journal*<sup>180</sup>. Le rejet de la C.E.D. par le Parlement français, alors que le traité avait déjà été signé par les six pays fondateurs de l'Europe communautaire (lors du traité de Paris de mai 1952) et ratifié par tous à l'exception de la France, va, semble-t-il, jouer un rôle non négligeable dans sa décision d'abandonner la carrière diplomatique. Ainsi, au *Cahier V*, il écrit, à la fin de septembre ou au début d'octobre 1961 : « Ce matin du 31 août (1954), j'ai dit adieu à la diplomatie d'un pays qui avait renoncé à sa seule chance de grandeur<sup>181</sup>. » Et, le 30 août 1965, il note encore, à l'occasion de la date anniversaire de cet évènement si néfaste à ses yeux :

Je voulais depuis longtemps quitter la fonction publique pour pouvoir écrire en toute indépendance, mais j'étais retenu par le désir d'être utile à une grande cause qui fût en même temps celle de la France : l'Europe unie. Ce jour-là, j'ai senti que le sort était jeté, que la France avait laissé passer la minute de son destin<sup>182</sup>.

Or, de Gaulle s'est battu de toutes ses forces et a galvanisé les députés de son camp pour empêcher la ratification du même traité. Et c'est la collusion entre les opposants gaullistes et les députés communistes qui, en cette nuit du 30 août 1954, a même empêché d'ouvrir le débat. Mais pourquoi de telles passions antinomiques dans chacun des deux camps ? De Gaulle, on l'a montré, songe avant tout à la grandeur de la France et la supranationalité lui paraît un « leurre », comme il le dit en août 1957, et un danger. Monnet, Schuman, et Bourbon Busset à leur suite, sont d'un avis totalement opposé.

Certes, des animosités personnelles ont pu jouer : Charles de Gaulle n'aimait pas Jean Monnet, trop tourné à son gré vers le monde anglo-saxon et en particulier les États-Unis ; de plus, il lui gardait certainement rancune de n'avoir pas voulu collaborer avec lui à la création de la France libre pendant la guerre. Il n'aimait pas davantage Robert Schuman, auquel il reprochait son passé et sa cultures germaniques. Mais, surtout, la conception nationaliste de

---

<sup>179</sup> *Journal IX, op.cit.*, p. 121 à 132.

<sup>180</sup> Voir *Cahier V*, folio 9, p. 144 ; *Journal I, op.cit.*, p. 205 ; *Journal III, op.cit.*, p. 288-289 ; *Journal IX, op.cit.*, p. 128-129.

<sup>181</sup> *Cahier V, loc.cit.*

<sup>182</sup> *Journal I, loc.cit.*



de Gaulle exigeait que la France gardât, malgré la Communauté européenne, une grande autonomie d'initiative, en particulier en conservant ses forces militaires propres. Au contraire, Monnet, Schuman, et Bourbon Busset avec eux, pensaient qu'il fallait « établir entre la France et l'Allemagne une solidarité de fait presque inextricable avant que l'Allemagne n'eût recouvré tous les attributs de la puissance<sup>183</sup> ». C'est pour cette raison qu'ils ont lancé la C.E.C.A. le 9 mai 1950 et qu'en seconde étape ils comptaient mettre sur pied « l'union économique et monétaire<sup>184</sup> ». Mais le déclenchement de la guerre de Corée en juin 1950 incita les États-Unis à demander le réarmement allemand, ce que les autres Européens ne voulaient pas. Acculés à céder, après la défection des Italiens et des Anglais, les Français proposèrent alors, à l'instigation de Jean Monnet, la création d'une Communauté européenne de défense. Bourbon Busset, qui a assisté à New-York à la réunion décisive sur ce sujet, raconte le déroulement des événements dans le *Journal IX*<sup>185</sup>. Et il commente ainsi :

Au départ, ce n'était qu'une manœuvre dilatoire pour retarder le réarmement allemand [...]. Dans la suite, l'Allemagne se relevant rapidement, l'armée européenne apparut comme le seul moyen d'empêcher une collusion directe entre le Pentagone et la République fédérale allemande. Le rejet de la C.E.D. par l'Assemblée nationale, sans même qu'il y eût un débat, mit fin à nos espoirs de voir la France prendre la direction de la construction européenne<sup>186</sup>.

Si l'on essaie de bien comprendre les positions antagonistes du général de Gaulle et de Jacques de Bourbon Busset, on arrive à la conclusion que, paradoxalement, ils poursuivaient le même but avec des moyens opposés : tous deux étaient très nostalgiques de la grandeur passée de la France. Dans le *Cahier V*, Bourbon Busset exprime ce regret à plusieurs reprises, et de façon très explicite en particulier dans son entrée du 20 mars 1962, juste après la signature des accords d'Évian<sup>187</sup>. Et il reviendra assez souvent sur ce thème dans le *Journal*. Mais la stratégie des « pères de l'Europe » et celle du général de Gaulle étaient contraires, ce que l'écrivain analyse précisément dans le *Journal IX* :

Après la guerre, Jean Monnet se fit le commis-voyageur de l'unité européenne, réalisée non par la coopération des gouvernements mais par la supranationalité. Robert Schuman, René Pleven, Guy Mollet le suivirent. De Gaulle, par contre (il me le dit formellement en août 1957 dans son bureau de la rue de Solferino), pensait que la supranationalité était néfaste, non seulement en elle-même puisqu'elle exigeait

---

<sup>183</sup> *Journal IX, op.cit.*, p. 227.

<sup>184</sup> *Ibid.*

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>186</sup> *Ibid.*

<sup>187</sup> *Cahier V*, folios 28-29, p.173-174 ; et *supra* p. 30 sq.

des abandons de la souveraineté nationale, mais aussi parce qu'elle empêchait toute vraie compétition. Revenu au pouvoir, il ne put renier le Traité de Rome qu'il n'aurait sûrement pas signé mais s'opposa à toute extension de pouvoirs de la Commission de Bruxelles, composée, selon ses termes, de technocrates apatrides<sup>188</sup>.

On notera que, dans cette réflexion du 9 mai 1980, Bourbon Busset revient sur son entrevue d'août 1957 avec le général de Gaulle, en reprenant assez précisément certains des termes reproduits dans le *Cahier V*, indice que, près de vingt ans après, il relisait ses anciens manuscrits.

L'étude de ces passages des *Cahiers IV* et *V* montre que l'écrivain aurait pu choisir d'être un auteur de mémoires politiques, et il a parfois songé à le devenir. Ainsi, le 12 juin 1962, il note : « [...] j'ai un livre à écrire sur mon expérience politique <sup>189</sup>[...] » Et certains de ses amis l'encouragent même dans cette voie exclusive, en particulier le philosophe Éric Weil<sup>190</sup>, comme le montre cette entrée du 28 juillet 1962<sup>191</sup> :

28 juillet. J'ai fait lire Séquences à Éric Weil. C'est le chapitre politique qui, seul, l'a intéressé. Il me reproche de ne pas aller dans cette voie et de ne pas écrire un roman politique, à la Saint-Simon. Je dois, dit-il, abandonner l'intimisme puisque, avec *Les Aveux infidèles*, mon analyse (au sens psychanalytique) est terminée. Je suis maintenant disponible pour décrire la réalité, et notamment celle que je connais : la réalité politique.

Certes, Bourbon Busset a déjà écrit, à cette époque, deux récits d'inspiration politique, *Moi, César* (1958) et *L'Olympien* (1960), deux récits fictifs situés dans l'Antiquité : le premier met en scène Jules César à l'aube des Ides de mars 44 avant J.-C., jour de son assassinat par son fils adoptif Brutus et les conjurés réunis autour de lui. César dicte ses réflexions à son scribe, dans une sorte de testament spirituel et politique qui peut faire songer aux *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. Mais Bourbon Busset, qui évoque beaucoup d'écrivains contemporains, ne cite jamais cette dernière. Le second texte, de la même veine, est consacré au stratège athénien Périclès : à Athènes, en pleine guerre du Péloponnèse, en 429 avant J.-C., il est près de mourir, frappé par la peste qui ravage alors la cité et qui a emporté ses deux fils

---

<sup>188</sup> *Journal IX, op.cit.*, p. 131.

<sup>189</sup> *Cahier V*, folio 44, p. 195.

<sup>190</sup> Grand philosophe français d'origine allemande, contraint de quitter l'Allemagne en 1933 (1904-1977). Il enseigna la philosophie dans des universités françaises et fut membre du C.N.R.S. Auteur en particulier de *Logique de la philosophie* (Paris, J.Vrin, 1950) ; *Hegel et l'État* (*id.*, 1950) ; *Philosophie politique* (*id.*, 1956) ; *Problèmes kantien* (*id.*, 1963). JBB et lui entretenaient des relations amicales.

<sup>191</sup> *Cahier V*, folio 48, p. 200.

ânés. Il fait alors ses dernières confidences à son troisième fils (dont la mère est Aspasia) dans une sorte de longue méditation.

Bourbon Busset va bientôt écrire *La Grande Conférence*<sup>192</sup>(1963) et *Le Protecteur*<sup>193</sup>(1964). *La Grande Conférence* s'inspire de l'expérience qu'avait l'écrivain des grandes conférences internationales : les puissances en présence sont désignées par de simples termes géographiques, le Sud, l'Est, l'Ouest, le Nord. Et le récit apparaît comme une satire du fonctionnement de la vie politique en général et de la politique internationale en particulier. *Le Protecteur* relate une histoire imaginaire, censée se dérouler à Rome à une époque très contemporaine : Orlando, le puissant « Protecteur », va se livrer pendant toute une nuit à une longue méditation, en arpentant les allées de la Basilique des Bénédictins, nouvellement construite ; un jeune homme de vingt ans, Lorenzo, a tenté de l'assassiner pour des raisons politiques et il a été condamné à mort. Il doit être exécuté le lendemain, sauf si le Protecteur accepte de le gracier.

Mais, dans ces quatre cas, il s'agit de textes fictifs ; Bourbon Busset n'écrira jamais véritablement ses mémoires politiques, même si le *Journal* contient une part non négligeable de souvenirs et de réflexions inspirés par ses engagements passés. En effet, bien d'autres centres d'intérêt le sollicitent comme écrivain. C'est ce que nous allons essayer de montrer maintenant.

## V. Un écrivain en quête de lui-même

Dès les premières entrées du *Cahier IV*, on constate en effet que la préoccupation essentielle de l'auteur, qui apparaît dans les pages rectos, concerne son prochain livre. On le voit déjà le 16 août 1958, date à laquelle il commence ce *Cahier* : « Test du livre qu'on est en train d'écrire : qu'on puisse y introduire, sans altération, ce qu'on pense ou ressent au moment où on l'écrit<sup>194</sup>. » Et il poursuit le 22 : « Mon prochain livre : une autobiographie imaginaire<sup>195</sup>. » En août 1958, Jacques de Bourbon Busset a écrit six livres : *Le Sel de la terre* (1946) sous le pseudonyme de Vincent Laborde ; *Antoine, mon frère* (1956) ; *Le Silence et la joie* (1957) ; *Le Remords est un luxe* (janvier 1958) ; *Moi, César* (quatrième trimestre 1958) ; *Fugue à deux voix* sera achevé d'imprimer en décembre 1958. Il a déjà obtenu une reconnaissance importante en recevant le Grand Prix du roman de l'Académie française pour

---

<sup>192</sup> *La Grande Conférence*, Paris, Gallimard, 1963.

<sup>193</sup> *Le Protecteur*, Paris, Gallimard, 1964.

<sup>194</sup> *Cahier IV*, folio 1, p. 3.

<sup>195</sup> *Ibid.*

*Le Silence et la joie. Moi, César et Fugue à deux voix* sont achevés au moment où il commence le *Cahier IV* et, à propos de ce dernier récit, il écrira, en octobre 1959 : « *Fugue à deux voix* marque la fin de ma période intimiste. Désormais je dois montrer un homme aux prises avec la totalité du monde, avec la société, mais aussi avec la nature, avec la mer, la forêt, la lumière<sup>196</sup>. » Mais, dès 1958, transparait cette ambition de totalité. Le 22 août, en effet, il notait, à propos du personnage dont il voulait retracer l'itinéraire dans « une autobiographie imaginaire » : « Son aventure intellectuelle doit reproduire celle de l'humanité<sup>197</sup>. » Les *Cahiers IV* et *V*, qui se font l'écho des interrogations littéraires de leur auteur, peuvent-ils donc être d'abord considérés comme des carnets d'écrivain ?

### 1. Les *Cahiers IV* et *V* : des carnets d'écrivain ?

Si l'on se réfère à la classification de Louis Hay, qui distingue trois sortes de carnets d'écrivains, carnets d'esquisses, carnets d'enquête, carnets composites<sup>198</sup>, dans sa préface à l'étude collective consacrée à ce type d'écrits, on peut affirmer que les *Cahiers IV* et *V* de Bourbon Busset ne sont pas des carnets d'enquête : l'écrivain n'a nullement le projet de constituer dans ces écrits une documentation précise, susceptible d'être utilisée dans son œuvre future. Ce ne sont pas davantage des carnets d'esquisses, à de rares exceptions près : on trouve parfois des phrases détachées de tout contexte, des anecdotes ou des récits de rêves qu'il utilisera ultérieurement, dans le *Journal* ou dans d'autres écrits. Nous les avons relevés et indiqués en note dans le cours du texte. Sur ce point, les *Cahiers IV* et *V* se différencient nettement des *Cahiers I* et *III* que nous avons pu consulter et qui contiennent des esquisses de récits assez développées.

Ces *Cahiers*-ci se présentent plutôt comme des carnets composites, contenant des notations très variées, comme nous avons déjà commencé de le montrer. Cependant, le fil conducteur essentiel des deux manuscrits est bien la préoccupation de l'œuvre à faire, préoccupation présente dès la première page du *Cahier IV* et jusqu'à la dernière du *Cahier V*. Ainsi, dans le *Cahier V*, sans doute en juin 1962 (entrée non datée), Bourbon Busset établit un « Programme de travail et de publication<sup>199</sup> » qui va de mars 1963 à 1967 :

Programme de travail et de publication :

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, folio 25, p. 47.

<sup>197</sup> *Ibid.*, folio 1, p. 3.

<sup>198</sup> *Carnets d'écrivains I*, de Louis Hay, Pierre-Marc de Biasi, Éric Marty, Jean Gaudon, Guy Rosa, Nicole Celeyrette, Judith Robinson-Valéry, Antoine Compagnon, Michel Collot, Philippe Lejeune, Paris, Éditions du CNRS, coll. « Textes et manuscrits », 1990.

<sup>199</sup> *Cahier V*, folio 45, p. 196. Et voir *supra* p. 27.

mars 1963 : *Séquences*

1964 : un volume de nouvelles : *Le Démon de la gloire ?*

1964 : *Séquences II*

1965 : un roman autobiographique (politique ?)

1966 : une nouvelle version des *Aveux infidèles ?*

1967 : *Séquences III*

Déjà, dans le *Cahier III*, on trouvait un programme de ce genre, avec une liste d'ouvrages parus ou projetés, de novembre 1946 (date de parution du récit *Le Sel de la terre*) jusqu'à janvier 1962. Cette liste avait sans doute été élaborée en novembre 1954, date de début du *Cahier III*. Certes, la liste du *Cahier V* ne sera pas vraiment respectée : aucun des ouvrages ici mentionnés ne sera publié tel quel. Mais un tel repère donne des informations importantes à qui s'intéresse aux étapes de l'élaboration de l'œuvre.

Bien d'autres indices apparaissent à la lecture des *Cahiers IV* et *V*, projets de livres évoqués par l'écrivain lui-même ou suggérés par son entourage, et qui resteront sans suite ; livres ébauchés mais qui n'arriveront pas à terme ; livres dont on ne suit pas, ou pratiquement pas, la composition, mais dont on découvre la parution ; livres travaillés pendant assez longtemps, mais que l'auteur abandonnera finalement ; enfin projets longuement mûris qui aboutiront au choix fait le 13 décembre 1964.

### 1.1. Projets sans suite

Les projets sans suite sont assez nombreux dans les deux *Cahiers*. Dans le *Cahier IV*, Bourbon Busset projette surtout des récits inspirés par l'Histoire, sans doute dans la veine de ce qu'il a déjà publié avec *Moi, César* (1958) et qu'il publiera encore en 1960 avec *L'Olympien*, texte dont il ne parle jamais avant sa publication. Il songe ainsi à donner la parole à Charles Quint après son abdication<sup>200</sup>, au prêtre dalmate du XVIII<sup>e</sup> siècle Roger Joseph Boscovitch<sup>201</sup>, à un objet de musée<sup>202</sup>, à Paul I<sup>er</sup> de Russie<sup>203</sup>, tsar fou assassiné en 1801 (suggestion du critique Jean-Paul Weber). Il envisage également de consacrer un livre au philosophe grec du I<sup>er</sup> siècle, Apollonius de Tyane<sup>204</sup>, ou d'« écrire un livre d'Uchronie : la revanche des vaincus, celle de Vercingétorix sur César, des Indiens sur Cortès<sup>205</sup> ».

---

<sup>200</sup> *Cahier IV*, folio 6<sup>vo</sup>, p. 14.

<sup>201</sup> *Ibid.*, folio 12, p. 24.

<sup>202</sup> *Ibid.*, folio 16<sup>vo</sup>, p. 33.

<sup>203</sup> *Ibid.*, folio 58, p. 109.

<sup>204</sup> *Ibid.*, folio 40, p. 74.

<sup>205</sup> *Ibid.*, folio 44<sup>vo</sup>, p. 82.

Dans des domaines différents, il projette un livre « sur l'éducation d'un enfant<sup>206</sup> », ou un récit inspiré par un fait divers rapporté par Simone de Beauvoir dans *La Force de l'âge*, qui venait de paraître : le suicide de deux époux très unis après une nuit d'orgie avec un couple de rencontre<sup>207</sup>. Il aimerait écrire « la dernière lettre du mari<sup>208</sup> ». Enfin, il pense à « un monologue de l'écrivain : ce qu'il voudrait faire et ne peut faire<sup>209</sup> ». Le livre sur l'éducation évoqué à deux reprises dans le *Cahier IV* n'apparaît pas dans la suite de l'œuvre. Mais les deux projets suivants, la lettre du mari avant son suicide et le monologue de l'écrivain, textes qui devaient être écrits à la première personne, comme c'était le cas de la plupart des livres antérieurs, ont trait à deux thématiques essentielles de l'auteur : le couple et l'écriture.

Dans le *Cahier V*, la plupart des projets sans suite mentionnés ont pour point commun de se présenter comme des récits sur le pouvoir politique. L'écrivain, à la fin de mars ou au début d'avril 1962, songe clairement à écrire ses « Mémoires politiques, sans ménager personne<sup>210</sup> ». Il ne le fera pas, malgré les encouragements de certains de ses amis, en particulier le philosophe Éric Weil, qui souhaiterait le voir écrire « un roman politique, à la Saint-Simon<sup>211</sup> », comme il le lui dit le 28 juillet 1962<sup>212</sup>. La formule est un peu étrange, dans la mesure où Saint-Simon n'a jamais écrit de « romans politiques », mais des *Mémoires*. Éric Weil voulait peut-être inviter son ami à adopter le ton caustique du mémorialiste dans la narration d'événements inspirés par sa propre expérience. Mais Bourbon Busset n'a-t-il pas reculé devant la nécessité, dans ce genre d'écrit, d'être « cruel<sup>213</sup> » ? La satire mordante n'est pas son fait et, dans le *Journal*, il ne critique nommément presque personne. De plus, il se veut un homme d'avenir beaucoup plus qu'un homme tourné vers le passé. C'est peut-être une des raisons aussi pour lesquelles il ne concrétisera pas ce désir.

Mais la remarque d'Éric Weil lui a donné l'idée de plusieurs projets ; certains viendront au jour, comme nous le montrerons plus loin, d'autres non. Ainsi, le 20 octobre 1962, il songe à un récit sur « les rapports franco-allemands<sup>214</sup> ». Peu après, il se demande s'il ne pourrait pas consacrer un récit à « la méditation de M. H. lors de son dernier voyage en avion au Congo<sup>215</sup> ». Il s'agit alors d'une actualité récente puisque le Secrétaire général des Nations-Unies, Dag Hammarskjöld, avait disparu dans l'accident de l'avion qui le menait au Congo

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, folio 57, p. 107.

<sup>207</sup> *Ibid.*, folio 59, p. 111.

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> *Ibid.*, folio 64<sup>vo</sup>, p. 121.

<sup>210</sup> *Cahier V*, folio 33, p. 181.

<sup>211</sup> *Ibid.*, folio 48, p. 200.

<sup>212</sup> Voir *supra* p. 46.

<sup>213</sup> *Cahier V*, folio 33, p. 181.

<sup>214</sup> *Ibid.*, folio 51, p. 204.

<sup>215</sup> *Ibid.*, folio 52, p. 205 et note 515.

l'année précédente. Dans la même entrée, il imagine la méditation d' « un homme d'État sur le point d'abdiquer<sup>216</sup> ». Plus tard, le 15 avril 1963, il songe à écrire « *Les Sages*, récit d'une session d'un comité de sages<sup>217</sup> ». Toujours en avril de la même année, il affirme : « Ma tâche est de faire, par l'intermédiaire du roman, une Phénoménologie du Pouvoir<sup>218</sup> ». Il songe également, sur le même sujet, à un livre d'analyse plutôt qu'à un récit quand il projette d'écrire « sur les conceptions politiques d'un certain nombre de grands esprits : Valéry, Goethe, Alain, Ortega y Gasset<sup>219</sup> ».

Cependant, dans la même période, d'autres projets lui viennent à l'esprit : son admiration, fréquemment affirmée dans ces *Cahiers*, pour G.K.Chesterton, l'incite à écrire un recueil de « nouvelles fantastiques et policières, animées par un personnage central, un détective mystique<sup>220</sup> », un peu similaire au « Father Brown » des nouvelles de l'écrivain britannique. C'est un projet auquel il ne fera plus allusion.

Enfin, dernier projet qui demeurera sans suite :

Écrire une autobiographie intellectuelle qui serait une histoire de la philosophie.

L'adolescent passerait de Parménide à Platon, le jeune homme de saint Thomas à Descartes, etc. Le vieillard en serait à Heidegger<sup>221</sup>.

À travers ces projets d'ouvrages sans suite concrète, on voit poindre certaines des préoccupations majeures de l'écrivain : sa fascination pour de grands personnages historiques, son goût pour les récits traitant du pouvoir politique, mais aussi sa réflexion sur l'écriture littéraire avec son projet de « monologue de l'écrivain » ; on perçoit aussi son désir d'allier mysticisme et action avec les nouvelles inspirées de Chesterton et son amour jamais démenti de la philosophie avec son projet d' « autobiographie intellectuelle », vraisemblablement fictive, mêlée à une « histoire de la philosophie ». Le thème du couple, thème central de l'œuvre postérieure de Bourbon Busset, n'est mentionné qu'à propos d'un projet sans suite de récit fictif.

---

<sup>216</sup>*Ibid.*

<sup>217</sup>*Ibid.*, folio 62, p. 224.

<sup>218</sup>*Ibid.*, folio 63, p. 226.

<sup>219</sup>*Ibid.*, folio 53, p. 207.

<sup>220</sup>*Ibid.*, folio 38, p. 188.

<sup>221</sup>*Ibid.*, folio 98, p. 265.

## 1.2. Livres ébauchés puis abandonnés

Quelques livres sont esquissés à l'époque de la rédaction des *Cahiers* mais vite abandonnés. C'est le cas des *Métamorphoses*, qui aurait pu être le titre générique d'un ensemble de récits :

[...] chaque livre, écrit à la 1<sup>ère</sup> personne, doit traiter de la transformation intérieure, de la conversion du héros, conversion due à la fois à la réflexion, aux circonstances, et à l'influence d'un ou plusieurs partenaires, d'une métamorphose<sup>222</sup>.

Bourbon Busset songe ainsi à donner la parole à Tirésias, à un prophète non précisé, et, le 21 août 1959, il projette le *Journal de bord de Charon*<sup>223</sup>. Le 29 septembre suivant, il commence, de fait, un journal fictif, qui n'est plus celui de Charon ; le héros est anonyme, sans doute contemporain, et le texte s'intitule, au moins provisoirement, « La ~~cinquante~~ quarantaine » ou « Journal de X.<sup>224</sup> ». La rectification montre bien que l'auteur songe à donner la parole à un personnage âgé d'une quarantaine d'années (à cette date, il a lui-même quarante-sept ans) et il songe à écrire un journal, c'est-à-dire encore un texte à la première personne. Mais il éprouve très vite le besoin de s'adresser à lui-même un avertissement : « Prendre garde de mettre de l'ironie, pour éviter la complaisance, qui est l'écueil du journal intime<sup>225</sup> ». Ce projet sera cependant abandonné dès le 17 octobre, après une conversation avec l'écrivain Michel Butor qu'il rencontre assez fréquemment en cette période : « Il me fait remarquer que le journal intime imaginaire n'est admissible que si le narrateur est poussé à tenir ce journal par une forte pression, une nécessité indiscutable<sup>226</sup>. » Bourbon Busset songe alors à « moderniser la formule “Dialogues des morts<sup>227</sup>” » mais ce projet demeurera sans suite.

Dans le *Cahier V*, en août 1961, à la suite d'un séjour en Saintonge et peut-être après une lecture récente du roman de John Cowper Powys *Les Sables de la mer*, paru en traduction française en 1958, il songe à « un roman au bord de la mer<sup>228</sup> ». Ce roman est commencé le 5 septembre suivant : « J'ai commencé un livre, sans savoir où je vais. Une plage. Un inconnu qui y rôde. Où cela me conduira-t-il<sup>229</sup> ? » De ce livre, il ne sera plus question. Il est vrai que l'exigence de l'écrivain vis-à-vis de lui-même était assez paradoxale : « Je suis décidé à être

---

<sup>222</sup> *Cahier IV*, folio 17, p. 34.

<sup>223</sup> *Ibid.*

<sup>224</sup> *Ibid.*, folio 24, p. 45.

<sup>225</sup> *Ibid.*

<sup>226</sup> *Ibid.*, folio 25, p. 47.

<sup>227</sup> *Ibid.*, folio 26, p. 49 et note 110.

<sup>228</sup> *Cahier V*, folio 6<sup>vo</sup>, p.140.

<sup>229</sup> *Ibid.*, folio 8, p. 143.



aussi libre que possible, et surtout vis-à-vis des développements qui me viennent naturellement. Il faudra sans cesse brider le rythme, couper le laïus qui s'ébauche<sup>230</sup>. »Comment peut-on, à la fois, écrire et s'empêcher d'écrire ?

Un livre commencé, travaillé assez longuement, puis abandonné, est particulièrement intéressant à étudier : l'écrivain, qui hésite entre les deux titres, le nomme tantôt *Socrate Magloire*, tantôt *Le Démon de la gloire*. La première mention de ce projet apparaît vers la fin du *Cahier IV*, le 25 mai 1961. Bourbon Busset vient de terminer son récit *Les Aveux infidèles* et l'a fait lire à Emmanuel de Sיעיès qui lui a donné « son *imprimatur* ». Il ajoute : « Je lui parle de mon idée pour mon prochain livre : le Démon de la Gloire<sup>231</sup>. » Dans la première livraison de *Séquences* à la revue *La Table ronde*, en septembre 1961<sup>232</sup>, on trouve déjà l'écho de ce projet avec une page consacrée au « Dialogue de l'écrivain avec le démon de la Gloire<sup>233</sup> » :

*L'écrivain* : Mon maître me disait : Tendez haut vos filets. Il avait raison. Je me réjouis d'avoir échappé aux pièges de la vanité. Me voici libre pour Celle qui veut l'homme tout entier.

On m'ignore. Pour quelque temps encore. Quand mon nom éclatera au soleil comme une figue mûre, beaucoup me piétineront. Qu'importe : Je suis du côté de l'avenir.

Quel avenir ? Celui que j'aurais façonné par mes écrits.

*Le démon de la Gloire* : Bien, bien, cher grand génie méconnu.

*L'écrivain* : Si personne ne devait jamais me lire, continuerais-je à écrire ?

*Le démon* : Réponds oui.

*L'écrivain* : Oui, je continuerais. Mon message vaut par lui-même, et non par ceux qui le recueillent.

Pas un lecteur ! Pas un ? Ceci mérite réflexion. Point de paris stupides. Ne nous préparons pas une vieillesse chagrine. Après tout, si la bouteille lancée à la mer se remplit d'eau... Non, c'est absurde, elle coule.

Une intelligence touchée, un cœur percé par-ci, par-là, je n'en demande pas plus. Ce sont les fous, hélas ! qui écrivent aux auteurs. Les autres n'écrivent pas. Ils ont peur d'être pris pour des fous. Mais ils sont là, muette cohorte. Comme je la souhaiterais moins muette !

Qu'attend-on de moi ? Où me situe-t-on ? Réponse : Rien, nulle part.

Un jour viendra où une miraculeuse coïncidence entre l'esprit du siècle et le mien...

*Le démon* : Te donnera la gloire, la gloire. Entends résonner ce mot qui claque comme un drapeau, s'ouvre comme une femme et meurt comme le cor au fond des bois.

---

<sup>230</sup> *Ibid.*

<sup>231</sup> *Cahier IV*, folio 66, p. 124.

<sup>232</sup> Voir *infra*, p. 66.

<sup>233</sup> *La Table ronde*, n° 164 de septembre 1961, p. 123.

À travers ce dialogue satirique, on devine des préoccupations, qui se révéleront assez récurrentes pour Bourbon Busset : son désir d'être reconnu de son vivant pour ses écrits et son interrogation sur la pérennité de son œuvre<sup>234</sup>. En octobre ou novembre suivant, le livre semble bien commencé :

*Socrate Magloire* est un roman onirique (un « pataroman », selon l'expression trouvée par L.). Le roman de toutes les vies qu'aurait pu avoir, que pourrait encore avoir le narrateur. Série de transformations comme en rêve. À notre époque de vitesse, on ne supporte plus les situations statiques ou les très lentes évolutions<sup>235</sup>.

En novembre ou décembre, il affirme, à propos de ce récit, deux ambitions : devenir un « poète humoriste<sup>236</sup> » et rivaliser avec le cinéma :

Dans *Socrate Magloire*, les images cinématographiques (rêves, projets, flash back) sont remplacées par des développements à apparence rhétorique, par des évocations poétiques. L'éloquence et le lyrisme, affectés d'un point d'ironie<sup>237</sup>, correspondent aux effets obtenus au cinéma par le contrechamp, la voix off ou le flou<sup>238</sup>.

Comment Bourbon Busset parvenait-il à opérer de telles transpositions ? Le livre n'a pas été publié et, à ce jour, nous n'avons retrouvé aucune ébauche de ce texte. On peut cependant trouver la trace de tentatives sans doute analogues dans les récits oniriques publiés par la suite, en particulier *La Nuit de Salernes* et *Le Lion bat la campagne*<sup>239</sup>.

Le 24 décembre, il affirme : « La littérature doit être en mouvement, comme la science et la société<sup>240</sup> » et il se réfère encore à ce récit : « Le roman en mouvement (ex. *Socrate Magloire* : série de transformations, de mutations<sup>241</sup>). » Dans les pages suivantes, il réitère cette ambition de transcrire par le livre le mouvement du monde<sup>242</sup> et, au début de 1962, revenant à *Socrate Magloire*, il écrit : « On doit pouvoir ouvrir *Socrate Magloire* à n'importe quelle page et y retrouver le mouvement propre du livre. C'est, à certains égards, un roman parapsychologique<sup>243</sup>. »

---

<sup>234</sup> Voir *infra*, p.107 *sq.*.

<sup>235</sup> *Cahier V*, folio 12, p. 148 et note 382 pour le « pataroman ».

<sup>236</sup> *Ibid.*, folio 16, p. 154.

<sup>237</sup> Pour la définition voir *ibid.* note 395.

<sup>238</sup> *Cahier V*, *ibid.*

<sup>239</sup> *La Nuit de Salernes*, Paris, Gallimard, 1965 ; *Le Lion bat la campagne*, Paris, Gallimard, 1973.

<sup>240</sup> *Cahier V*, folio 19, p. 160.

<sup>241</sup> *Ibid.*

<sup>242</sup> *Ibid.*, folio 20<sup>vo</sup>, p. 162 ; folio 21, p. 163.

<sup>243</sup> *Ibid.*, folio 21<sup>vo</sup>, p. 164.

À plusieurs reprises encore, il va mentionner ce récit<sup>244</sup> jusqu'à son entretien du 24 mai 1962 avec le critique Georges Lambrichs qui lui conseille de « faire alterner avec les passages oniriques, en “roue libre”, des paliers sur un ton simple et humain qui mettraient en scène Laurence<sup>245</sup>. » En juin de la même année, dans le « programme de travail et de publication » que l'écrivain a préparé<sup>246</sup>, le titre *Le Démon de la gloire* apparaît une dernière fois, sous une forme interrogative et, cette fois-ci, comme titre possible d'un « volume de nouvelles ». Le personnage de Socrate Magloire disparaît alors complètement du *Cahier V* et ne sera le héros d'aucun autre récit de l'écrivain. Mais on retrouve sa trace – éphémère – dans deux pages du *Journal I* : Socrate Magloire est devenu un personnage enfermé dans une clinique, qui semble avoir perdu une bonne part de ses facultés intellectuelles<sup>247</sup> ... Manière symbolique pour Bourbon Busset d'offrir un « enterrement » à un personnage qui l'a occupé pendant plus d'un an ? En fait, ce personnage semble avoir hanté son créateur beaucoup plus longtemps encore puisqu'il réapparaît dans *Le Lion bat la campagne*, auquel nous venons de faire allusion, œuvre bien postérieure qui date de 1973. Bourbon Busset écrit alors :

Pendant quelque temps, j'ai entretenu, à mes dépens, un double que j'avais baptisé Socrate Magloire. Ce personnage prétentieux et sarcastique ne me quittait pas d'une semelle. Au cours de mes longues promenades dans le parc du Saussay, il me nasillait aux oreilles et son nasillement couvrait même les criaileries des freux rôdant autour de leurs nids, au sommet des platanes centenaires.

Je désespérais de m'en débarrasser. Je constatais cependant que l'air du Haut-Var ne lui réussissait pas. Je résolus de frapper un coup décisif. Un jour de grand soleil et de mistral, je lui lus d'un trait les pages écrites sous sa dictée. Nous étions face à face, à l'abri de l'auvent. Au fur et à mesure de la lecture, je le voyais avec satisfaction verdir et se ratatiner. Un léger bruit se fit entendre. Socrate Magloire avait explosé. Il ne restait de lui sur l'étoffe du fauteuil qu'un petit amas de papier imprimé<sup>248</sup>.

Dans cet apologue, Socrate Magloire est présenté de façon très négative : personnage « prétentieux et sarcastique », il « nasillait aux oreilles » du narrateur et vivait en parasite à ses dépens. Dans ce court récit, Bourbon Busset va procéder, une nouvelle fois, à sa mise à mort symbolique. Il est aidé par le contexte géographique : depuis 1969, le couple Bourbon Busset a définitivement quitté Le Saussay, et donc la proximité de Paris, pour s'installer à Salernes. Le soleil de Provence et le mistral vont jouer leur rôle dans cette disparition

---

<sup>244</sup> *Ibid.*, folio 23, p. 166 ; folio 24, p. 168 ; folio 26, p. 171 ; folio 32, p. 180 ; folio 33, p. 181 ; folio 35, p. 184 ; folios 39-40, p. 189-190.

<sup>245</sup> *Ibid.*, folio 39, p. 189.

<sup>246</sup> Voir *supra*, p. 47.

<sup>247</sup> *Journal I, op.cit.*, p. 80-81.

<sup>248</sup> *Le Lion bat la campagne, op.cit.*, p. 249-250.

définitive du personnage : tout se passe comme si, en ce nouveau lieu, Bourbon Busset avait enfin adopté une vision beaucoup plus sereine et détachée sur sa notoriété d'écrivain et l'avenir de son œuvre<sup>249</sup>.

En revanche, deux personnages qui auraient vraisemblablement dû être les comparses de Socrate Magloire dans le récit projeté, Epsilon et Laure, (ils sont mentionnés dans le passage évoqué du *Journal I*) apparaissent dans le récit onirique qui semble prendre la suite vers la fin de 1962<sup>250</sup>. Ce texte va recevoir plusieurs titres : *Le Lion déconcerté* ; *Bien rugit, Lion* ; *Le Lion du soir* ; *Le Lion de Némée*, avant de s'intituler *La Nuit de Salernes*. Il met effectivement en scène le Lion de Némée, sorti vainqueur de son affrontement avec Hercule malgré la légende, et Epsilon, le narrateur, qui semble un autoportrait assez satirique de l'écrivain lui-même. Son amante, Laure, est partie, par sa faute, semble-t-il, et là encore on devine en filigrane des éléments autobiographiques.

C'est, après *Mémoires d'un Lion*<sup>251</sup>, le second livre de Bourbon Busset dans lequel apparaît le Lion qui va devenir un personnage récurrent dans l'œuvre postérieure, d'autant plus significatif que la mythologie familiale des Bourbon Busset assimile Laurence à un Lion, le Lion Caramel. Mais, dans ces deux premiers textes, l'assimilation entre Laurence et le Lion est beaucoup moins évidente que dans les textes postérieurs. Des nombreux projets évoqués jusqu'ici, *La Nuit de Salernes*<sup>252</sup> sera le seul mené à terme et publié, comme les livres dont nous allons parler maintenant.

### 1.3. Livres effectivement écrits

Outre *La Nuit de Salernes*, qui va occuper son auteur quasiment jusqu'à la fin de 1964 (le 23 décembre, il signale que le Lion de Némée « est, depuis huit jours, chez Gallimard<sup>253</sup> »), les *Cahiers* accompagnent l'écriture de plusieurs textes. Remarquons cependant que deux récits publiés en 1960, *Mémoires d'un Lion*, mentionné précédemment et paru au premier trimestre, et *L'Olympien*, paru au dernier trimestre, ne sont jamais mentionnés comme œuvres en chantier, alors que leur composition semble tout à fait contemporaine de l'écriture du *Cahier IV*. Serait-ce parce que ces œuvres n'ont pas posé de problèmes particuliers d'écriture à leur auteur ?

---

<sup>249</sup> Pour une analyse plus précise de cette problématique, voir *infra* p.107 sq.

<sup>250</sup> Voir *Cahier V*, folio 55<sup>vo</sup>, p. 212.

<sup>251</sup> *Mémoires d'un Lion*, Paris, Gallimard, 1960.

<sup>252</sup> *La Nuit de Salernes*, Paris, Gallimard, 1965.

<sup>253</sup> *Cahier V*, folio 101, p. 271.

Seul récit réellement mené à terme dans le *Cahier IV*, *Les Aveux infidèles* sont évoqués à plusieurs reprises après une entrevue de Bourbon Busset avec l'écrivain Bernard Pingaud le 6 juillet 1960<sup>254</sup>. Celui-ci lui a « recommandé le genre de l'autobiographie transposée<sup>255</sup> ». Mais ce n'est pas le projet majeur de notre auteur à ce moment-là, nous aurons l'occasion de le montrer ultérieurement. Cependant, on peut noter qu'il ne mentionne jamais d'interrogations ou de doutes à propos de l'écriture de ce récit, comme si la composition des *Aveux infidèles* avait correspondu chez lui à une nécessité. Il n'hésite même guère sur le titre : *Aveux* est indiqué sous une forme interrogative en juillet 1960, alors que le livre n'est même pas commencé<sup>256</sup>, mais la mention suivante, le 20 novembre, parle bien des *Aveux infidèles* et ce titre ne changera jamais. Lorsque l'écrivain évoque ce récit dans le *Cahier IV*, c'est essentiellement pour le lire ou le faire lire à des interlocuteurs dont il veut connaître la réaction : Guy Schoeller, le 7 janvier 1961 ; Brice Parain, le 3 mars ; l'abbé Gelin, le 20 mai ; Emmanuel de Sieyès, le 25 mai<sup>257</sup>.

Dans le *Cahier V*, outre *La Nuit de Salernes*, on peut suivre l'élaboration de deux livres, aux thématiques assez proches. Le premier, un récit d'inspiration politico-diplomatique, est évoqué à partir de la fin de mars ou du début d'avril 1962 : « Pour un de mes prochains livres : partir d'un épisode de ma vie diplomatique, et l'analyser lentement, en profondeur<sup>258</sup>. » Ce projet est de nouveau évoqué le 28 avril 1962, quand Bourbon Busset rencontre à Washington le poète Saint-John Perse, qui fut son collègue au Quai d'Orsay :

Je lui dis que je voudrais faire quelque chose sur le Quai d'Orsay, la vie diplomatique et politique, et ses ressorts, ses complexes, son environnement. Ni mémoires, ni trompe-l'œil. Une formule à trouver qui me sera donnée par la page initiale<sup>259</sup>.

Mais c'est seulement après sa conversation du 28 juillet suivant avec Éric Weil, qui l'incite à écrire sur son expérience politique et rien d'autre, que Bourbon Busset commence « ce fameux roman politique auquel [il] pense depuis longtemps<sup>260</sup> ». Ce sera *La Grande Conférence*. Le 10 septembre suivant, il annonce : « J'ai presque terminé mon roman politique. Jamais je n'ai travaillé aussi vite, ni aussi facilement<sup>261</sup>. » Et, le 18 septembre, il

---

<sup>254</sup> *Cahier IV*, folio 55<sup>vo</sup>, p. 104.

<sup>255</sup> *Ibid.*

<sup>256</sup> En avril ou mai, JBB avait songé à un livre intitulé « Confidences » (*Cahier IV*, folio 51<sup>vo</sup>, p. 96).

<sup>257</sup> *Cahier IV*, folio 59<sup>vo</sup>, p. 112 ; folio 64, p. 120 ; folio 66, p. 124.

<sup>258</sup> *Cahier V*, folio 31<sup>vo</sup>, p. 179.

<sup>259</sup> *Ibid.*, folios 34-35, p. 183-184.

<sup>260</sup> *Ibid.*, folio 48, p. 200. Voir *supra* p. 49.

<sup>261</sup> *Ibid.*, folio 49, p. 202.

peut écrire : « Mon livre est terminé<sup>262</sup>. » Il a donc entièrement rédigé ce récit en moins de deux mois. Cette réussite le dynamise et lui suggère de nouveaux projets du même genre.

La plupart ne seront pas concrétisés. Mais le projet soufflé par Laurence le 23 septembre (un livre qui aurait « pour protagoniste le général de Gaulle<sup>263</sup> ») va trouver une forme de réalisation avec *Le Protecteur* : ce livre, dont Bourbon Busset a l'inspiration le 16 mars 1963, après la lecture du *Bloc-notes* de François Mauriac, à propos de « la décision attendue au sujet de la grâce des condamnés du Petit-Clamart<sup>264</sup> » met en scène un chef d'État qui doit décider de la vie ou de la mort d'un condamné<sup>265</sup>. Cette intrigue a évidemment quelque rapport avec la situation à laquelle a été confronté le général de Gaulle, alors Président de la République, qui a dû décider s'il allait gracier trois condamnés à mort, les organisateurs de l'attentat du Petit-Clamart qui avaient tenté de l'assassiner avec ses proches alors qu'il se rendait à l'aéroport le 22 août 1962<sup>266</sup>.

Cependant le questionnement fondamental de Bourbon Busset à travers les *Cahiers IV* et *V* concerne avant tout son livre essentiel qu'il estime ne pas avoir encore écrit.

## 2. À la recherche du grand œuvre

À la fin de décembre 1958, ou au début de 1959 (entrées non datées), Bourbon Busset écrit : « Qui voudrais-je être ? Ou plutôt de qui voudrais-je réécrire les livres ? Paul Valéry ? Alain ? Gide<sup>267</sup> ? » Sur le feuillet qui fait face dans le *Cahier*, il avait formulé cette ambition : « Être le Valéry post-atomique<sup>268</sup>. » En quoi ces deux formules vont-elles en partie scander son itinéraire dans la recherche de l'œuvre essentielle à écrire ?

### 2.1. Les étapes de la recherche

#### 2.1.1. Écrire un grand roman.

Les premiers feuillets du *Cahier IV* sont consacrés principalement à une réflexion sur cette œuvre à faire : le personnage central doit être « un héros de l'esprit<sup>269</sup> » et Bourbon Busset, qui hésite entre s'inspirer d'un personnage historique ou créer un personnage vraiment imaginaire, désigne ce dernier le plus souvent sous le nom de « Faust 3 ». Il l'évoque très

---

<sup>262</sup> *Ibid.*, folio 50, p. 203.

<sup>263</sup> *Ibid.*, folio 51, p. 204.

<sup>264</sup> *Ibid.*, folio 59, p. 219 et note 537.

<sup>265</sup> Voir *supra*, p. 47.

<sup>266</sup> *Cahier V*, voir note 538.

<sup>267</sup> *Cahier IV*, folio 11, p. 22.

<sup>268</sup> *Ibid.*, folio 10<sup>vo</sup>, p. 21.

<sup>269</sup> *Ibid.*, folio 1, p. 3.

souvent dans les dix premiers feuillets du *Cahier IV* (p. 3 à 20), encore un peu, plus vaguement, dans les feuillets suivants (p. 21, p. 22, p. 24, p. 25), puis ce projet disparaît complètement du *Cahier IV*. L'écrivain y reviendra, de façon fugitive, dans le *Cahier V*, le 31 décembre 1962, après une très longue réflexion sur l'intelligence, alors qu'il vient de se demander : « Quel est le livre nécessaire que je dois écrire<sup>270</sup> ? » À la suite de cette longue réflexion, il voudrait, dans un livre : « Prouver que la foi est la forme suprême de l'intelligence<sup>271</sup>. » Et il poursuit :

Je crois avoir trouvé le décor et le personnage de ce livre : un savant philosophe (cf. Oppenheimer<sup>272</sup>) faisant la traversée en paquebot France-États-Unis. Ses doutes, ses responsabilités politiques et morales, sa position religieuse ses rapports avec sa femme. Le souvenir d'un ami disparu. Ses conversations avec les passagers. Je reviens ainsi à mon idée ancienne de faire une sorte de Faust<sup>273</sup>.

Mais ce projet n'aura pas de suite : à cette période, Bourbon Busset a déjà renoncé à l'idée de faire d'un grand roman son œuvre essentielle, au moins sur ce sujet.

En 1959, ce n'était pas encore le cas : en septembre, il songe à « écrire le journal [...] d'un névrosé<sup>274</sup> », qui serait archéologue. Le 18 octobre suivant, ce projet évolue et se précise, grâce à la suggestion de Laurence :

L. me donne une idée remarquable : que mon « je » soit un grand architecte, chargé de réaliser le monument de l'an 2000. Il voudra faire une somme de l'époque. Il ira en Égypte pour s'inspirer des Pyramides et de la Vallée des rois. Le monument sera à la fois un résumé de l'époque et le livre lui-même. La salle centrale du monument sera vide. On ne saura qu'à la fin qu'elle est faite pour le silence, pour écouter la voix d'une personne<sup>275</sup>.

Un tel livre répondrait sans doute, aux yeux de son auteur, à l'une de ses ambitions les plus profondes et les plus récurrentes dans ces *Cahiers* :

---

<sup>270</sup> *Cahier V*, folio 57, p. 215.

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> Robert Oppenheimer (1904-1967), grand physicien américain, fut directeur scientifique du Projet Manhattan (qui va permettre la mise au point des premières bombes atomiques) et, de ce fait, il est souvent considéré comme « le père de la bombe atomique ». JBB le rencontra aux réunions du C.E.R.N. à Genève, ainsi qu'au Centre de Prospective (voir *Cahier IV*, note 70) et il se réfère assez souvent à lui.

<sup>273</sup> *Cahier V*, p. 215. Le manuscrit ne comporte pas de ponctuation entre «sa position religieuse» et «ses rapports avec sa femme».

<sup>274</sup> *Cahier IV*, folio 23, p. 43.

<sup>275</sup> *Ibid.*, folio 26, p. 49.

Chacun de mes livres doit refléter le monde dans sa totalité, c'est-à-dire peindre l'homme dans son individualité, en face des autres hommes, en face de la nature, aux prises avec les problèmes de son époque<sup>276</sup>.

Il va travailler au *Monument de l'an 2000* jusqu'en juillet 1960, très exactement jusqu'à une conversation avec l'écrivain Bernard Pingaud<sup>277</sup>. Conversation apparemment déterminante à double titre. B. Pingaud lui conseille « le genre de l'autobiographie transposée<sup>278</sup> » et ce conseil semble bien être pour Bourbon Busset l'impulsion qui va l'inciter à écrire *Les Aveux infidèles*. D'autre part, l'embarras de B. Pingaud à le situer précisément<sup>279</sup> va certainement précipiter une décision que l'écrivain médite depuis son entretien du 10 mai précédent avec son cousin et conseiller littéraire, Emmanuel de Sיעyès ; celui-ci lui avait en effet alors déclaré : « Votre voie est l'essai. Vous êtes un essayiste qui a tort de faire des romans. » Et Bourbon Busset avait alors réagi ainsi : « Je sens que ces propos feront en moi leur chemin, mais qu'il ne faut pas les prendre à la lettre<sup>280</sup>. » Le 6 juillet, sa réflexion a mûri et il répond à B. Pingaud :

Je lui dis mon intention de faire un livre fourre-tout (conformément au conseil d'Emmanuel de Sיעyès), d'abandonner résolument le prétexte d'une histoire, d'écrire ce que j'ai envie d'écrire, sans me préoccuper de l'unité et du plan. Il faudrait qu'on puisse ouvrir le livre à n'importe quelle page<sup>281</sup>.

Notons que ce désir d'écrire un livre « libre », qu'on puisse ouvrir à n'importe quelle page, est récurrent dans le *Cahier IV* pratiquement depuis le début<sup>282</sup>. C'est alors qu'il décide d'abandonner le roman commencé : « Je vais transformer *Le Monument de l'an 2000* dans ce sens<sup>283</sup>. »

Dans ce désir– abandonné – d'écrire un grand roman, de forme assez nouvelle si possible (Bourbon Busset refuse le roman traditionnel, mais ne se reconnaît guère dans les tentatives des Nouveaux Romanciers), ne pouvait-on trouver chez lui le souci de réécrire, à sa

---

<sup>276</sup> *Ibid.*, folio 18, p. 36.

<sup>277</sup> *Ibid.*, folio 55<sup>vo</sup>, p. 104 ; folio 56, p. 105.

<sup>278</sup> *Ibid.*, folio 55<sup>vo</sup>, p. 104.

<sup>279</sup> *Ibid.* folio 56, p. 105 : « Il me dit qu'il ne voit pas clairement ce que je veux faire. D'où la difficulté de me situer. Il insiste sur la variété des genres et des thèmes de mes livres qui déroutent. »

<sup>280</sup> *Ibid.*

<sup>281</sup> *Ibid.*, folio 56, p. 105.

<sup>282</sup> Voir, par exemple, *Cahier IV*, folio 12, p.24 : « Écrire un livre libre. Liberté du plan, liberté d'allure, liberté du style. Un livre décontracté. »

<sup>283</sup> *Cahier IV*, folio 56, p. 105.



façon, des romans comme ceux de Gide, en particulier un livre comme *Les Faux Monnayeurs* ?

### 2.1.2. Un livre d'essais ?

La conversation du 10 mai 1960 avec Emmanuel de Sיעyès déjà mentionnée a certainement joué un rôle important dans l'évolution de l'écrivain. E. de Sיעyès lui disait précisément, si nous en croyons ses propos transcrits dans le *Cahier IV* :

Votre voie est l'essai. Vous êtes un essayiste qui a tort de faire des romans. Écrivez n'importe quoi à propos de n'importe quoi. Prenez exemple sur Ortega y Gasset, Valéry, Alain. Un essai peut être poétique (cf. Mauriac, les *Mémoires intérieurs*). Dans un essai, il faut une pensée, de la poésie, de l'humour (vis-à-vis des autres et de soi-même<sup>284</sup>).

Tous ces auteurs sont assez ou bien connus de Bourbon Busset, qui se réfère assez souvent à eux : de José Ortega y Gasset, auteur espagnol peu traduit en France, il connaît au moins *Le Spectateur tenté*, volume d'essais traduit en français en 1958<sup>285</sup>. Quant à Valéry et Alain, ce sont deux de ses maîtres à penser. Pourtant ce n'est pas le Valéry des *Variétés* qui a exercé la plus grande influence sur lui, mais celui des *Cahiers*, comme nous le montrerons ultérieurement. À plusieurs reprises, il cite les *Propos* d'Alain et d'autres recueils d'essais du philosophe et, quand il s'interroge, au début du *Cahier IV*, se demandant de qui il voudrait réécrire les livres<sup>286</sup>, il n'exclut sans doute pas de s'inspirer de l'auteur des *Propos*. Par ailleurs, à plusieurs reprises, il fera allusion aux *Mémoires intérieurs* de François Mauriac. Mais, en mai 1960, il n'est pas encore prêt à choisir cette voie. Il commente ainsi les propos d'E. de Sיעyès :

Je sens que ces propos feront en moi leur chemin, mais qu'il ne faut pas les prendre à la lettre. Je suis un essayiste qui écrit des romans ; je trouverais prétentieux de prendre à mon compte les thèmes qui me sont chers. Je préfère les attribuer à des personnages imaginaires<sup>287</sup>.

En digne héritier de nos écrivains classiques, Bourbon Busset semble en effet assez longtemps considérer que « le moi est haïssable » et il ne cesse de chercher, à travers ses divers récits,

---

<sup>284</sup> *Ibid.*, folio 52, p.97.

<sup>285</sup> *Ibid.*, voir note 259.

<sup>286</sup> *Ibid.*, folio 11, p. 22.

<sup>287</sup> *Ibid.*, folio 52, p.97.

des porte-parole : l'abondance de ses textes écrits à la première personne, son désir d'écrire des autobiographies ou des journaux imaginaires le montrent.

Entre mai et juillet 1960 (entrée non datée), il commence cependant à songer à des livres d'essais quand il écrit : « Faire une série de livres sur le même modèle : méditations courtes, sous le même titre : *Instants*<sup>288</sup>. » Ce projet est repris aussitôt après l'entretien du 10 juillet avec Bernard Pingaud quand il décide de renoncer au *Monument de l'an 2000* :

Je pense à une série de livres de ce genre<sup>289</sup>, dont le titre collectif serait *Instants* et qui comprendraient à la fois des récits, des essais et des poèmes. Ainsi l'unité de mon œuvre serait assurée par l'unité de forme de chaque ouvrage, dont la caractéristique serait l'absence d'unité apparente<sup>290</sup>.

En fait, ce genre de livre mériterait effectivement l'appellation de « livre fourre-tout » plutôt que de « livre d'essais » et c'est ainsi que Bourbon Busset va le nommer à plusieurs reprises<sup>291</sup> : un livre répondant à son désir de varier les genres littéraires et aussi les sujets traités.

Ce genre de livre, beaucoup mieux que la forme romanesque, semblerait satisfaire une autre de ses aspirations : « Il faudrait qu'on puisse ouvrir le livre à n'importe quelle page<sup>292</sup>. » En fait, ce désir était déjà présent au début du *Cahier IV* puisque, dans l'une des toutes premières entrées, le 16 août 1958, il le formulait ainsi : « Test du livre qu'on est en train d'écrire : qu'on puisse y introduire, sans altération, ce qu'on pense ou ressent au moment où on l'écrit<sup>293</sup>. » Et, dans une entrée non datée, dont l'écriture remonte vraisemblablement à la fin de décembre 1958 ou au début de 1959, il notait : « Titre d'un recueil d'études et d'articles : *Commentaires*<sup>294</sup>. » Indice, parmi d'autres, qu'il n'excluait pas totalement ce genre de production. Mais le projet de « livre fourre-tout » ne commence à se réaliser concrètement qu'à partir de juillet 1961, après l'écriture des *Aveux infidèles*. Le *Cahier V*, qui commence à ce moment précis, le 23 juillet 1961, est empreint dans sa première page d'une solennité et d'une gravité assez remarquables :

---

<sup>288</sup> *Ibid.*, folio 54<sup>vo</sup>, p. 102.

<sup>289</sup> Il s'agit de livres « fourre-tout ».

<sup>290</sup> *Cahier IV*, folio 56, p. 105.

<sup>291</sup> *Ibid.*, folio 56, p. 105 ; folio 67<sup>vo</sup>(68), p. 127.

<sup>292</sup> *Ibid.*, folio 56, p. 105.

<sup>293</sup> *Ibid.*, folio 1, p. 3.

<sup>294</sup> *Ibid.*, folio 9<sup>vo</sup>, p. 19.

Ce cahier commence au moment où je viens de terminer *Les Aveux infidèles*, qui, à mon sens, mettent le point final à une certaine période de ma vie, celle où j'ai voulu m'exprimer dans de courts récits, à allure de monologue, celle aussi où j'ai voulu conquérir mes galons d'écrivain.

Maintenant, quel que soit le point où je suis parvenu, je dois viser plus haut. Je dois, approchant de la cinquantaine, livrer le combat décisif, c'est-à-dire ne pas chercher à occuper une certaine place dans la littérature actuelle, mais m'engager sur et pour l'essentiel. [...]

Ce qu'il me faut trouver, c'est une forme de livre qui me laisse entièrement libre tout en me protégeant de la complaisance<sup>295</sup>.

Le 26 juillet, Bourbon Busset a choisi un titre pour ce futur livre : *Séquences*. Et, comme la revue *La Table ronde* lui demande une chronique mensuelle, il commente : « Cela m'obligera à expérimenter la formule dont je rêve<sup>296</sup>. » Pendant plus de trois ans, il va donc essayer d'écrire ce livre, *Séquences*, avant d'y renoncer en décembre 1964. Il semblerait qu'il ait regroupé ses réflexions de façon thématique. En effet, le 28 juillet 1962, il écrit : « J'ai fait lire *Séquences* à Éric Weil. C'est le chapitre politique qui, seul, l'a intéressé<sup>297</sup>. » Indice que l'écrivain avait effectivement regroupé ses réflexions de façon thématique, ce qui est confirmé par une remarque du 13 décembre 1964, où il justifie son renoncement à *Séquences* : « L'ordre par matières que j'avais essayé ne vaut rien<sup>298</sup>. »

Nos recherches ne nous ont cependant pas permis, à l'heure actuelle, de retrouver le manuscrit de ce texte, qui n'a peut-être pas été conservé. En revanche, on peut consulter les *Séquences* écrites pour *La Table ronde* où la collaboration de Bourbon Busset a duré de septembre 1961 à la fin de 1966. Il n'a pas fait paraître que des *Séquences* dans cette revue : on trouve en particulier dans le n° 193 une grande étude consacrée à Paul Valéry et intitulée : « Un monstre de pureté : Valéry<sup>299</sup>. » Cette étude constituera les chapitres V, VI et VII de son essai *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, dont nous parlerons ultérieurement. Mais les *Séquences* apparaissent néanmoins comme les contributions les plus nombreuses de l'écrivain à *La Table ronde*. De septembre à décembre 1961, il ne publie que des *Séquences*. Par la suite, le rythme sera beaucoup plus irrégulier. On trouvera des *Séquences* en juillet-août 1962 ; en juillet-août 1963 ; en septembre 1963 ; en février 1964 ; en février 1965 ; en avril 1965 ; en mai 1965 ; en février 1966 ; en mai 1966 ; en juillet-août 1966. Ces textes se

---

<sup>295</sup> *Cahier V*, folio 1, p. 129.

<sup>296</sup> *Ibid.*, folio 2, p. 131.

<sup>297</sup> *Ibid.*, folio 48, p. 200.

<sup>298</sup> *Ibid.*, folio 100, p. 269.

<sup>299</sup> *La Table ronde*, n° 193, février 1964, p. 36-47.

présentent tout à fait comme des fragments de journal<sup>300</sup>, comme ce journal qu'il se refuse alors à écrire et qu'il finira par accepter en décembre 1964.

Ainsi, la première série de *Séquences*, parue en septembre 1961, se compose de dix fragments de natures très diverses : satire de la société technocratique et de ses dangereuses dérives ; souvenir de voyage ; réflexions inspirées par la mort d'un chêne, par un article de revue, par une remarque entendue « aux dernières élections » ; texte consacré à François Mauriac à la suite d'une émission de télévision dont il était l'invité ; « dialogue de l'écrivain avec le démon de la gloire<sup>301</sup> » ; remarques écrites après une compétition sportive vue sur le petit écran ; billet pour dénoncer une « foire qui déshonore l'esplanade des Invalides » ; impression après une visite au Kunsthistorisches Museum de Vienne.

Nombre des remarques contenues dans les *Séquences* se retrouvent dans les *Cahiers* inédits que nous étudions, ou figureront dans les premiers tomes du *Journal*, surtout les tomes I et II. On peut donc émettre l'hypothèse que ces *Séquences* qui vont être rejetées par l'écrivain le 13 décembre 1964, au moins sous leur forme de livre thématique, constituent, sous leur forme de contribution à *La Table ronde*, une préparation à ce choix du journal auquel il a tant de mal à se résoudre. Il n'est pas indifférent de noter à ce propos que les *Séquences* se poursuivront jusqu'en 1966, année de parution du premier volume du *Journal*, *La Nature est un talisman*.

Avec une œuvre telle que *Séquences*, Jacques de Bourbon Busset aurait donc pu écrire un livre proche des *Propos* d'Alain, son maître de philosophie en Première supérieure au lycée Henri-IV, l'un des trois modèles possibles auxquels il se référait au début du *Cahier IV*<sup>302</sup>.

### **2.1.3. Une entrée dans l'écriture autobiographique**

L'écriture des *Aveux infidèles* va certainement constituer une étape majeure dans l'évolution de Bourbon Busset. Certes, jamais, avant la composition de ce premier récit véritablement autobiographique, il ne présente ce projet comme susceptible de devenir une œuvre essentielle. Et, comme nous l'avons vu plus haut, contrairement à d'autres livres, il évoque finalement très peu ce texte avant son achèvement. Dans l'édition originale de 1962, la « Collection Blanche » de Gallimard (le livre sera réédité par la suite dans la collection de poche « Folio » sans indication de genre) *Les Aveux infidèles* sont qualifiés de « roman », ce

---

<sup>300</sup> Mais ils ne sont pas datés.

<sup>301</sup> Voir *supra*, p. 56.

<sup>302</sup> *Cahier IV*, folio 11, p. 22.

qu'ils ne sont pas. Mais, en cette période de remise en cause radicale des genres littéraires traditionnels<sup>303</sup>, l'autobiographie – encore plus que le roman – est considérée comme un genre suspect, ou, pire encore, comme de l'infantilisme.

Pour la première fois dans ce texte, l'écrivain, sans passer par le détour de personnages de fiction, va parler de lui-même, de sa femme Laurence qui est non seulement la dédicataire mais aussi la destinataire de l'œuvre (la seconde personne du singulier est au moins aussi présente que la première) et il va évoquer des expériences existentielles majeures : le radical changement de vie qu'il a amorcé en 1956 (moment où il quitte le Quai d'Orsay pour se consacrer à l'écriture) et les raisons de ce changement, mais aussi et surtout l'évolution de sa relation avec Laurence ainsi que son retour à la foi chrétienne, ces deux dernières « conversions » n'étant pas sans rapport avec son abandon de la haute fonction publique.

Quand il commence le *Cahier V*, Bourbon Busset a le sentiment que *Les Aveux infidèles* « mettent le point final à une certaine période de [sa] vie, celle où [il a voulu s']exprimer dans de courts récits, à allure de monologue<sup>304</sup>... ». Pourtant, à la lecture de ce *Cahier*, on s'aperçoit que *Les Aveux infidèles* constituent un point de départ au moins autant qu'un point d'arrivée dans l'œuvre de l'écrivain ; en effet, à plusieurs reprises, il va formuler le désir de reprendre ce récit. C'est le cas le 14 février 1962, après une conversation avec Maurice Noël, directeur du *Figaro littéraire*, et son cousin par alliance depuis 1955 :

[Maurice Noël] voudrait que j'écrive un vaste roman à la Thomas Hardy, où je reprendrais toute ma vie. Bien sûr, je sais qu'il me faudra reprendre *Les Aveux infidèles*, sous une autre forme, plus développée, moins linéaire, plus symphonique<sup>305</sup>.

En songeant à « reprendre *Les Aveux infidèles* », il projette bien de raconter l'histoire de sa relation avec Laurence, histoire éminemment complexe et romanesque. Mais il hésite à cause de questions formelles, et non plus par refus de s'exposer lui-même ou de mettre son couple en scène. En effet, un peu plus tard (entrée non datée), il revient sur ce projet :

Je crois que tous mes livres devront, désormais, pouvoir se classer comme les éléments d'une autobiographie. Titre général possible : Jacques et Laurence (ou *Les Aveux infidèles*). Éviter le piège de l'autobiographie chronologique. Il faut faire une autobiographie éclatée (cf. Jouhandeau), qui peut

---

<sup>303</sup> Les recherches des Nouveaux Romanciers, puis celles des structuralistes remettent en cause non seulement la notion de récit mais même celle de « sujet écrivant ».

<sup>304</sup> *Cahier V*, folio 1, p. 129 ; voir aussi *supra* p. 51.

<sup>305</sup> *Ibid.*, folio 24, p. 168.

comprendre aussi bien des poèmes, des réflexions, des récits à l'occasion de tel épisode de ma vie, des rêveries (ex. démon de la gloire<sup>306</sup>).

On voit ici comment a évolué l'écrivain : il ne refuse plus l'idée même de l'autobiographie. Il considère maintenant *Les Aveux infidèles* comme un point de départ possible de la suite de son œuvre, qu'il souhaite ici centrer sur sa relation avec Laurence. Le titre général auquel il songe, « Jacques et Laurence », le montre bien. La question qu'il se pose alors est seulement le problème de la forme à adopter. Bien conscient des problématiques littéraires des années 1960 (il fréquente ou a fréquenté certains des Nouveaux Romanciers : Alain Robbe-Grillet<sup>307</sup>, même s'il n'en parle pas dans ces *Cahiers*, et Michel Butor, qu'il évoque à plusieurs reprises), il songe à « une autobiographie éclatée », qui ne suive pas l'ordre chronologique et fasse appel à des genres littéraires variés : « des poèmes, des réflexions, des récits [...], des rêveries [...] ». Sur ce plan aussi, *Les Aveux infidèles*, récit beaucoup moins « linéaire » que son auteur ne le prétend, a pu lui servir de référence. En effet, *Les Aveux infidèles* présentent des traits caractéristiques de plusieurs genres littéraires sans vraiment appartenir à une catégorie précise, puisqu'ils empruntent à la fois à la lettre, au récit autobiographique, au poème et au journal : l'appellation de « roman », qui figure dans l'édition *princeps* (collection Blanche de Gallimard) semble donc très inadaptée et elle ne sera pas reprise dans l'édition du Livre de Poche. La structure de ce petit livre divisé en un prologue et quinze courts chapitres est également déroutante : le prologue semble suggérer que le livre sera une réflexion sur l'au-delà et sur Dieu, sur les croyances de l'auteur et celles de sa femme. Mais de nombreux chapitres traitent d'autre chose : le chapitre I évoque J., l'ancienne amie du narrateur, leur relation durant ses dernières années de vie (elle est atteinte de tuberculose) et sa mort. Le chapitre II est consacré aux trois morts de la Seconde Guerre mondiale dans la famille Bourbon Busset (deux des frères de l'écrivain, Robert et Charles, puis sa mère). Le chapitre III remémore des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Le chapitre IV évoque Jacques et Laurence dans les premiers temps de leur relation, mais aussi la condition d'aristocrate de l'écrivain qui lui a toujours causé plus de gêne que de fierté. Les chapitres V et VI sont centrés sur le couple. Le chapitre VII relate un voyage en Égypte. Le chapitre VIII traite du changement radical de vie de Bourbon Busset et de sa famille en 1956. Le chapitre IX développe une méditation sur le livre à faire. La réflexion sur l'existence de Dieu n'apparaît vraiment qu'à partir du chapitre X et, jusqu'au chapitre final, elle est très souvent

---

<sup>306</sup> *Ibid.*, folio 33, p. 181.

<sup>307</sup> Voir *supra* p. 13.

entrelacée avec une méditation sur le couple. Dans ce livre, en effet, l'écriture semble souvent procéder par libre association d'idées.

La référence à Jouhandeau peut sembler étonnante, voire paradoxale ; elle est pourtant une constante dans l'œuvre de Bourbon Busset. Autant celui-ci refuse l'image désastreuse du couple donnée par les œuvres de Marcel Jouhandeau, autant il se réfère à lui sur le plan formel. Dès la première entrée du *Cahier V*, le 23 juillet 1961, il écrit :

Ce qu'il me faut trouver, c'est une forme de livre qui me laisse entièrement libre tout en me protégeant de la complaisance.

Jouhandeau est un des meilleurs modèles, surtout dans l'*Essai sur moi-même* et dans *Carnets de l'écrivain*<sup>308</sup>.

L'*Essai sur moi-même* mêle des réflexions d'ordre littéraire, un commentaire biblique (dans le chapitre IV) et une sorte d'autoportrait. Les *Carnets de l'écrivain*, composés de cinq carnets, mêlent questions de langue française, autobiographie et évocation de personnalités du monde littéraire ou artistique que Marcel Jouhandeau a approchées. Et, à la fin du *Cahier V*, Bourbon Busset se réfère encore à lui dans la liste des auteurs de journaux ou d'œuvres autobiographiques dont il pourrait éventuellement s'inspirer<sup>309</sup>. Cela ne l'empêche pas de se démarquer complètement d'un certain contenu des livres de Marcel Jouhandeau : sa féroce dénonciation de la vie conjugale<sup>310</sup>. Dans un autre manuscrit inédit, nous avons trouvé cette note, datée du 5 février 1951 : « Faire un anti-Jouhandeau (l'imposteur)<sup>311</sup>. » On retrouvera la même ambivalence dans le *Journal* publié<sup>312</sup> : à maintes reprises, Bourbon Busset présentera le couple d'Élise et Marcel Jouhandeau comme l'antithèse du couple qu'il forme avec Laurence. Et pourtant les deux couples se connaissaient et, parfois même, se recherchaient<sup>313</sup>.

À plusieurs reprises encore, l'écrivain va formuler ce désir d'un livre trouvant son point de départ dans *Les Aveux infidèles*. Ainsi, il écrit le 12 juin 1962 : «[...] je sais que je reprendrai, tous les cinq ans à peu près, *Les Aveux infidèles* pour les continuer et les approfondir<sup>314</sup>. » À la page suivante, dans le « programme de travail et de publication » qu'il a

---

<sup>308</sup> *Cahier V*, folio 1, p. 129. *Essai sur moi-même*, Lausanne, Éditions Marguerat, 1946 ; Paris, Gallimard, 1947 ; *Carnets de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1957.

<sup>309</sup> *Ibid.*, folio 99<sup>vo</sup>, p. 268.

<sup>310</sup> Voir, par exemple, *Chroniques maritales* Paris, Gallimard, 1938 et *Nouvelles Chroniques maritales*, Paris, Gallimard, 1943.

<sup>311</sup> Voir *supra* p.8.

<sup>312</sup> Voir *Journal I*, *op.cit.*, p. 31 ; *Journal II*, *op.cit.*, p. 136 ; *Journal IV*, *op.cit.*, p.146 ; *Journal X*, *op.cit.*, p. 234.

<sup>313</sup> C'est le cas en particulier au *Journal I*, *op.cit.*, p. 31.

<sup>314</sup> *Cahier V*, folio 44, p. 195.

établi, il prévoit effectivement pour 1966 « une nouvelle version des *Aveux infidèles* ». Le 26 décembre 1962, il s'interroge : « Quel est le livre nécessaire que je dois écrire ? Une nouvelle version d'*Antoine, mon frère*<sup>315</sup> et des *Aveux infidèles*<sup>316</sup> ? » Si le premier livre nommé ici n'est pas à proprement parler autobiographique, il s'inspire tout de même largement du vécu de l'auteur et, en particulier, de ses relations avec son frère Charles, son *alter ego* prématurément disparu ; et les relations du narrateur avec sa femme, Françoise, ne sont pas sans rappeler les amours compliquées de Jacques et de Laurence dans les premières années de leur relation. Quelques jours plus tard, le 12 janvier 1963, il répond en quelque sorte à cette question : « Il faudra un jour (dans deux ou trois ans) que je commence un livre en prenant comme point de départ une relecture des *Aveux infidèles*. Titre : *Les Nouveaux Aveux*<sup>317</sup>. » Et, sans doute au début de décembre 1963 (entrée non datée), il formule un projet qui s'inspire encore des *Aveux infidèles* : « Je pense à une lettre à L. (un peu comme dans *Les Aveux infidèles*), lors d'un voyage imaginaire à New-York. »

Ce projet de lettre à Laurence a vraisemblablement longtemps hanté l'écrivain : nous avons trouvé des ébauches très anciennes de cette lettre fictive dans les manuscrits inédits. Mais elle ne sera finalement écrite et publiée qu'après la mort de Laurence de Bourbon Busset en 1984<sup>318</sup>.

Ainsi, de plus en plus et malgré d'autres tentations, on voit dans le *Cahier V* Bourbon Busset exprimer le désir de faire une œuvre autobiographique. Sans doute est-il conforté dans cette orientation par son entretien, déjà mentionné, du 28 avril 1962 avec le poète Saint-John Perse qui lui affirme que « l'important est de conserver l'accord, en [lui], entre l'être humain et l'écrivain, ce qui est de plus en plus rare en France, où l'intellectualisme mange tout<sup>319</sup>. »

Un autre élément, qu'il faudrait peut-être prendre en compte bien que l'auteur n'en fasse pas mention dans ces *Cahiers*, est la réception des *Aveux infidèles* par les lecteurs : la parution des divers tomes du *Journal* lui vaudra un abondant courrier et de nombreux lecteurs feront le voyage de Salernes pour rendre visite au couple quand il sera installé dans le Haut-Var. Mais il semblerait que la publication des *Aveux infidèles* ait déjà amorcé ce processus : nous avons pu consulter seulement deux lettres de lecteurs séduits par ce récit ; il s'agit de lettres longues, très personnelles, et qui ont pu donner à l'écrivain la mesure de son influence. Pour lui, qui est

---

<sup>315</sup> *Antoine, mon frère*, Paris, Gallimard, 1956.

<sup>316</sup> *Cahier V*, folio 57, p. 215.

<sup>317</sup> *Ibid.*, folio 58, p. 217.

<sup>318</sup> *Lettre à Laurence*, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>319</sup> *Cahier V*, folio 34, p. 183.



hanté par l'idée de faire œuvre utile grâce à ses écrits<sup>320</sup>, il n'est pas impossible que ces réactions de lecteurs aient joué leur rôle dans l'infléchissement donné à son œuvre. Mais seule une étude précise de ce courrier des lecteurs pourra le mesurer<sup>321</sup>.

Cependant, un court récit comme *Les Aveux infidèles* ne pouvait répondre tel quel à l'ensemble des aspirations de l'écrivain et à tout ce qu'il souhaitait mettre dans son grand œuvre.

#### **2.1.4. Le choix de l'écriture diaristique**

Au moment où il rédige les *Cahiers IV* et *V*, Bourbon Busset a déjà une longue pratique du journal personnel et plusieurs confidences dans l'œuvre publiée en témoignent :

J'écrivais mon journal à l'âge de treize ans. Le journal est ma nécessité. J'ai attendu, pour le publier, d'avoir fait paraître un certain nombre de livres. Je n'osais pas, d'emblée, avouer que l'œuvre que je pensais avoir à faire était mon journal. Cela me paraissait trop contraire aux idées reçues, trop marginal par rapport aux classifications des manuels scolaires. Je ne suis pas encore tout à fait débarrassé de ce scrupule<sup>322</sup>.

Ces lignes écrites en septembre ou octobre 1978, soit près de vingt ans après les *Cahiers* qui nous occupent et alors qu'il a déjà publié – avec succès – sept volumes du *Journal*, montrent bien le dilemme auquel il s'est trouvé confronté. La forme littéraire à laquelle il aspirait naturellement se trouvait en porte-à-faux avec la vision canonique des genres littéraires « respectables » (symbolisée ici par la référence aux « manuels scolaires »), conception aggravée par la grande remise en cause des années 1950-1960 : remise en cause, avec le Nouveau Roman, des notions de roman, de récit, d'intrigue, de personnage et même, avec le structuralisme, de « sujet écrivain ». Dans un tel contexte, l'écriture autobiographique et l'écriture diaristique n'avaient plus leur raison d'être.

D'autres raisons s'ajoutent à cela, comme l'ont observé Philippe Lejeune et Catherine Bogaert dans leur livre *Le Journal intime. Histoire et anthologie*<sup>323</sup>, où ils notent la différence d'attitude face à l'autobiographie et au journal entre les pays de l'Europe du Nord et ceux de l'Europe du Sud depuis plusieurs siècles :

---

<sup>320</sup> Voir, par exemple, *Cahier IV*, folio 67, p. 126.

<sup>321</sup> Ces lettres sont conservées dans les archives familiales de la famille Bourbon Busset.

<sup>322</sup> *Journal VIII*, *op.cit.*, p. 195-196.

<sup>323</sup> Philippe Lejeune, Catherine Bogaert, *Le Journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

D'une manière générale, en Europe du Nord, l'individu a pris très tôt l'habitude de s'occuper de lui-même, [...], tandis qu'en Europe du Sud, et autour du bassin méditerranéen, l'attention à soi reste suspecte. [...] Le paradoxe est que ce genre suspect est malgré tout énormément pratiqué, et qu'il est parfois suspect à ceux mêmes qui le pratiquent : la méfiance extérieure donne mauvaise conscience<sup>324</sup>.

À ce jugement négatif venu de l'extérieur et auquel, plus ou moins consciemment, il adhère, Bourbon Busset ajoute une autre prévention, plus personnelle. Certes, il écrit des journaux depuis longtemps et il lit volontiers les journaux des autres. Dès le début du *Cahier IV*, il mentionne le *Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf<sup>325</sup> qui venait de paraître en traduction française et qu'il avait certainement lu. Et, à la fin du *Cahier V*, il dresse une liste de treize noms d'écrivains, ou d'artistes, qui ont publié des journaux ou des écrits apparentés<sup>326</sup> :

Montaigne  
Joubert  
Amiel  
Maine de Biran  
Stendhal  
Delacroix  
Baudelaire  
Barrès  
Gide  
J. Green  
Du Bos  
Valéry  
Jouhandeau

Mais il déplore le caractère narcissique et complaisant de nombreux journaux intimes et, même s'il songe souvent à écrire des journaux intimes imaginaires dans le *Cahier IV*, il se met en garde lui-même contre cette tendance. Ainsi, dans les pages consacrées à son projet de « Faust 3 », quand il songe à écrire le journal de son personnage, enfermé dans un hôpital psychiatrique, il note : « Éviter le ton d'insupportable complaisance propre au journal intime<sup>327</sup>. » Ces préventions contre une certaine pratique du journal personnel est à mettre en relation avec la défiance toute classique de l'écrivain à l'égard du moi et de ses états d'âme, même si cette analyse est à nuancer, comme nous le montrerons plus loin.

À la fin du *Cahier IV*, le 18 juillet 1961, Bourbon Busset, conseillé par Laurence, examine néanmoins cette éventualité d'un journal personnel :

---

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>325</sup> *Cahier IV*, folio 1, p. 3.

<sup>326</sup> *Cahier V*, folio 99<sup>vo</sup>, p. 269.

<sup>327</sup> *Cahier IV*, folio 9, p. 18 ; voir aussi folio 24, p. 45.

L. lit ce cahier et me le rend. [...] Elle me pousse à reprendre mon projet d'un livre fourre-tout [...]. Je sais qu'elle a raison. Ce qu'il faut que j'évite, c'est le ton complaisant du journal anecdotique (ex. Gide et même Julien Green) ou dogmatique de l'essai (ex. Charles Du Bos que j'aime tout de même beaucoup). Mauriac, dans les *Mémoires intérieurs* et le *Bloc-notes*, a trouvé une bonne formule, quoique, peut-être, un peu trop rattachée à l'actualité. Il faut se situer entre le Mauriac du *Bloc-notes* et le Valéry des *Cahiers*.

Somme toute, ce serait un Journal philosophique et poétique.

L. a raison, mais j'ai peur de céder à la facilité. C'est le risque le plus difficile à prendre<sup>328</sup>.

Dans cette éventualité, les diaristes qu'il évoque ici constituent pour lui plutôt des repoussoirs : Gide et Julien Green, parce qu'il refuse « le ton complaisant du journal anecdotique », Charles du Bos, un de ses auteurs favoris pourtant, parce qu'il est trop « dogmatique » : le *Journal* de Ch. Du Bos<sup>329</sup> se présente en effet souvent comme une série de réflexions sur des écrivains auxquels celui-ci a consacré des conférences ou des articles. Les autres textes auxquels Bourbon Busset se réfère ne sont pas des journaux personnels : les *Mémoires intérieurs* de François Mauriac apparaissent plutôt comme une sorte d'autobiographie intellectuelle<sup>330</sup>, le *Bloc-notes* désigne les articles publiés par l'auteur dans plusieurs journaux entre 1948 et 1970 et souvent consacrés à la politique et à des événements de l'actualité<sup>331</sup>, avant d'être réunis en plusieurs volumes. Quant aux *Cahiers* de Valéry, dont nous reparlerons ultérieurement, ils constituent une référence majeure pour Bourbon Busset dans une de ses recherches essentielles<sup>332</sup>, mais sur le plan intellectuel.

En se situant « entre le Mauriac du *Bloc-notes* et le Valéry des *Cahiers* », l'écrivain semble vouloir donner à cette œuvre future une double orientation : celle d'une réflexion historico-politique avec Mauriac, celle d'une réflexion intellectuelle et philosophique avec Valéry. Et lui-même emploie pour définir cette œuvre future l'expression de « journal philosophique et poétique », le désir de faire œuvre de poète étant également une des ambitions de Bourbon Busset, comme nous le montrerons plus loin. Enfin, si l'on regarde attentivement cette dernière page du *Cahier IV*, on remarque trois ajouts en fin de page : notes écrites au moment même de l'écriture ou plus tard, lors d'une des relectures qu'il effectuait

---

<sup>328</sup> *Ibid.*, folio 67- 67<sup>vo</sup> (68), p. 126-127.

<sup>329</sup> Voir Charles Du Bos, *Journal*, 3 vol., Paris, Buchet Chastel, 2003 ; 2004 ; 2005. JBB a dû lire ce *Journal* dans l'édition Corrèa publiée entre 1946 et 1961.

<sup>330</sup> Voir *Cahier IV*, p. 97, note 258.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 127, note 330.

<sup>332</sup> Voir *infra*, p. 78 *sq.*

assez souvent. Deux notes soulignées retiendront notre attention ici : la première renvoie à la « p. 61 », soit le folio 61, p. 115, de notre transcription. L'entrée du 6 février 1961 est vraisemblablement ce qui a motivé ce rappel. L'auteur y écrit en effet :

Je dois absolument, maintenant que j'ai fait mes gammes, aller résolument jusqu'au bout dans une direction : celle d'une mystique de l'amour. Loin de craindre de donner l'impression de l'intimisme, je dois foncer vers l'analyse de l'amour-passion et en tirer une métaphysique. Je rejoins ainsi le thème des rapports entre l'amour humain et l'amour divin, qui était au centre du *Silence et la joie*<sup>333</sup> et au fond de tous mes livres.

Je ne pourrai valablement me prononcer sur les sujets généraux (ex. les rapports entre l'individu et la société, l'avenir de la culture et autres sujets « prospectifs ») que si, dans un domaine donné, je suis allé jusqu'au bout<sup>334</sup>.

Cette remarque constitue une avancée majeure dans la réflexion de Bourbon Busset : dans le *Cahier IV*, jusqu'à cette date, il a assez peu parlé de sa relation avec Laurence et d'un éventuel désir de placer cette relation au centre de son œuvre. La première mention (et quasiment la seule que l'on trouve avant le 6 février 1961) se situe en septembre 1959 : « Je me rends compte que, grâce à mon grand amour pour L. et au sien pour moi, je vis dans un état où le seul problème qui se pose à mes yeux est celui d'exprimer par mes livres ma vérité<sup>335</sup>. » Mais il faudra encore beaucoup de temps avant qu'il n'accepte de mettre son couple au centre de son œuvre littéraire. La remarque du 6 février 1961 ne sera pas, elle non plus, déterminante. Il est cependant intéressant de constater qu'au moment de conclure ce *Cahier IV*, dans cette interrogation sur son grand œuvre futur, il juge bon de se rappeler cette réflexion.

L'autre note soulignée renvoie au feuillet 47 (p. 87 de la transcription), qui évoque longuement le personnage du Lion, que l'écrivain vient de faire apparaître dans *Mémoires d'un lion* et qui va devenir un personnage essentiel de l'œuvre. Il commente :

Le lion me permet de prendre de la distance par rapport à la société, sans tomber dans le subjectif. Le lion remet en question la société, mais ce n'est pas un moi anarchique et plaintif, il a la dimension épique (c'est un mythe historique) et cosmique. [...] Le lion exprime la voix de la nature, comme la femme, mais avec plus de puissance. C'est un archétype. [...]

---

<sup>333</sup> *Le Silence et la joie*, Paris, Gallimard, 1957.

<sup>334</sup> *Cahier IV*, folio 61, p. 115.

<sup>335</sup> *Ibid.*, folio 21, p. 41.

Les deux remarques, sur le couple humain et sur le personnage du lion, apparaissent comme tout à fait complémentaires si l'on veut bien se souvenir que le Lion est, depuis plusieurs années déjà, peut-être 1952<sup>337</sup>, la figure métaphorique de Laurence dans la famille Bourbon Busset. Et ce personnage va prendre une place de plus en plus importante dans l'œuvre à venir.

Nous pouvons donc constater que, dans cette fin de *Cahier IV*, se trouvent la plupart des éléments qui constitueront le futur *Journal*. Mais, en ce mois de juillet 1961, l'écrivain n'est pas encore prêt à « sauter le pas<sup>338</sup> ». Le « journal philosophique et poétique » et tous les éléments qu'il pourrait contenir attendront encore trois ans et demi. Les préventions de Bourbon Busset à l'encontre de son propre désir et de ce genre littéraire mal aimé sont trop fortes.

Dans le *Cahier V*, le genre du journal, imaginaire ou réel, n'est jamais évoqué. L'auteur s'interroge sur le choix de la forme autobiographique, comme nous l'avons montré plus haut, et sur *Séquences*. Le 21 juin 1962, il affirme, ce qui demeure une de ses préoccupations constantes dans les *Cahiers* : « *Séquences* me permettra de réaliser l'unité de mon œuvre<sup>339</sup>. » Ce n'est que le 13 décembre 1964, à la fin de ce *Cahier V*, qu'il va parvenir à faire le choix si longtemps éludé, dans une page qui mérite qu'on s'y arrête :

13 décembre 64. Ce matin, longue conversation avec L. sur mon prochain livre. Nous arrivons à la conclusion que le moment est venu de sauter le pas, de rejeter les subterfuges et d'écrire purement et simplement mon *Journal*. *Séquences* était un essai dans ce sens, mais je n'ai pas osé prendre l'ordre le plus simple, l'ordre chronologique, par pudeur et par peur du ridicule. J'avais peur d'être accusé de complaisance. Il faut que j'aie le courage d'affronter maintenant ce risque. L'ordre par matières que j'avais essayé ne vaut rien. Cela fait fourre-tout. Ce sera un journal plus intellectuel qu'anecdotique, tel que je suis moi-même. Publier mon *Journal* ne m'empêchera pas de publier d'autres livres, quand j'aurai été tenté par un sujet ou même une commande. Mais l'essentiel, la colonne vertébrale, ce sera le *Journal*. Je pourrai y faire passer l'essentiel de ma vie, réaliser l'unité entre mon œuvre et ma vie. Surtout ne pas prendre de modèle préconçu, laisser le *Journal* trouver lui-même sa propre forme. Ainsi le *Journal* m'aidera à mieux vivre car, pour le nourrir, il me faudra constamment progresser<sup>340</sup>.

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, folio 47, p. 87.

<sup>337</sup> Vers cette date, Jean, le plus jeune des enfants, avait donné à son père un petit livre consacré à un lion en affirmant : « [...] ce lion ressemble à maman. » (Voir *Je n'ai peur de rien...*, *op.cit.*, p. 124.)

<sup>338</sup> *Cahier V*, folio 100, p. 269.

<sup>339</sup> *Ibid.*, folio 46, p. 198.

<sup>340</sup> *Ibid.*, folio 100, p. 269.

En cette fin de l'année 1964, après plus de six ans de réflexion sur ce que doit être son œuvre essentielle, on s'aperçoit que la décision est, malgré tout, difficile à prendre pour l'écrivain. Il redit clairement ses préventions et ses craintes : « pudeur » à parler de soi et de son expérience existentielle, même si le tabou a été un peu levé avec *Les Aveux infidèles*. Crainte du jugement des autres encore plus : « peur du ridicule », en choisissant un genre littéraire qui n'en est pas un, quand on aspire à être reconnu comme un écrivain à part entière ; « peur d'être accusé de complaisance », en se livrant à une sorte d'exhibition de sa vie, rejoignant ainsi la cohorte des diaristes auxquels il ne cesse de reprocher le même travers.

Une telle décision constitue donc pour l'auteur une véritable prise de risque et requiert de lui détermination et courage : il doit « sauter le pas », « ose[r] », « avoir le courage d'affronter maintenant ce risque ». Et ce d'autant plus qu'il a clairement conscience que ce journal ne doit pas être pour lui une production adventice – ce qu'il a été pour beaucoup d'écrivains de son époque – mais qu'il doit constituer « l'essentiel, la colonne vertébrale » de son œuvre. Pour lui, ce sont les autres livres qui seront des créations de complément.

Dans cette perspective, il porte un jugement – sévère – sur sa tentative de *Séquences*, très exactement, sur le livre qu'il a tenté de faire en répudiant « l'ordre chronologique » et en adoptant un « ordre par matières » : cela « ne vaut rien » et « fait fourre-tout », expression ici péjorative, alors qu'elle était plutôt positive, ou neutre, au cours de ses recherches antérieures. On a vu que les *Séquences* de *La Table ronde*, dans leur désordre, étaient, en fait, proches de ce que deviendra le *Journal*.

En outre, l'aventure n'est pas seulement littéraire pour Jacques de Bourbon Busset : écrire son journal et le publier, c'est tenter d' « y faire passer l'essentiel de [s]a vie » et, si possible, de réaliser dans son œuvre cette totalité à laquelle il aspire depuis le début du *Cahier IV*. Manière pour lui de « réaliser l'unité entre [s]on œuvre et [s]a vie », une autre de ses aspirations majeures.

Enfin, l'acte même d'écrire ce journal devrait modifier son auteur et contribuer à son progrès moral ; il affirme : « Ainsi le Journal m'aidera à mieux vivre car, pour le nourrir, il me faudra constamment progresser. » On peut même parler de « progrès spirituel » puisque, dans la page suivante du *Cahier V*, il note : « Faire dans le *Journal* des exercices spirituels<sup>341</sup> », notion bien connue des disciples d'Ignace de Loyola. Cependant, dans cette même page, il éprouve encore le besoin de se conforter dans la décision prise en affirmant : « Contrairement à l'opinion courante, le Journal peut être une œuvre. »

---

<sup>341</sup>*Ibid.*, folio 100<sup>vo</sup>, p. 270.

Si, à la fin de ce *Cahier V*, le choix du genre littéraire semble bien acquis (Bourbon Busset écrira son *Journal* pour le publier pendant vingt ans, de 1964 à 1984), la thématique essentielle n'est pas définitivement déterminée.

## 2.2. Quelle thématique essentielle ?

### 2.2.1. Faire « le roman de l'esprit »

Quand Bourbon Busset commence à rédiger le *Cahier IV* en août 1958, il a le projet d'écrire « une autobiographie imaginaire », celle d'« un homme qui voudrait égaler Léonard de Vinci (ex. M. Teste, Faust), trouver une méthode infaillible de découverte, de création et d'action, être un héros de l'esprit<sup>342</sup>. » À la page suivante, il note : « B.B. <sup>fait</sup> le romancier de l'esprit<sup>343</sup>. » Dans cette page verso, qui accueille des remarques généralement plus disparates que les pages rectos – nous l'avons déjà indiqué – il commence à se chercher une étiquette, préoccupation que l'on retrouve tout au long des deux *Cahiers* et sur laquelle nous reviendrons. L'abréviation « B.B. » le désigne évidemment lui-même et la formule correspond sans doute à ce qu'il voudrait que des critiques ou des lecteurs disent de lui. La remarque suivante, écrite, semble-t-il, dans le même esprit, demeure cependant plus vague : « Écrivain exigeant, à la recherche de l'essentiel<sup>344</sup>. » Mais la page 5 (folio 2) revient sur ce désir d'analyse de l'esprit : « Étude des structures de l'esprit, c'est-à-dire des relations permanentes établies par l'esprit. L'épopée de l'esprit, ses combats contre la nature, Dieu, les autres esprits, la pesanteur de l'organisation sociale<sup>345</sup>. »

Le personnage dont Bourbon Busset souhaite faire le héros de son récit reçoit le nom de « Faust 3 » et, même si les *Cahiers IV* et *V* n'apparaissent guère comme des carnets d'esquisses, l'écrivain note entre guillemets cette réflexion qui semble bien extraite du futur journal de cet être imaginaire : « Le monde de demain fera une terrible consommation d'esprit. Comment s'y préparer ? Je ne retrace pas ici mon évolution, je veux, en m'astreignant à la discipline du journal, m'obliger à progresser<sup>346</sup>. »

Les références à Léonard de Vinci, Faust et M. Teste évoquent trois personnages qui ont hanté Paul Valéry : il publie dès 1854 son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*<sup>347</sup>. *La Soirée avec Monsieur Teste* date de 1896 et ce personnage imaginé par lui

---

<sup>342</sup> *Cahier IV*, folio 1, p. 3.

<sup>343</sup> *Ibid.*, folio 1<sup>vo</sup>, p. 4.

<sup>344</sup> *Ibid.*

<sup>345</sup> *Ibid.*, folio 2, p. 5.

<sup>346</sup> *Ibid.*

<sup>347</sup> Voir Paul Valéry, *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, édition établie et annotée par Jean Hytier, p. 1153-1199.

accompagnera et même hantera Valéry durant toute son existence. Quant au mythe de Faust, il le reprendra, après bien d'autres artistes, vers la fin de sa vie<sup>348</sup>. Dans son adresse « Au lecteur de bonne foi et de mauvaise volonté »<sup>349</sup>, il explique en quelles circonstances, en 1940, il a écrit deux ébauches de pièces de théâtre, *Lust* et *Le Solitaire*, avec le vague « dessein d'un III<sup>e</sup> Faust » (par référence aux deux pièces de Goethe consacrées à ce personnage mythique). Est-ce la raison pour laquelle Bourbon Busset désire nommer « Faust 3 » son personnage quand il songe à reprendre le mythe à son tour ? En effet, ce dernier est fasciné par Valéry. Nous avons déjà noté qu'à la fin de 1958 ou au début de 1959 (entrée non datée), il formule ainsi son ambition littéraire : « Être le Valéry post-atomique<sup>350</sup>. » Et, à la page suivante, à une date sans doute très proche, il s'interroge : « Qui voudrais-je être ? Ou plutôt de qui voudrais-je réécrire les livres ? Paul Valéry ? Alain ? Gide<sup>351</sup> ? »

Nous avons montré précédemment en quoi il avait pu souhaiter « réécrire les livres » d'Alain ou de Gide. Mais l'influence de Valéry sur lui a été beaucoup plus importante, elle a même constitué une sorte d'« emprise » dont il a eu beaucoup de mal à se défaire<sup>352</sup>. À l'époque des *Cahiers*, et bien qu'il ne le mentionne jamais, il a écrit un essai, *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*<sup>353</sup>, façon pour lui de faire le point sur la pensée de Valéry et l'influence qu'il exerçait sur lui mais, en même temps, tentative pour se détacher de ce maître à penser<sup>354</sup>. Pourquoi une telle influence de Valéry sur Bourbon Busset ? Sans doute, beaucoup d'intellectuels de la même génération ont-ils éprouvé une certaine fascination pour cet écrivain. Mais, chez Bourbon Busset, elle a peut-être pris une forme particulière dans la mesure où la recherche constante d'analyse de l'esprit humain – qui fut la grande entreprise intellectuelle de Valéry et dont témoignent ses *Cahiers*<sup>355</sup> – a rencontré chez lui un très puissant écho. En effet, dès la préadolescence (et bien avant la classe de terminale), le jeune Jacques se livrait avec son frère Charles, son cadet de dix-huit mois, à d'interminables

<sup>348</sup> Voir Paul Valéry, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, édition établie et annotée par Jean Hytier ; *La Soirée avec Monsieur Teste*, p.15-25 ; *Mon Faust (Ébauches)*, p.276-403.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 276-277.

<sup>350</sup> *Cahier IV*, folio 10<sup>vo</sup>, p. 21. Voir *supra* p. 61.

<sup>351</sup> *Ibid.*, folio 11, p. 22.

<sup>352</sup> Voir *Je n'ai peur de rien quand je suis sûr de toi*, *op.cit.*, p. 26 (où il présente « l'emprise » de Valéry sur lui comme la conséquence directe de l'influence de Descartes) et p. 188 (où il écrit : « [...] l'emprise de Paul Valéry sur moi a été très grande, de même que celle de l'écrivain argentin Borges »).

<sup>353</sup> *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, Paris, Plon, coll. « La recherche de l'absolu », 1964.

<sup>354</sup> Voir *Journal I*, *op.cit.*, p. 103 : « L. m'a poussé à écrire mon essai sur Valéry pour me libérer de son influence. »

<sup>355</sup> Paul Valéry, *Cahiers I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Judith Robinson, 1973 ; *Cahiers II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974. Mais JBB a travaillé sur l'édition en fac-similé du CNRS (1962).



discussions philosophiques. Dans le *Journal VI*<sup>356</sup>, qui n'adopte nullement la forme habituelle d'un journal mais est constitué d'une succession de lettres fictives adressées à des proches disparus, il évoque pour ce frère, son *alter ego* de l'enfance prématurément décédé, leurs souvenirs communs : « Nous étions tendus vers l'essentiel et c'est pourquoi, dès quatorze ou quinze ans, nous rêvions à la philosophie, à cette discipline magique qui devait nous ouvrir les portes du savoir<sup>357</sup>. » Un peu plus loin, il précise, toujours pour son frère : « Toi comme moi pensions trouver dans l'exercice de l'intelligence des jouissances sans limite<sup>358</sup>. »

Cette fascination pour l'intelligence, il l'a retrouvée dans l'œuvre de Valéry et elle est extrêmement présente dans les *Cahiers IV* et *V*. Durant l'été 1959, à la recherche d'un titre global pour son œuvre, il note : « [...] il faut que l'ensemble de mes livres forme un tout, qu'ils soient les chapitres d'une même œuvre. Le titre de cette œuvre est à trouver. “Les aventures de l'esprit” est trop intellectuel<sup>359</sup>. » Certes, ce titre est rejeté comme « trop intellectuel » ; il est néanmoins intéressant de remarquer que c'est le premier titre qui lui soit alors venu à l'esprit. Et cette tentation n'est pas définitivement écartée puisqu'on en retrouve la trace à la fin de ce même *Cahier* en mai 1961 :

Tous mes livres devraient être les chapitres d'un seul livre, dont le titre serait : *Histoire de l'esprit* ou *d'un esprit* (le mien) ?

Il faut combiner les deux. La croissance de l'esprit<sup>360</sup>.

Comme son maître à penser, Bourbon Busset éprouve la tentation de tout centrer sur l'étude de son propre esprit et de son fonctionnement. Le 28 juillet suivant, il écrit : « Le slogan que je voudrais lancer : “L'avenir est à l'esprit”<sup>361</sup>. » Formule qu'il éprouve le besoin de souligner, pour bien marquer son importance. Au début du *Cahier V*, cette ambition est encore très présente. C'est le cas le 20 août 1961 : « L'étiquette de mon œuvre, le roman de l'esprit, la comédie de l'intellect, des aventures et des passions de l'esprit dont rêvait Valéry<sup>362</sup>. » Dans son *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, il évoque cette *Comédie de l'intellect*, « la grande œuvre “qui prendrait place dans le Trésor de nos Lettres, tout auprès de la *Comédie humaine*,

---

<sup>356</sup> *Journal VI*, Paris, Gallimard, 1976.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>359</sup> *Cahier IV*, folios 16 et 17, p. 32 et 34.

<sup>360</sup> *Ibid.*, folio 66<sup>vo</sup>, p. 125.

<sup>361</sup> *Ibid.*, folio 67, p. 126.

<sup>362</sup> *Cahier V*, folio 5, p. 137.

dont elle serait un développement désirable consacré aux aventures et aux passions de l'intelligence" (*Pléiade, I, 518*)<sup>363</sup>. »

En novembre de la même année, Bourbon Busset se présente comme « le romancier de l'intelligence », formule une nouvelle fois soulignée<sup>364</sup>. Mais il précise : « De l'intelligence victorieuse d'elle-même. L'intelligence aux prises avec l'amour dans le couple, avec l'action dans la vie politique, avec la foi dans la mystique<sup>365</sup>. » Cette remarque intervient au cours d'une grande réflexion sur l'intelligence commencée le 27 novembre 1962 et qui se poursuit sur plusieurs pages du *Cahier V*<sup>366</sup>, réflexion amorcée par une remarque de Laurence à son mari :

27 novembre : L. me dit que mes livres posent les problèmes que la plupart des gens n'ont pas le temps de se poser, et ce d'une manière à la fois lucide et mystique, qui révèle un homme déchiré entre le scepticisme et le sentiment de l'absolu<sup>367</sup>.

L'écrivain acquiesce et poursuit :

Il me faut trouver le moyen de passer de la lucidité à la Valéry à la contemplation active, à la limpidité. L'amour du créé, tel que le ressent L., doit m'aider. L'intelligence doit conduire à l'amour du créé et au désir de continuer la Création<sup>368</sup>.

Dans son *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, Bourbon Busset rappelle un article du critique Jean Onimus à propos de Valéry : Jean Onimus oppose à la « lucidité sauvage et destructrice » du serpent évoqué dans le poème « Ébauche d'un serpent<sup>369</sup> » « la limpidité, c'est-à-dire l'esprit d'enfance, le retour à l'innocence, la transparence<sup>370</sup> ». Mais Bourbon Busset réfute Jean Onimus quand il prétend impossible « d'arriver à la limpidité par la

---

<sup>363</sup> *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu, op.cit.*, p. 35. Citation extraite du « Voltaire » de P. Valéry, discours prononcé à la Sorbonne le 10 décembre 1944, à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Voltaire. Voir Paul Valéry, *Œuvres I, op.cit., Variété*, « Études littéraires : Voltaire », p. 518. Voici précisément comment Valéry avait commencé son discours : « Il m'arrive assez souvent de rêver d'une œuvre singulière, qui serait difficile à faire, mais non impossible, que quelqu'un fera quelque jour, et qui prendrait place dans le trésor de nos Lettres, tout auprès de la *Comédie humaine*, dont elle serait un développement désirable, consacré aux aventures et aux passions de l'intelligence. Ce serait une Comédie de l'Intellect, le drame des existences vouées à comprendre et à créer. On y verrait que tout ce qui distingue l'humanité, tout ce qui la relève quelque peu des conditions animales monotones est le fruit d'un nombre restreint d'individus, auxquels nous devons de quoi penser, comme nous devons aux laboureurs de quoi vivre. »

<sup>364</sup> *Cahier V*, folio 54<sup>vo</sup>, p. 210.

<sup>365</sup> *Ibid.*

<sup>366</sup> *Ibid.*, folios 53 à 56, p. 207 à 213.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>368</sup> *Ibid.*

<sup>369</sup> P. Valéry, *Œuvres I, op.cit., Charmes*, « Ébauche d'un serpent », p. 138-146.

<sup>370</sup> *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu, op.cit.*, p.45. Pour l'article de Jean Onimus, voir *Face au monde actuel*, p. 196, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1962.

lucidité<sup>371</sup> ». Et il précise : « [...] pour que [la lucidité] débouche sur l'acceptation et la joie, il faut sans doute une grâce, une rencontre<sup>372</sup>. » Or, poursuit-il : « C'est ce qui a manqué à Valéry et par sa faute. Son dialogue avec Claudel, rapporté par Mondor, le montre rétracté, méfiant, dès que l'auteur du *Soulier de satin* évoque le mystère de l'inspiration<sup>373</sup>. » Toujours dans la même entrée du *Cahier V*, il précise ainsi sa pensée :

Il a manqué à Valéry l'humilité qui lui aurait permis de passer de l'analyse lucide à la vision joyeuse et active. Il a refusé la Grâce, comme il niait l'inspiration. Il ne voulait, par orgueil, ne [*sic*] se tenir que de lui-même. Il n'a pas su passer de la lucidité négative à la lucidité positive. La clé de ce passage est l'attention. Se faire attentif au réel, à la nature, aux autres, à Dieu<sup>374</sup>.

Dans la conclusion de cette réflexion, il affirme :

Mon intuition de base, dont j'espère bien tirer quelque chose, est celle-ci : la connaissance et l'amour qui s'opposent (dans une certaine mesure, c'est l'opposition entre Satan et Dieu) doivent s'unir, si on pousse la connaissance (l'intelligence) à son extrême, si on dépasse le stade de la connaissance qui se complaît en elle-même. [...] L'intelligence capable de réfléchir sur autre chose qu'elle-même, de voir au-delà et en dehors d'elle-même doit nécessairement rencontrer l'attention à autrui, le respect d'autrui, bref l'amour<sup>375</sup>.

Disant cela, il ne s'adonne pas à une réflexion purement intellectuelle, il se réfère en filigrane à son expérience existentielle majeure, liée précisément à sa relation avec sa femme Laurence. À plusieurs reprises dans son œuvre, il reviendra sur la façon dont s'est construite cette relation. Ainsi, dans le *Journal I*, dans une entrée écrite à la fin de juin ou au début de juillet 1965, à propos d'une analyse de l'intelligence assez proche de celle du *Cahier V*, il en dévoile un peu plus :

Comment récuser la phrase de feu de Léonard de Vinci : « L'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus parfaite » ? J'ai vécu le dessèchement et le piège gidien de la disponibilité. Je sais qu'une fois dans cette nasse, il est impossible d'en sortir seul. L'exemple de l'amour, non pas fou, mais

---

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 45. Dans le chapitre « Regard lucide, regard limpide » de *Face au monde actuel*, *op.cit.* (p. 196), Jean Onimus écrivait : « Les hommes se sont toujours défiés des intellectuels, redoutant leur puissance destructrice. Car s'ils attaquent les fanatismes et les folies, ils n'en détruisent pas moins, et du même élan, les enthousiasmes généreux, les sagesses et jusqu'au goût de vivre. »

<sup>372</sup> *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, *op.cit.*, *ibid.*

<sup>373</sup> *Ibid.* Pour le dialogue entre Claudel et Valéry voir Henri Mondor, *Propos familiers de Paul Valéry*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers verts », 1957, chapitre « Le 23 novembre 1943. Chez la princesse H.S. », p. 197-223, et pour l'échange des deux écrivains sur l'inspiration p. 214-216.

<sup>374</sup> *Cahier V*, folio 55, p. 211.

<sup>375</sup> *Ibid.*, folio 56, p. 213.

héroïque de L. m'a été donné. Il ne m'a pas foudroyé. Je l'ai retourné dans tous les sens, comme un objet insolite. C'est après l'avoir scruté, examiné, soupesé, que j'ai pris conscience de ce qu'il signifiait. Un mouvement spontané ne m'aurait pas conduit aussi loin, ni d'une manière aussi irrévocable. [...] C'est non un élan du cœur, mais l'effort de réflexion qui m'a révélé qu'il y a dans la raison plus de choses que la raison ne peut en concevoir<sup>376</sup>.

La citation de Léonard de Vinci figure déjà dans le *Cahier V*, en avril 1963<sup>377</sup> et elle y est mise en valeur par une double barre verticale. Bourbon Busset la reprend encore dans son entretien avec Jacques Paugam<sup>378</sup> en 1978, signe de l'importance qu'il lui accorde, en particulier pour rendre compte de sa propre évolution sentimentale. Lui, ancien Don Juan attaché plus que tout à sa liberté, à cette disponibilité gidienne à laquelle il fera assez souvent allusion dans son œuvre, a cherché à comprendre cette jeune femme tombée si inexplicablement et si passionnément amoureuse de lui et il a fini ainsi par l'aimer véritablement. Cette expérience peu banale sous-tend bien des remarques de l'œuvre, par exemple cette réflexion du *Cahier V* :

La tâche de ma vie est peut-être de montrer non pas qu'on dépasse l'intelligence par l'amour mais qu'on arrive à l'amour par l'intelligence. La route de l'absolu passe par l'intelligence. C'est peut-être la leçon de Valéry<sup>379</sup>.

Cette remarque montre bien l'ambivalence de son attitude à l'égard de Paul Valéry à cette période de sa vie. Entre avril et juin 1965 encore, après une visite sur la tombe de cet écrivain au cimetière marin de Sète, il écrit dans le *Journal I* :

L. m'a poussé à écrire mon essai sur Valéry pour me libérer de son influence. Objectif atteint (à moitié seulement). Mon admiration est inentamée, mais je devine un drame intime, bouleversant à la fois l'intelligence et le cœur<sup>380</sup>.

Et il déplore que son maître à penser n'ait pas eu, ou su garder, le privilège que lui connaît, de vivre auprès d' « un être, à la fois reflet et résistance, semblable et différent, *un moi de*

---

<sup>376</sup> *Journal I, op.cit.*, p. 134-135. Voir aussi *infra* p. 98 sq.

<sup>377</sup> *Cahier V*, folio 62<sup>vo</sup>, p. 225.

<sup>378</sup> *Je n'ai peur de rien...*, *op.cit.*, p.107

<sup>379</sup> *Cahier V*, folio 54, p. 209.

<sup>380</sup> *Journal I, op.cit.*, p. 103.

*secours*<sup>381</sup> », qui l'aurait fait échapper à sa confrontation glacée avec Monsieur Teste<sup>382</sup>. Dans le dernier chapitre de son *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, il note :

Pour se prémunir contre sa sensibilité, pour refuser l'émotion et la souffrance, Valéry a séquestré son *anima*.

Croyait-il ainsi laisser libre cours à son *animus* ? Il était trop lucide pour ne pas savoir que les facultés humaines se développent et dépérissent en même temps, et non aux dépens l'une de l'autre<sup>383</sup>.

Malgré la formulation nuancée, on sent poindre le reproche et le désir de Bourbon Busset de prendre un itinéraire relativement différent, ce que nous allons tenter de montrer

### 2.2.2. Concilier intelligence et sensibilité

À la fin du *Cahier V*, il n'est pas totalement délivré de l'emprise de Valéry. Il ne l'est pas non plus vraiment en 1966 : dans le *Journal II*, il le note à deux reprises, d'abord en février ou au début de mars : « [...] le cadavre de Valéry n'a pas fini de m'encombrer, ni celui, qui lui est enchaîné, d'Alain<sup>384</sup>. » Puis en octobre : « Si je devais rédiger mon ordonnance, je me prescrirais de renoncer pour le moment à Valéry et aux ancêtres qu'il s'est créés, dont au premier rang Descartes<sup>385</sup>. » Ce n'est que dans le *Journal III*, à la fin d'avril 1967, qu'il parle de cette influence au passé : « Valéry a longtemps régné sur moi<sup>386</sup>. »

Cependant, dès le *Cahier V*, il note deux grandes différences entre son maître à penser et lui : grâce à Laurence, il connaît la grâce d'un véritable dialogue de couple, qui le sauve de sa tentation du solipsisme. Bien loin de « séquestrer [s]on *anima* », il n'a de cesse – et les *Cahiers IV* et *V* le montrent bien – d'essayer de concilier intelligence et sensibilité, *animus* et *anima*. Ces notions ont été utilisées et explicitées successivement par C.G. Jung<sup>387</sup>, Gaston Bachelard<sup>388</sup> et Paul Claudel<sup>389</sup>. Bourbon Busset, qui n'adhère pas complètement aux conceptions exposées par ces trois penseurs, va proposer sa propre distinction :

---

<sup>381</sup> *Ibid.*

<sup>382</sup> En 1965, JBB ne peut avoir eu connaissance de la relation de Paul Valéry avec Catherine Pozzi, mais son intuition est très pertinente.

<sup>383</sup> *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu, op.cit.*, p. 149-150.

<sup>384</sup> *Journal II, op.cit.*, p. 84.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>386</sup> *Journal III, op.cit.*, p. 73.

<sup>387</sup> Voir C.G. Jung, *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1964.

<sup>388</sup> Voir G. Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1984 (première édition : 1960) et en particulier les p.48-83.

<sup>389</sup> Voir Paul Claudel, *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacques Petit et Charles Galpérine, 1965, *Positions et propositions*, « Sur le vers français », « Parabole d'*Animus* et d'*Anima* : pour faire comprendre certaines poésies d'Arthur Rimbaud », p. 27-28.

L'*animus*, qui est l'esprit de compétition, d'agressivité, de domination, est plus développé chez les hommes, mais il existe aussi chez la femme. L'*anima*, qui est l'esprit de compréhension, d'accueil, d'hospitalité, est plus développée chez la femme. Mais, en tout être, il y a les deux. Alors, plutôt qu'une opposition entre l'homme et la femme, il faudrait parler de l'opposition entre *animus et anima* qui, elle, est fondamentale<sup>390</sup>.

Le désir de concilier, de faire cohabiter harmonieusement ces deux facultés est une préoccupation récurrente dans les *Cahiers IV* et *V*. Ainsi, le 7 novembre 1959, il écrit :

Faire le roman des créateurs (cela rejoint les aventures de l'esprit), étudier, chercher à découvrir les conditions, les modalités de la découverte, (c'est-à-dire de la liberté créatrice), à découvrir aussi et ainsi les liaisons entre la tête et le cœur, en particulier le mécanisme des bouffées<sup>391</sup>.

Certes, on retrouve ici des préoccupations valéryennes, avec ce désir de mettre au jour le processus même de création. Mais Bourbon Busset insiste également sur « les liaisons entre la tête et le cœur », motif de questionnement pour lui depuis son plus jeune âge. Ainsi, dans le *Journal II*, il écrit dans une entrée de mai 1966 :

Au moment de l'éveil, nous avons senti une gêne, quelque chose qui clochait dans le monde. Et notre vie se passe à essayer de résoudre cette difficulté. Je me revois, à onze ans, dans le jardin de la rue de Lille<sup>392</sup>, regardant passer les nuages. Je sentais avec force que je comprenais certaines choses avec mon cœur. Je m'interrogeais. Que valait cette façon de comprendre ? [...] <sup>393</sup>

Dans le *Cahier IV*, il se réfère sans doute à cette expérience enfantine quand il complète ainsi sa pensée :

Chacun tire sa vie d'une intuition première, lointaine et fondamentale. La mienne est, je crois bien, une certaine sensibilité intellectuelle, qui explique mon goût pour Bergson. J'étais sensible à la liaison établie entre les « bouffées » et les idées. J'avais besoin des deux<sup>394</sup>.

L'oxymore « sensibilité intellectuelle » qualifie bien la « double postulation » de l'écrivain Bourbon Busset, tiraillé constamment entre son exigence de rationalité intellectuelle et

---

<sup>390</sup> *Je n'ai peur de rien...*, *op.cit.*, p. 76.

<sup>391</sup> *Cahier IV*, folio 29, p. 54.

<sup>392</sup> Les parents de l'auteur possédaient une maison au 71, rue de Lille, à Paris.

<sup>393</sup> *Journal II*, *op.cit.*, p. 128.

<sup>394</sup> *Cahier IV*, folio 29, p. 54.

« l'appel des profondeurs<sup>395</sup> », expression de sa sensibilité qu'il a par la suite longtemps cherché à réprimer<sup>396</sup>. Cet appel est à mettre en relation avec ce qu'il nomme ici les « bouffées », qu'il nommera aussi « lueurs » ou « souffles ».

C'est dans son second livre, un récit d'inspiration autobiographique, *Antoine, mon frère*<sup>397</sup>, qu'il explicite pour la première fois cette expérience que, dans le *Journal*, il désigne généralement sous le nom de « souffles » : le narrateur, soldat à la veille d'une attaque, une « mission de sacrifice<sup>398</sup> » dans laquelle il pense perdre la vie, s'adresse à son frère Antoine, mort de maladie quelques années auparavant. Le narrateur ressemble beaucoup à Jacques de Bourbon Busset et son frère Antoine fait penser à son frère Charles décédé en janvier 1942 des suites d'une tumeur au cerveau. Il tente d'analyser ces états que les deux enfants avaient ressentis et dont ils parlaient sous le sceau du secret :

Comme tu fus surpris et même émerveillé d'apprendre que l'odeur de moisi de la bibliothèque, le bruit du vent dans les peupliers du bout du jardin provoquaient la même nuance d'émotion en moi qu'en toi, et que cette émotion était d'une intensité proprement incomparable ! Vraiment, nous comprîmes à ce moment-là que nous étions faits de la même substance, puisque nous réagissions d'une manière identique à ces signes en apparence insignifiants, et que nous leur attachions, non pas beaucoup d'importance, mais une importance suprême<sup>399</sup>.

Dans les pages suivantes, le narrateur tente d'explicitier un peu plus ces états qu'il nomme alors « bouffées » :

Ces états ne sont-ils pas plutôt la clef qui ouvre les portes d'un autre monde, le monde véritable, celui qu'entrevoient et que font entrevoir les poètes et les mystiques ? Le mystère de ces bouffées sans densité, ni contours, choses sensibles mais qui échappent aux sens, immatériels mais non abstraits, n'est-il pas le signe d'un mystère plus haut<sup>400</sup> ?

Certes, ces impressions ne sont pas sans analogie avec les expériences de mémoire involontaire si magistralement analysées par Marcel Proust dans *La Recherche du temps perdu*, surtout lorsque les quatre notes du coq suscitent chez le narrateur d'*Antoine, mon frère* une joie particulière : « Cette joie, j'avais conscience de l'avoir déjà éprouvée auparavant, la

---

<sup>395</sup> *Ibid.*, folio 37, p. 68.

<sup>396</sup> Voir, par exemple, *Cahier IV*, folio 44, p. 81.

<sup>397</sup> *Antoine, mon frère, op.cit.*, p. 78-84.

<sup>398</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 78-79.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 80.

même exactement et dans les mêmes conditions. Je me revoyais dans le jardin, percé par ce cri, qui me tenait immobile, transfiguré, palpitant<sup>401</sup>. » Expérience d'abolition du temps, comme chez Proust, dans ce cas précis où le chant du coq va permettre au narrateur de revenir à la période de son enfance :

Mais cette joie n'était pas seule. Un objet y adhérait, lequel ? Soudain la brume se déchirait, je percevais une fine odeur de cuir, un léger poids dans ma main, celui du petit carnet vert, que tu étais seul à connaître, où j'inscrivais mes réflexions<sup>402</sup>.

Mais, dès 1956, chez Bourbon Busset, la manifestation des « bouffées » renvoie à une interprétation différente : la prescience « d'un autre monde, le monde véritable, celui qu'entrevoient et que font entrevoir les poètes et les mystiques<sup>403</sup> ». Dans le *Journal*, Laurence sera souvent présentée comme la médiatrice qui facilite l'accès à ce monde. Ainsi, dans le *Journal III*, il note :

Les souffles, les bouffées, les lueurs, les murmures donnent l'avant-goût d'une vérité que l'on peut tenir et palper, et qui ne se confond pas avec la vérité apprise. J'aimerais m'engager sur ce chemin. L. se tient à l'entrée et, seule, peut m'y conduire.<sup>404</sup>.

En juillet 1959, dans une page consacrée à ses projets d'activités diverses et à ses futurs livres, il songe à un recueil de poèmes intitulé « Souffles<sup>405</sup> ». Ce projet ne se concrétisera pas tel quel, mais les souffles prendront une place importante dans l'œuvre postérieure. On le constate dans la première œuvre ouvertement autobiographique, *Les Aveux infidèles*, où le chapitre III est consacré pour l'essentiel à l'évocation des souffles<sup>406</sup>, qu'il nomme aussi « lueurs », expérience partagée avec son frère Charles :

La nuit, la lumière éteinte, Charles et moi nous confrontions nos impressions de la journée. Celles des grandes personnes devant un coucher de soleil, une église ou un tableau nous paraissaient conventionnelles, alourdies de réminiscences livresques. Les nôtres, les souffles, étaient directes, comme un coup de dague<sup>407</sup>.

---

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>402</sup> *Ibid.*

<sup>403</sup> JBB établit souvent un lien étroit entre poésie, amour humain et mystique.

<sup>404</sup> *Journal III, op.cit.*, p. 121.

<sup>405</sup> *Cahier IV*, folio 15<sup>vo</sup>, p. 31.

<sup>406</sup> *Les Aveux infidèles, op.cit.*, p. 47-66.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 49-50.



Comment suggérer les souffles ? Dans ce chapitre des *Aveux infidèles*, Bourbon Busset va tenter, à diverses reprises, de faire comprendre au lecteur ce qu'il entendait ainsi. Au début de son évocation, il écrit à propos d'une expérience de sa dix-neuvième année :

Je me suis efforcé de ressentir ce que j'appelais un souffle, c'est-à-dire une émotion accordée à la mélancolie du crépuscule. Le paysage bleuâtre, accidenté, est resté sans vie. Même la bruyère vagabonde n'a pas su s'animer. Une page était tournée<sup>408</sup>.

Ici, l'expérience des souffles est clairement liée à l'enfant et à l'esprit d'enfance, dont le jeune homme a perdu l'accès. Mais l'écrivain adulte qui, après un long cheminement, en a retrouvé la trace, peine à en rendre compte avec le langage :

Comment noter ces mouvements à peine esquissés, ces frôlements, ces lents déplacements du tissu du réel ? Les transcrire, c'est les trahir. Il faudrait un langage extrêmement riche ou tout à fait pauvre. L'apparente clarté des théories scientifiques recouvre l'obscurité des expériences. L'apparente clarté du langage dissimule les raisonnements du corps et les instincts de l'esprit<sup>409</sup>.

C'est par la métaphore, le paradoxe, le parallélisme de construction et enfin l'hypallage que l'écrivain tente ici de suggérer ces expériences obscures. Plus loin, il en fera l'approche par une série de métaphores :

La phrase musicale, immobile et en mouvement, traduit ces instants où le temps s'écoule et s'arrête, comme une note tenue dresse dans l'espace sonore un provisoire défi<sup>410</sup>.

Ces instants où l'être affleure, sont des diamants qui rayent la vitre du quotidien.

Deux textes sont emmêlés. Soudain les caractères regagnent leur place. Les uns restent ternes, les autres brillent, puis s'éteignent, mais il est impossible d'oublier leur scintillement<sup>411</sup>.

À travers ces images, les souffles semblent caractérisés par leur surgissement impromptu, leur apparition éphémère et leur capacité de révélation. Mais que s'agit-il de révéler ? Bourbon Busset note : « La voie d'accès à la vérité est peut-être jalonnée par ces minutes<sup>412</sup>. » Un peu plus loin, il tente une approche synesthésique de cette vérité :

---

<sup>408</sup>*Ibid.*, p. 48.

<sup>409</sup>*Ibid.*, p. 54-55.

<sup>410</sup>*Ibid.*, p. 62.

<sup>411</sup>*Ibid.*, p. 63-64.

<sup>412</sup>*Ibid.*, p. 64.

Qu'il s'agisse des saules remués par le vent du soir, des idées capricieuses, de la musique indiscreète ou de toi, plus indiscreète encore, vous êtes tous plongés dans une lumière sonore et odorante, qui est la trame du monde<sup>413</sup>.

À la fin de ce chapitre des *Aveux infidèles*, il établit clairement une relation entre expérience des souffles et expérience religieuse :

Cet instant qui est maintenant et toujours, ce point qui est partout et nulle part, je n'ai plus peur de les attribuer à Dieu, ni d'avouer que je vénère l'Être où toute existence puise sa source, et que la présence des choses cache et révèle<sup>414</sup>.

Instants privilégiés qui abolissent provisoirement le temps et l'espace, les souffles, signes de la présence de Dieu, sont à la fois cachés et révélés par la nature environnante. C'est ce qu'il affirme dans une note non datée du *Cahier V*, écrite entre mars et août 1964 :

Je crois que ces instants de vérité, ces lueurs n'apparaissent qu'à travers les arbres. Ou du moins plus volontiers. Il faut, en tout cas, être détaché des soucis de la réussite. C'est plus facile à la campagne qu'à la ville. D'où le sens de ma retraite, qui me permet d'avoir quelques lueurs<sup>415</sup>.

Pour Bourbon Busset, la vie à la campagne et le contact avec la nature favorisent grandement ce genre de révélation dont il semble avoir retrouvé l'accès surtout après son retrait de la fonction publique et son installation définitive à la campagne à partir de 1956. Il n'est pas indifférent de rappeler à ce propos les titres donnés aux deux premiers volumes de son *Journal*, titres qu'il choisissait avec grand soin : *La Nature est un talisman*, pour le *Journal I* ; *Les Arbres et les Jours*, pour le *Journal II*, titres qui suggèrent bien la relation entre sa quête et le cadre naturel.

C'est dès l'époque de l'enfance, avec son frère Charles, celui qu'il nommait son « compagnon<sup>416</sup> » et avec lequel il s'efforçait de déchiffrer les secrets du monde, que le futur écrivain se sentait partagé entre l'appel de l'intelligence conceptuelle et celui de la sensibilité. Il le montre dans *Les Aveux infidèles* à propos des souffles :

---

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 65. L'écrivain s'adresse ici à Laurence.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 65-66.

<sup>415</sup> *Cahier V*, folio 90, p. 257.

<sup>416</sup> Voir *Journal II*, *op.cit.*, p. 167 : « Quand mon frère Charles et moi nous nous appelions "les compagnons", [...] nous avions le sentiment que, pour déchiffrer la partition, il fallait se mettre à deux. » Voir aussi *Journal IV*, *op.cit.*, p. 87.

Un ordre secret devait présider à leur apparent désordre. Un ordre pourvu d'une signification. Les souffles étaient des avertissements. Nous qui les écoutions, au lieu d'être distraits et frivoles comme les adultes, nous avons la responsabilité d'élucider leur sens.

Ce mouvement par lequel nous cherchions à retrouver dans chacune de nos impressions la vie de l'esprit était devenu notre tic fondamental. Un régulateur automatique corrigeant les images par les idées et les idées par les images nous faisaient vivre dans une sorte de lyrisme intellectuel<sup>417</sup>.

On retrouve cette expression de « lyrisme intellectuel », ainsi que d'autres formules analogues, à plusieurs reprises dans les *Cahiers* inédits. Dès les premières pages du *Cahier IV*, et peut-être dès l'été 1958 (note non datée), Bourbon Busset formulait cette injonction, en soulignant l'expression : « Faire sentir pour faire comprendre ». Mais c'est surtout dans le *Cahier V* qu'il tente des oxymores pour définir au mieux sa posture. Ainsi, en juillet 1961, il note : « R. Caillois me définit “un lyrique abstrait”. Je dirais plutôt : “un lyrique métaphysique” ou encore mieux “un lyrique lucide”<sup>418</sup>. » Et sur le folio 1<sup>vo</sup> (qui fait face dans le manuscrit), il rectifie encore :

ou un lyrique concerté  
contrôlé  
réfléchi

Ces variantes montrent l'importance qu'il attache à cette double définition. Quelques jours plus tard, il revient sur cette thématique :

Le ton de mes livres est celui d'une réflexion poétique/lyrique sur la destinée humaine. Mes livres sont à la fois des méditations et des évocations. Cette zone où se rejoignent la réflexion et le lyrisme me paraît celle qui sera la plus riche pour l'avenir de l'esprit. La méditation lyrique, ou le lyrisme de la réflexion, ou mieux encore la réflexion lyrique est peut-être la meilleure méthode pour atteindre l'objet de ma recherche : le point de soudure entre le visible et l'invisible<sup>419</sup>.

Dès la seconde entrée du *Journal I*, en septembre 1964, Bourbon Busset use d'une expression un peu similaire pour formuler « l'objet de [s]a recherche » :

---

<sup>417</sup> *Les Aveux infidèles*, op.cit., p. 50-51.

<sup>418</sup> *Cahier V*, folio 2, p. 131.

<sup>419</sup> *Ibid.*, folio 4, p. 135.

Problèmes des frontières, des jointures. Relations entre réflexion et action, entre mystique et politique, entre images et idées, entre foi et raison. À la limite de deux territoires, entre chien et loup, des choses se passent, des significations apparaissent. Être un frontalier<sup>420</sup>.

La réflexion lyrique, qu'il qualifie aussi de « lyrisme intellectuel<sup>421</sup> » (le double soulignement montre la préférence marquée accordée à cette formule), semble donc pour l'écrivain le moyen d'aller à la découverte des secrets du monde. Il est intéressant de remarquer à ce propos que la première entrée du *Journal I* est consacrée à l'évocation des souffles :

23 septembre 1964. Premier jour de l'automne, saison des arbres. Les minutes privilégiées s'imposent comme des bouffées, des souffles, ou plutôt des lueurs. Elles m'apparaissent le plus souvent à travers les arbres, comme si l'ombre et le feuillage les provoquaient, les poussaient à déchirer ce mince tissu protecteur<sup>422</sup>.

Dans ce texte, on perçoit l'écho direct d'une réflexion écrite entre mars et août 1964 :

[...] à certains moments privilégiés, il se fait une déchirure dans le tissu du réel. C'est ce que j'appelais autrefois bouffées, puis souffles (dans *Les Aveux infidèles*). Je dirais aujourd'hui : lueurs. Je crois que ces instants de vérité n'apparaissent qu'à travers les arbres. Ou du moins plus volontiers<sup>423</sup>.

L'écrivain recourt encore à la métaphore du tissu qui se déchire et emploie les trois mêmes expressions pour désigner l'expérience qu'il veut évoquer. Cela n'est pas très étonnant dans la mesure où ces deux écrits semblent assez contemporains : le texte du *Cahier V* a été écrit au printemps ou à l'été 1964 ; le texte du *Journal I* est daté du 23 septembre. Soulignons de plus que le *Cahier V* et le *Journal I* ont dû être concomitants quelques mois puisque le *Cahier* s'achève en décembre 1964 et que le *Journal* commence au mois de septembre précédent.

Le souci de concilier intelligence et sensibilité apparaît donc comme une préoccupation récurrente des *Cahiers*, et particulièrement du *Cahier V*. En août 1963, Bourbon Busset notait : « L'intelligence et la sensibilité convergent dans la générosité. Une littérature de l'homme total, rééquilibré, recentré, rassemblé, et qui pose les problèmes de la vie humaine<sup>424</sup>. » Cette réflexion résume assez bien l'un des soucis majeurs de l'écrivain, que l'on trouve en filigrane tout au long des *Cahiers IV* et *V* : comment concilier ses aspirations

---

<sup>420</sup> *Journal I*, op.cit., p. 9.

<sup>421</sup> *Cahier V*, folio 4, p. 136.

<sup>422</sup> *Journal I*, op.cit., p. 9.

<sup>423</sup> *Cahier V*, folio 90, p. 262.

<sup>424</sup> *Ibid.*, folio 75, p. 238.

apparemment contradictoires ? Quelle œuvre écrire pour rendre compte de l'ensemble de son être ?

Durant l'été 1959, il écrit :

L'essentiel est de rétablir l'unité de l'homme, par l'accord entre l'âme et le corps, l'esprit et la sensibilité, donc refaire l'unité de chaque homme dans sa liberté créatrice<sup>425</sup>.

Et, quelques lignes plus loin, il attribue ce rôle à la littérature :

Le rôle de la littérature est de montrer, par une histoire concrète, par des images libres et saisissantes, comment, à quelles conditions, dans quelles circonstances, l'accord de l'homme avec tout lui-même est possible. C'est le problème du bonheur<sup>426</sup>.

Pour cela, l'écrivain doit chercher à suggérer par son œuvre « l'étrangeté du quotidien<sup>427</sup> ». On comprend dans ces conditions pourquoi, dans les *Cahiers*, il revient si souvent sur son ambition d'être d'abord un poète.

### 2.2.3. Être un poète

En septembre 1959, il note : « Le poème en prose (Baudelaire) est assurément la forme qui me conviendrait le mieux<sup>428</sup>. » Et, à la fin du *Cahier V*, en décembre 1964, il fait curieusement figurer Baudelaire dans la liste des treize écrivains ou artistes auxquels il se réfère<sup>429</sup> au moment où il fait le choix de la forme diaristique. Tous ces auteurs (de Montaigne à Jouhandeau) ont pour point commun d'avoir écrit des journaux personnels ou des œuvres à caractère autobiographique. Mais, dans le cas de Baudelaire, il semble se référer à l'auteur des *Petits poèmes en prose* beaucoup plus qu'à celui de *Fusées* ou de *Mon cœur mis à nu*<sup>430</sup>. La recherche d'une forme poétique n'est pas nouvelle chez lui : le plus ancien manuscrit qu'il nous ait été donné de consulter, un cahier daté de 1940-1941, écrit par le « lieutenant de Bourbon » alors qu'il était prisonnier de guerre dans les Dolomites, est composé essentiellement de poèmes (en vers ou en prose) et d'ébauches de nouvelles. Et, à maintes reprises, dans les *Cahiers IV* et *V*, il va affirmer son désir d'apparaître d'abord comme un poète. C'est le cas en octobre 1959 quand il écrit :

<sup>425</sup> *Cahier IV*, folio 16, p. 32.

<sup>426</sup> *Ibid.*

<sup>427</sup> *Ibid.*

<sup>428</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>429</sup> Voir *supra* p.73.

<sup>430</sup> Voir *Cahier IV*, folio 22, p. 42; folio 52, p. 97.

Il y a chez moi

- une tendance satirique
- une tendance historique
- une tendance philosophique
- une tendance poétique

C'est la dernière qu'il faut développer<sup>431</sup>.

Après sa conversation du 10 mai 1960 avec Emmanuel de Sיעyès qui essaie de le convaincre d'écrire des essais et non des romans, il nuance : « [...] plus encore qu'essayiste, je suis poète. Je suis encore plus un poète qui écrit des poèmes romancés ou des romans-poèmes<sup>432</sup> ». Chez lui, la recherche d'un langage poétique correspond d'abord au souci de lutter contre un certain type de raisonnement universitaire et administratif qu'il maîtrise bien, trop bien à son gré, et qui n'a plus sa place dans sa quête littéraire<sup>433</sup>. Elle marque également son désir d'exprimer au plus juste la double tendance de son tempérament que nous avons précédemment évoquée, le goût de la réflexion philosophique et l'expression de la sensibilité. Enfin, le langage poétique lui semble le plus apte à l'aider dans sa tentative de dévoilement des mystères du monde, que l'expérience des souffles lui a permis d'approcher.

Le 3 octobre 1961, dans une importante réflexion sur la réussite littéraire, Bourbon Busset s'interroge sur sa voix propre d'écrivain :

Réussir comme écrivain, cela signifie, à mes yeux, éveiller (chez quelques-uns ou beaucoup, peu importe) une résonance particulière, unique, inoubliable. [...]

Il s'agit de quelque chose qui cherche à être dit, qui s'acharne pour se dire, qui veut être dit. D'où le terrible danger du discours cohérent, cartésien. Il faut le proscrire pour laisser sa chance à cette voix faible, qui essaie de se faire entendre, et que la formation universitaire et administrative a étouffée longtemps.

Comment trouver une forme qui lui rende sa liberté ? Il ne s'agit pas de renforcer une voix trop menue, ce que j'ai longtemps cru, m'accusant d'être en demi-teinte et du genre mineur (genre Joubert<sup>434</sup>), il s'agit de créer les conditions qui permettront à cette voix de se répandre, d'occuper son espace<sup>435</sup>.

---

<sup>431</sup> *Ibid.*, folio 25, p. 48.

<sup>432</sup> *Ibid.*, folio 52, p. 97.

<sup>433</sup> Voir, par exemple, *Cahier IV*, folio 54, p. 101 ; *Cahier V*, folio 8, p. 143 : « [...] mon défaut est de vouloir expliquer, clarifier, rendre transparent. »

<sup>434</sup> Joseph Joubert (1794-1824), moraliste et essayiste français auquel JBB se réfère assez souvent dans son *Journal* (huit fois) ; ses œuvres avaient été partiellement publiées au XIX<sup>e</sup> siècle (à partir de 1838). Ses *Carnets* ont été édités à Paris par Gallimard en 1938.

<sup>435</sup> *Cahier V*, folios 10 et 11, p. 145-146.

La recherche de Bourbon Busset dans les *Cahiers IV* et *V* ne se limite donc pas à déterminer le genre littéraire le plus adéquat pour lui, elle concerne aussi l'expression la plus adaptée à ce grand œuvre auquel il aspire : expression caractérisée ici, paradoxalement, par des formules minoratives (« cette voix faible », « une voix trop menue », « en demi-teinte et du genre mineur »), par opposition au « discours cohérent, cartésien », clairement mis hors-jeu dans le contexte. Trouver la forme qui permettra à cette voix de s'exprimer vraiment va supposer une ascèse, commencée dans ces *Cahiers* et poursuivie tout au long du *Journal*. Ainsi, il écrira dans le *Journal V*, en mai 1972 : « Ce qui m'intéresse dans le travail d'écriture, c'est l'effort pour élucider et exprimer ce qui est difficile<sup>436</sup>. »

Dans les *Cahiers*, deux pistes sont à plusieurs reprises évoquées dans cette optique : le surréalisme et le récit onirique. Ainsi, dans le *Cahier IV*, il écrit le 29 décembre 1959 : « Faire des romans magiques. Ceci me rapprocherait du surréalisme, dont me sépare tout à fait ma conception catholique du monde<sup>437</sup>. » Et il va, à plusieurs reprises, dire son intérêt pour l'œuvre d'André Breton. Le récit onirique peut donc apparaître comme une variante de ce « récit magique » souhaité par l'écrivain ; mais il ne s'apparente pas seulement aux récits surréalistes ; Bourbon Busset revendique également le parrainage de Gérard de Nerval<sup>438</sup>. Et il écrira plusieurs textes dans cette veine : *Le Démon de la gloire*, œuvre inachevée ; *La Nuit de Salernes* ; *Le Lion bat la campagne* et quelques autres récits, ainsi que des passages oniriques dans le *Journal*<sup>439</sup>.

Le langage poétique présente en effet pour lui un intérêt certain. Tout d'abord, comme l'indique son étymologie, il est création. En décembre 1961, il note déjà : « Le poème est l'affirmation par le verbe que l'homme veut continuer la Création<sup>440</sup> ». Il poursuit quelques lignes plus loin ; « Pour une littérature totale, une poésie totale, qui exprime la totalité de l'homme (le moi, la société, la nature, la science, Dieu<sup>441</sup>). » Et il conclut sur une définition de la poésie qu'il propose lui-même : « La poésie est une méthode de connaissance dont l'application suppose la mise en œuvre de toutes les facultés du sujet à propos d'un objet en qui tous les autres sont contenus<sup>442</sup>. » Certes, la formulation n'est pas la plus heureuse possible mais elle exprime bien l'ambition de totalité de l'écrivain, si récurrente dans les

<sup>436</sup> *Journal V*, Paris, Gallimard, 1974, p. 119.

<sup>437</sup> *Cahier IV*, folio 32, p. 60.

<sup>438</sup> Voir, par exemple, *Cahier IV*, folio 2, p. 5 ; *Cahier V*, folio 92, p. 259.

<sup>439</sup> Voir par exemple *Journal I*, *op.cit.*, p. 37-39 ; *Journal VII*, *op.cit.*, p. 56-58 ; p. 179-181 ; *Journal IX*, *op.cit.*, p. 50-59.

<sup>440</sup> *Cahier V*, folio 18, p. 158.

<sup>441</sup> *Ibid.*

<sup>442</sup> *Ibid.*

*Cahiers* : « toutes les facultés du sujet » ; « un objet en qui tous les autres sont contenus ». Quel va donc être cet objet susceptible de favoriser l'appréhension de la totalité ? Très curieusement, à la fin du *Cahier V*, Bourbon Busset ne l'a pas encore vraiment déterminé. Lui qui va devenir, avec son *Journal*, le chantre du couple durable, n'a pas clairement fait ce choix en décembre 1964. Quelle semble être alors la place de Laurence dans la création littéraire de son mari ?

### 2.3. Laurence et la création littéraire de Jacques de Bourbon Busset

Dans les *Cahiers IV* et *V*, Laurence n'est pas absente. Dans les livres antérieurs de son mari, on peut même affirmer qu'elle a assez souvent inspiré le personnage féminin principal, qu'il s'agisse de Renée dans *Le Sel de la terre*, Françoise dans *Antoine, mon frère*, encore Françoise dans *Le Silence et la joie*, Anne dans *Fugue à deux voix*. Mais ces textes sont des récits que Bourbon Busset qualifie d'« intimistes » et, quand il commence à rédiger le *Cahier IV*, il affirme clairement, vers la fin de 1958 (entrée non datée), son aspiration à « dépasser l'intimisme<sup>443</sup> ». Il réitérera cette volonté en octobre 1959 : « *Fugue à deux voix* marque la fin de ma période intimiste<sup>444</sup>. »

Il semble donc désireux de se renouveler, ce qu'il exprime à plusieurs reprises dans les *Cahiers*, et d'écrire des œuvres à portée plus générale. Il le disait à la fin de 1958 : « Poser les problèmes non seulement personnels, mais de civilisation et de culture<sup>445</sup>. » Il le redit encore plus fortement en octobre 1959 : « Désormais, je dois montrer un homme aux prises avec la totalité du monde, avec la société, mais aussi avec la nature, avec la mer, la forêt, la lumière<sup>446</sup>. »

#### 2.3.1. Rôles de Laurence autour de l'œuvre

Dans cette nouvelle étape de sa quête littéraire, Laurence va jouer un grand rôle. Tout d'abord, elle va l'aider à préciser son « étiquette<sup>447</sup> », préoccupation qui le hante pendant une grande partie des deux *Cahiers*. C'est le cas le 23 novembre 1961 :

---

<sup>443</sup> *Cahier IV*, folio 7<sup>vo</sup>, p. 16.

<sup>444</sup> *Ibid.*, folio 25, p. 47.

<sup>445</sup> *Ibid.*, folio 7<sup>vo</sup>, p. 16.

<sup>446</sup> *Ibid.*, folio 25, p. 47.

<sup>447</sup> Cette préoccupation de son « étiquette » est récurrente pour JBB dans les deux *Cahiers*. Il utilise lui-même ce mot à trois reprises : dans le *Cahier IV*, folio 24, p. 45 ; folio 61<sup>vo</sup>, p. 116 ; *Cahier V*, folio 82, p. 247. Voir aussi *infra*, p.110 sq.



Dans la brasserie Garnier, en face de la gare Saint-Lazare, où nous allions souvent pendant la guerre, L. me dit : « S'il faut te définir, tu es un homme qui, engagé dans l'action, a pris conscience, grâce à l'amour, de la réalité mystique, qu'il exprime dans une forme d'un lyrisme contenu<sup>448</sup>. »

Et Bourbon Busset approuve cette définition qu'il trouve « très complète<sup>449</sup> ». Le 2 octobre, Laurence propose une autre formulation :

L. me dit qu'à travers tous mes livres on sent une personnalité. Je lui demande : « Laquelle ? » Elle me dit : « Un homme qui prend du recul, qui juge même quand il agit et chez qui la lucidité n'exclut pas la pitié. »

Ici encore, son mari acquiesce : « Cela me paraît juste et m'encourage<sup>450</sup>. » Le 27 novembre, elle met l'accent sur une des contradictions de Jacques :

L. me dit que mes livres posent les problèmes que la plupart des gens n'ont pas le temps de se poser, et ce d'une manière à la fois lucide et mystique, qui révèle un homme déchiré entre le scepticisme et le sentiment de l'absolu. Je suis bien tel, en effet.

Il me faut trouver le moyen de passer de la lucidité à la Valéry à la contemplation active, à la limpidité.

L'amour du créé, tel que le ressent L., doit m'aider. L'intelligence doit conduire à l'amour du créé et au désir de continuer la Création<sup>451</sup>.

Ce déchirement, ou cette contradiction interne, apparaît effectivement à travers l'œuvre comme constitutif de l'être même de Jacques de Bourbon Busset. Le scepticisme lucide et le refus de céder à la sensibilité semblent son côté « valéryen ». Le désir de limpidité, ce qu'il nommera aussi bien souvent par la suite le retour à l'esprit d'enfance, est le côté vivifié par Laurence, et il ne va cesser de prendre de l'importance dans la suite de l'œuvre. Laurence n'est donc pas seulement celle qui juge de façon pertinente : elle joue un rôle actif et déterminant dans l'évolution intellectuelle, mais aussi psychoaffective et spirituelle de son mari.

Sur un plan plus concret, elle relit ses manuscrits et lui suggère parfois des idées pour de nouveaux livres. C'est le cas le 23 septembre 1962 : « Après avoir relu *Un Homme d'État*<sup>452</sup>, Laurence me dit que mon prochain livre devrait avoir pour protagoniste le général

---

<sup>448</sup> *Cahier V*, folio 13, p. 149.

<sup>449</sup> *Ibid.*, folio 14, p. 150.

<sup>450</sup> *Ibid.*

<sup>451</sup> *Ibid.*, folio 53, p. 207.

<sup>452</sup> Titre provisoire du récit qui s'intitulera *La Grande Conférence*.

de Gaulle<sup>453</sup>. » Elle participe aussi assez directement à cette recherche du grand œuvre qui, sur le plan littéraire, est le fil conducteur des deux *Cahiers*. C'est le cas le 18 octobre 1959, à une époque où Bourbon Busset pense que son œuvre majeure doit être un grand roman :

18 oct. L. me donne une idée remarquable : que mon « je » soit un grand architecte, chargé de réaliser le monument de l'an 2000. Il voudra faire une somme de l'époque. Il ira en Égypte pour s'inspirer des Pyramides et de la Vallée des rois. Le monument sera à la fois un résumé de l'époque et le livre lui-même. La salle centrale du monument sera vide. On ne saura qu'à la fin qu'elle est faite pour le silence, pour écouter la voix d'une personne<sup>454</sup>.

Dans cette ébauche, quelle est la part de Laurence, quelle est celle de Jacques ? Il est bien difficile d'en décider. Mais on peut supposer que le dialogue entre les deux époux a permis d'élaborer les étapes de ce scénario. Et ce dialogue entre époux va encore jouer un rôle important dans le cheminement littéraire de l'écrivain aux moins à deux reprises. Le 18 juillet 1961, Laurence vient de lire le *Cahier IV* pas encore achevé :

L. lit ce cahier et me le rend. Son diagnostic : je me préoccupe trop de l'utilité sociale de mes écrits, problème à ses yeux secondaire. Elle me pousse à reprendre mon projet de livre fourre-tout. [...]

Je sais qu'elle a raison. [...]

Somme toute, ce serait un Journal philosophique et poétique.

L. a raison, mais j'ai peur de céder à la facilité<sup>455</sup>.

Nous avons analysé plus haut les motifs pour lesquels Bourbon Busset renonce alors à écrire le journal évoqué<sup>456</sup>. Mais, à deux reprises, il souligne le bien-fondé de la suggestion de sa femme : « Je sais qu'elle a raison. » ; « L. a raison ». Et, le 13 décembre 1964, quand il accepte enfin d'écrire ce journal si longtemps refusé, c'est encore après une « longue conversation avec L. sur [s]on prochain livre<sup>457</sup> ». On peut donc affirmer que, même si elle ne figure pas dans les listes de « conseillers littéraires » que Bourbon Busset dresse à deux reprises dans les *Cahiers*<sup>458</sup>, Laurence peut néanmoins être considérée comme l'un de ses conseillers littéraires les plus écoutés<sup>459</sup>.

---

<sup>453</sup> *Cahier V*, folio 51, p. 204. Voir *supra* p. 61.

<sup>454</sup> *Cahier IV*, folio 26, p. 49. Voir *supra* notre analyse p.62.

<sup>455</sup> *Ibid.*, folios 67-67<sup>vo</sup>/68, p. 126-127.

<sup>456</sup> Voir *supra*, p. 73-74.

<sup>457</sup> *Cahier V*, folio 100, p. 269. Sur ce passage, voir notre analyse *supra*, p. 76-77.

<sup>458</sup> Voir *Cahier IV*, folio 29<sup>vo</sup>, p. 55 ; *Cahier V*, folio 38<sup>vo</sup>, p. 188. Voir aussi *infra* p.107.

<sup>459</sup> Rappelons qu'à l'époque des *Cahiers* elle a également incité JBB à écrire son essai *Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*. Voir *supra* p.79, note 354.

### 2.3.2. Rôles de Laurence au cœur de l'œuvre

Mais elle est aussi, à plusieurs titres, l'inspiratrice de l'œuvre. Tout d'abord, même si cela n'est pas dit explicitement dans les *Cahiers*, c'est elle qui est à l'origine du personnage du Lion qui apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Bourbon Busset en 1960, avec le récit *Mémoires d'un lion*, puis dans *La Nuit de Salernes*, achevé à la fin de 1964<sup>460</sup>. Ce personnage, qui devient une sorte de mythe, est, dans la suite de l'œuvre, très généralement identifié à Laurence, aussi bien dans le *Journal* que dans des récits oniriques comme *Le Lion bat la campagne* (1973) et même dans des nouvelles postérieures à sa mort, en particulier l'histoire du Lion Caramel contée dans *Laurence ou la sagesse de l'amour fou*<sup>461</sup>.

Ensuite, elle est le personnage central du premier texte autobiographique, *Les Aveux infidèles* : texte dont elle est à la fois l'héroïne, la dédicataire (même si le livre est d'abord dédié « à la mémoire d'Auguste Valensin<sup>462</sup> », il est ensuite adressé : « À Laurence ») et la destinataire<sup>463</sup>. Et son mari lui sait gré d'avoir accepté qu'il parle d'elle sans recourir à la fiction, comme il l'écrit à la fin de mars ou au début d'avril 1962 : « J'ai eu la chance immense d'avoir le consentement généreux de L. pour *Les Aveux infidèles*<sup>464</sup>. »

Elle joue un rôle essentiel pour permettre à Bourbon Busset de résoudre son dilemme majeur, le souci de concilier intelligence et sensibilité<sup>465</sup>. Il le dit clairement à la fin d'août ou au début de septembre 1961 : « Toute ma vie, j'ai cherché un certain accord entre la raison et le cœur, entre l'intelligence et la sensibilité. L'amour de L. et la religion me l'ont apporté<sup>466</sup>. » Et elle est à l'origine de sa « double conversion », à l'amour humain durable et à la foi chrétienne. Pour bien faire comprendre cet élément majeur dans l'histoire de l'écrivain, tentons de résumer assez brièvement l'itinéraire complexe et peu banal du couple Jacques-Laurence : Jacques de Bourbon Busset et Laurence Ballandé se sont rencontrés pour la première fois à Paris au début de 1938. Lui a vingt-cinq ans, elle vingt-huit. Il est célibataire, grand séducteur et très attaché à sa liberté. Elle est divorcée (après un mariage à dix-huit ans qui n'a duré que quelques mois et l'a traumatisée). Elle a dû ensuite beaucoup travailler pour assumer son indépendance et financer ses études : elle est en 1938 docteur en droit et ès sciences économiques ; elle travaille alors sous la direction de l'économiste Charles Rist tout

---

<sup>460</sup> Voir *supra* p. 59.

<sup>461</sup> *Laurence ou la sagesse de l'amour fou*, *op.cit.*, p. 59-172. Voir *supra* p. 16-17.

<sup>462</sup> Voir *supra* p. 19.

<sup>463</sup> Voir *supra* p. 58.

<sup>464</sup> *Cahier V*, folio 33, p. 181.

<sup>465</sup> Voir *supra* p.80 *sq.*

<sup>466</sup> *Cahier V*, folio 8, p. 143.

en préparant l'agrégation d'économie politique. Elle a des idées très progressistes pour l'époque, tant sur le plan politique (elle milite à l'extrême-gauche) que sur le plan moral. Tous deux sont alors agnostiques, ayant rejeté l'un sa foi catholique, l'autre sa foi protestante. Très vite, ils deviennent amants. Mais, s'il ne s'agit pour Jacques que d'une aventure parmi d'autres, Laurence va tomber passionnément amoureuse de lui. Elle « entre en passion comme on entre en religion<sup>467</sup> », ce qui modifie beaucoup son mode de vie. Et lui, curieusement, va continuer à fréquenter, de temps à autre, cette jeune femme, intrigué par le sentiment qu'elle lui porte. Cette relation étrange va durer de longues années, avec des périodes de rupture et de réconciliation, jusqu'à ce que tous deux se marient le 18 septembre 1944, sans doute dans une grande intimité : la mère de Jacques, Guillemette de Bourbon Busset (plutôt favorable à ce mariage) est morte le 20 août précédent, tuée par une patrouille allemande ; le comte François de Bourbon Busset, père de Jacques, et Mme Ballande, mère de Laurence, étaient, semble-t-il, plutôt opposés à cette union. Le mariage religieux a été célébré dans une chapelle latérale de la basilique Sainte-Clotilde à Paris, indice que les assistants devaient être assez peu nombreux. Mais, même après leur mariage et la naissance de leurs enfants, les sentiments de Jacques et ceux de Laurence ne sont pas à l'unisson : Jacques se montre parfois capable de beaucoup de dureté à l'égard de sa femme. De plus, il est resté en relation (amicale apparemment) avec son ancienne amie, qu'il appelle « J. » ou « Jeanne L. » dans ses livres. Celle-ci (Jeanne Lacombe) est, depuis longtemps, atteinte de tuberculose et elle a refusé de l'épouser car elle ne pouvait pas avoir d'enfants. Dans les années 1950, elle fait de longs séjours en sanatorium à la montagne où il vient lui rendre visite. Laurence supporte très difficilement ce partage et il semble que ce soit l'une des causes de sa grave maladie de 1954<sup>468</sup>. L'écrivain confesse dans *Les Aveux infidèles* le rôle ingrat qu'il jouait alors :

Je te considérais comme invulnérable, et te comparais J., frêle et menacée.

Je me vengeais sur toi d'avoir dû abandonner J.

Tout a changé quand tu es tombée malade, comme Charles, comme J. Alors j'ai retrouvé ma vocation de garde-malade. [...]

[...] Je devais te protéger, te rassurer. Du coup, je pouvais céder à la tendresse<sup>469</sup>.

---

<sup>467</sup> *Les Aveux infidèles*, op.cit., p. 179.

<sup>468</sup> Cette histoire est évoquée par bribes, essentiellement dans *Les Aveux infidèles* et un peu dans le *Journal*; certaines précisions nous ont été fournies par la famille. Jeanne est morte de sa tuberculose vers la fin des années 1950.

<sup>469</sup> *Les Aveux infidèles*, op.cit., p. 102.

Cette maladie semble être à l'origine de la définitive conversion sentimentale de Bourbon Busset à l'égard de sa femme :

À partir de ce moment [...], tout est devenu plus simple. Enfin, je t'acceptais, ou plutôt je m'acceptais t'acceptant. Jusque-là, j'avais vécu sur la défensive, inquiet possesseur d'un bien qui me paraissait à la fois magnifique et dangereux. Maintenant, je l'assumais<sup>470</sup>.

Cette réciprocité du sentiment enfin acquise, il va chercher à communiquer avec Laurence dans la plus grande transparence, comme il le faisait avec son frère Charles durant leur enfance. Il rêve « de recommencer [avec elle] cette expérience manquée<sup>471</sup> ». Cette conversion sentimentale va permettre au couple de progressivement se construire et elle va s'accompagner d'une conversion religieuse. Sur ce plan, comme en amour, il semble que Laurence ait devancé Jacques, elle qui serait revenue à la foi en Dieu par besoin de croire à l'immortalité de l'âme et donc à l'immortalité de leur couple<sup>472</sup>. Au début des *Aveux infidèles*, Bourbon Busset lui attribue cette affirmation : « Même la mort ne pourra nous séparer<sup>473</sup>. » Et ce court récit retrace aussi l'évolution spirituelle de l'écrivain lui-même : après une enfance pieuse, il avait « mis Dieu entre parenthèses<sup>474</sup> » à partir de l'âge de seize ans pour mieux se consacrer à ses études et, plus tard, à sa réussite professionnelle. Jeune adulte, il va même professer une vision du monde cynique et désespérée : « Je me souvenais de ton haut-le-corps quand je t'avais dit, à notre deuxième rencontre, dans notre petit restaurant de la place Dauphine, que je considérais le monde comme une farce absurde et sanglante<sup>475</sup>. » Peu à peu, même s'il ne partage pas encore la passion absolue et désintéressée que Laurence éprouve pour lui, il renoue avec l'enfant qu'il était :

Je retrouvais [...] mon plus vieux fonds. Tout enfant, je faisais confiance au monde entier. Je me méfiais de la méfiance qui paralyse. J'acceptais, dans les jeux, d'être le naïf qui se laisse tromper.

Aussi le *Sermon sur la montagne* faisait-il de nouveau mouche dans mon cœur<sup>476</sup>.

Un personnage énigmatique revient alors le troubler ; il refuse de le nommer « Dieu » et l'appelle « le Suspect » :

---

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 229-230. Voir aussi *Je n'ai peur de rien...*, *op.cit.*, p. 166.

<sup>473</sup> *Les Aveux infidèles*, *op.cit.*, p. 11.

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>475</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>476</sup> *Ibid.*, p. 191.

Depuis quand le Suspect me poursuivait-il ? [...] Cela s'était fait insidieusement. Le Suspect s'était logé dans l'intervalle qui nous séparait, mais il faisait ton jeu. Au début, j'étais persuadé que vos rôles s'excluaient, qu'il fallait choisir entre ce que les livres appellent l'amour divin et l'amour humain. Or tout point marqué par toi profitait au Suspect et inversement. Tout se passait comme si vous vous étiez ligüés pour abattre votre ennemi commun : mon cher vieux moi, pour lequel j'éprouvais non plus de la complaisance mais encore de la nostalgie<sup>477</sup>.

Cet attachement de Jacques de Bourbon Busset à son « moi » peut permettre de comprendre un des paradoxes des *Cahiers* : la tension permanente entre la tentation égotiste et le désir de célébration du couple. Presque jusqu'à la fin du *Cahier V*, on va observer cette tension.

### **2.3.3. De l'égotisme à la célébration du couple**

Si l'écrivain a fini par être reconnu essentiellement comme le chantré du couple, cette orientation de son œuvre n'apparaît pas de manière flagrante à la lecture des *Cahiers* inédits. Longtemps c'est la tentation égotiste qui semble l'emporter. Tout d'abord, on remarque qu'il n'écrit, ou ne projette d'écrire, à peu près que des textes à la première personne du singulier, qu'il s'agisse de récits fictifs, d'essais ou de textes autobiographiques. Ainsi, en décembre 1959, à la recherche d'un sujet de grand roman, il note :

Il faut d'autant plus d'unité que les effets sont plus violents et plus nombreux. C'est pourquoi le « je » unique, auquel il arrive beaucoup d'aventures, dans beaucoup de domaines, est une des formules les plus fortes<sup>478</sup>.

Entre mai et juillet 1960 (entrée non datée), il exprime la même ambition :

Le roman est un réceptacle où il faut tout mettre, toute son expérience, toutes ses idées, toute sa sensibilité. La question est de savoir quel doit être le principe d'intégration, qui donnera l'unité du livre. Pour moi, c'est une conscience qui parle à la 1<sup>ère</sup> personne. Le danger est le ton narcissique<sup>479</sup>.

Dans cette mise en garde, on retrouve la défiance de l'écrivain à l'égard de la complaisance et de l'effusion personnelle, mais le principe même de l'énonciation à la première personne ne semble nullement lui poser problème. Quelques pages plus loin, il précise sa « méthode »

---

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 174-175.

<sup>478</sup> *Cahier IV*, folio 32, p. 60.

<sup>479</sup> *Ibid.*, folios 53 et 54, p. 99 et 101.

romanesque : « pas de personnages ou à peine, mais un déferlement d'idées et d'images, à l'intérieur d'une conscience, très proche de la mienne<sup>480</sup>. » On mesure bien ici les limites de la création romanesque chez Bourbon Busset. Et, peu avant la fin du *Cahier IV*, en mai 1961, à la recherche d'un titre général pour son œuvre, il écrit : « Tous mes livres devraient être les chapitres d'un seul livre, dont le titre serait : Histoire de l'esprit ou d'un esprit(le mien)<sup>481</sup> ». À cette date, on constate donc que la tentation égotiste et l'ambition valéryenne demeurent bien présentes.

Pourtant, dans le même *Cahier* et presque aux mêmes périodes, on trouve des remarques qui annoncent le futur chantre du couple. C'est le cas en septembre 1959 avec cette entrée :

Je me rends compte que, grâce à mon grand amour pour L. et au sien pour moi, je vis dans un état où le seul problème qui se pose à mes yeux est celui d'exprimer par mes livres ma vérité. Cette vérité ne peut être dramatique, à cause du point où nous sommes parvenus, L. et moi.

Or on ne décrit pas les sommets. On y vit<sup>482</sup>.

Cette première mention de la réussite conjugale du couple Bourbon Busset dans le *Cahier IV* s'accompagne d'une injonction : « exprimer par mes livres ma vérité », mais en même temps du constat d'une impossibilité : « [...] on ne décrit pas les sommets. On y vit. » C'est du moins ainsi que l'écrivain voit les choses à ce stade de sa réflexion et il refuse de se « rejeter dans le passé<sup>483</sup> ». Il désigne ainsi l'histoire mouvementée des premières années de sa relation avec Laurence : cette période tourmentée, avec ses incompréhensions, ses ruptures et ses réconciliations, lui paraît alors sans doute une thématique plus féconde sur le plan littéraire que l'évocation d'un amour réciproque et apaisé. Entre février et avril 1960 (entrée non datée), il revient sur cette problématique littéraire :

Comment donner à l'amour humain une résonance épique ? C'est le problème central de l'œuvre romanesque. Il faut que l'amour se heurte à un obstacle, une fatalité. Or, les obstacles s'évanouissent l'un après l'autre (préjugés de famille, de religion, de race). Qu'est-ce qui sépare encore un homme et une femme qui veulent se rejoindre ? Une impossibilité métaphysique. Comment la rendre sensible concrètement ? Conflit entre la vocation de l'homme et l'accomplissement dans l'amour désiré par la femme<sup>484</sup> ?

---

<sup>480</sup>*Ibid.*, folio 57, p. 107.

<sup>481</sup>*Ibid.*, folio 66<sup>vo</sup>, p. 125.

<sup>482</sup>*Ibid.*, folio 21, p. 41.

<sup>483</sup>*Ibid.*

<sup>484</sup>*Ibid.*, folio 49, p. 91.

Dans ce passage, il faut sans doute donner à l'épithète « épique » le sens de « digne de figurer dans un texte littéraire » et, plus spécifiquement « dans une œuvre romanesque ». En ce début de 1960, Bourbon Busset ne songe guère à une autre forme littéraire que le roman ou le récit. Or, la tradition littéraire occidentale n'a cessé depuis des siècles d'exalter l'amour impossible ou, du moins, l'amour contrarié. Et l'écrivain cherche quel obstacle à l'amour mettre en exergue dans une œuvre à une époque où les interdits sociaux n'existent pratiquement plus. C'est cette absence d'obstacle que semble aussi lui reprocher Brice Parain le 3 mars 1961, après avoir pris connaissance du début des *Aveux infidèles* : « Il trouve que le ton est trop feutré, trop détaché, pas assez dramatique et tourmenté. Il voudrait que je traite le drame de celui qui redoute l'engourdissement dans l'amour réalisé, dans la solution trouvée<sup>485</sup>. » Pourtant, le 6 février précédent, il avait commencé à explorer une autre voie :

Je dois absolument, maintenant que j'ai fait mes gammes, aller résolument jusqu'au bout dans une direction : celle d'une mystique de l'amour. Loin de craindre de donner l'impression de l'intimisme, je dois foncer vers l'analyse de l'amour-passion et en tirer une métaphysique. Je rejoins ainsi le thème des rapports entre l'amour humain et l'amour divin, qui était au centre du *Silence et la joie* et au fond de tous mes livres.

Je ne pourrai valablement me prononcer sur les sujets généraux (ex. les rapports entre l'individu et la société, l'avenir de la culture, et autres sujets « prospectifs ») que si, dans un domaine donné, je suis allé jusqu'au bout<sup>486</sup>.

Avec cette réflexion, l'écrivain ouvre une piste qu'il ne va pas emprunter d'emblée mais qui va, plus tard, se révéler très féconde pour sa création : évoquer l'amour dans son œuvre ne sera pas se cantonner à l'intimisme, perspective qu'il refuse depuis le début du *Cahier IV*<sup>487</sup>. Ce sera allier deux préoccupations devenues majeures pour lui dans son itinéraire personnel et montrer leur interaction : l'amour humain et la foi religieuse. En choisissant d'explorer cette voie assez peu frayée par d'autres créateurs, il affirmerait son originalité réelle, il trouverait sa place d'écrivain<sup>488</sup>, ce qui l'autoriserait à prendre la parole sur « les sujets généraux ». Sinon, tout ce qu'il pourrait dire sombrerait dans l'insignifiance. Au fil des années, le *Journal* deviendra cette œuvre centrée sur la mystique de l'amour, ce qu'il appellera à partir du tome IV, « l'hiérogamie », ce qui n'empêchera pas l'auteur de développer sa réflexion sur toutes

---

<sup>485</sup> *Ibid.*, folio 64, p. 120.

<sup>486</sup> *Ibid.*, folio 61, p. 115 et note 296.

<sup>487</sup> Voir *ibid.* folio 7<sup>vo</sup>, p. 16 : « Ne pas être Chardonne. Avoir une dimension supplémentaire. Dépasser l'intimisme. »

<sup>488</sup> Voir *infra* p. 107 *sq.* le développement sur sa « paratopie ».



sortes d'autres sujets. Dans les pages qui suivent, il tente de plus d'examiner l'utilité sociale d'une telle option :

Le problème de la difficulté de la communication pose tous les problèmes humains : entente du couple, cohésion nationale, entente internationale, rôle du langage et de l'art. En partant de l'analyse du couple, on doit déterminer les obstacles, les moyens de les vaincre<sup>489</sup>.

Il tente même de justifier ainsi son itinéraire professionnel personnel, lui qui a démissionné à quarante-quatre ans de ses hautes fonctions au Quai d'Orsay, en usant de deux procédés qu'il affectionne, le paradoxe et le retournement de formule :

Je suis un diplomate qui étudie l'amour pour découvrir les ressorts de la guerre et de la paix.  
Par passion pour la diplomatie, j'étudie la diplomatie de la passion<sup>490</sup>.

On observe dans le *Cahier V* le même mouvement d'oscillation entre intérêt quasi-exclusif pour le Moi et retour vers le couple. En octobre 1961, en effet, il résume ainsi sa recherche essentielle :

Le thème de ma réflexion : l'adaptation du Moi à la société scientifique. La redécouverte du Moi à travers les influences actuelles qui tendent à le dissoudre. Le nouveau modèle du Moi. Un Moi nouveau modèle. La vie intérieure nouveau modèle. La vie intérieure à refaire, à réinventer. Le Moi à refaire. La mutation à opérer est une mutation intérieure<sup>491</sup>.

Certes, en cette période où les sphères intellectuelles françaises proclament la « mort du sujet<sup>492</sup> », il est sans doute utile que des voix s'élèvent pour contester une telle affirmation, et l'orientation égotiste demeure ici très nette. C'est d'autant plus étonnant que cette page suit presque immédiatement le bilan dressé le 3 octobre précédent :

Faisons le point. Quoi qu'il m'arrive désormais, j'ai réussi, comme je n'aurais jamais pu l'espérer, ma vie personnelle. Grâce à L., à son amour patient et généreux. Cela est acquis, et c'est le plus important. Précisément à cause de ce succès et de cette chance, tous deux exceptionnels, j'estime de mon devoir de ne pas m'en tenir là. Il me faut aussi réussir ma vie publique. J'ai choisi délibérément la voie de

---

<sup>489</sup>*Ibid.*, folio 62, p. 117.

<sup>490</sup>*Ibid.*, folio 62<sup>vo</sup>, p. 118.

<sup>491</sup>*Cahier V*, folio 11, p. 146.

<sup>492</sup>Voir p. 68, note 303.

l'écrivain, celle du haut fonctionnaire supposant une adaptation constante aux vues du pouvoir dont je ne me sentais pas capable<sup>493</sup>.

Mais, si Bourbon Busset aspire à réussir dans « la voie de l'écrivain<sup>494</sup> », il n'établit pas ici de lien avec la célébration du couple : réussite conjugale et réussite littéraire semblent relever de domaines différents. Le 15 août 1963, il écrit :

Je crois (une fois de plus !) avoir trouvé le thème de mon œuvre : la personnalité.

Je crois fermement qu'il faut lutter contre l'erreur très répandue que, dans la société scientifique, la personnalité comptera moins qu'autrefois. C'est l'inverse qui est vrai. Tous mes livres (intimistes ou politiques) sont centrés sur l'importance de la personnalité (*Moi, César, L'Olympien, Les Aveux infidèles*)<sup>495</sup>.

Cependant, on peut ici nuancer l'égotisme de la formule car l'écrivain poursuit sa réflexion en affirmant : « La personnalité se constitue dans le dialogue. Justification du couple, et de l'action. » L'écriture et la publication des *Aveux infidèles* semblent avoir, ici encore, joué un certain rôle dans l'évolution de Bourbon Busset : ce récit, qui l'a orienté peu à peu vers le choix de textes ouvertement autobiographiques, va aussi l'amener à parler de son couple de façon beaucoup plus directe, sans passer par le détour de la fiction. Au début de décembre 1964, peu avant la grande décision du 13 décembre, il écrit :

Je voudrais que mon prochain livre soit la synthèse de mes inspirations, l'intimiste et la politique. Faire une autobiographie onirique. Montrer le couple humain face à la société, au monde de la politique et de l'action<sup>496</sup>.

Si l'écrivain évoque ici clairement l'éventualité d'un livre centré sur le couple, il songe alors à une « autobiographie onirique », sans doute dans la veine de ce qu'il fera plus tard avec *Le Lion bat la campagne* et aussi dans certaines pages du *Journal*<sup>497</sup>. Mais, dans la même page, il mentionne la possibilité d'une « lettre à L. », projet évoqué à plusieurs reprises dans ce *Cahier V*. On peut donc penser qu'à la fin du *Cahier V*, et malgré des tentations autres, il ne rejette plus l'idée non seulement de prendre la parole directement dans ses écrits, mais encore d'évoquer sans faux-fuyant son expérience existentielle majeure, sa relation de couple avec

---

<sup>493</sup> *Cahier V*, folio 10, p. 145.

<sup>494</sup> *Ibid.*

<sup>495</sup> *Ibid.*, folio 76, p. 240.

<sup>496</sup> *Ibid.*, folio 77, p. 241.

<sup>497</sup> Voir, par exemple, *Journal VII, op.cit.*, p. 56-58 ; *Journal IX, op.cit.* p. 50-59.

Laurence. Cependant, le parti pris de placer son couple au centre de son œuvre littéraire n'est pas encore complètement acquis dans le *Journal I*, qui débute par l'évocation des souffles et s'achève sur celle de l' « intelligence qui sent la forêt<sup>498</sup> », que l'auteur appellera dans les tomes suivants « l'intelligence sylvestre ». C'est au cours du *Journal II* que la volonté de placer le couple et la réflexion sur le couple au centre de l'œuvre va s'affirmer vraiment. Au printemps de 1966, le jour du Vendredi saint, Bourbon Busset se rappelle le Vendredi saint 1961<sup>499</sup> et tente de dresser un bilan :

En cinq ans, j'ai beaucoup écrit, mais ai-je avancé sur la route ? Je vois plus nettement le lien entre l'amour et le sacré et surtout je commence à surmonter l'absurde respect humain qui me paralysait. J'avais peur de paraître trop aimer L. J'étais encore sous l'influence de quelques aînés amers, mal mariés, sceptiques trompant leur scepticisme avec leur goût du pouvoir, ricaners par nécessité et dont le ricanement m'en imposait comme au lycée celui d'imbéciles qui attribuaient leurs échecs à leur originalité méconnue<sup>500</sup>.

Dans la difficulté de l'écrivain à faire le choix de ce qui deviendra sa thématique essentielle, il faut donc faire la part des motivations psychologiques, en particulier la tentation de l'égotisme qui a été la sienne pendant de longues années, et aussi la peur du ridicule et cet « absurde respect humain » qui l'empêchait d'évoquer son expérience existentielle la plus importante et la plus originale. Mais il ne faut pas non plus oublier les motivations littéraires : comment donner une dignité littéraire à l'amour heureux et durable dans une tradition littéraire qui, depuis des siècles, n'avait écrit que de l'amour malheureux ou de l'amour interdit ? De même que pour le choix du genre diaristique, il a fallu à Bourbon Busset lutter contre bien des idées reçues et, sans doute, des jugements condescendants, pour choisir finalement comme thème central de son œuvre la célébration de l'amour durable, titre du *Journal III*, publié en 1969, en pleine période libertaire. C'est en cela qu'a consisté sa véritable « provocation », à lui qui écrivait déjà le 24 décembre 1961 : « Un écrivain doit être provocant. C'est pour lui une nécessité absolue<sup>501</sup>. »

---

<sup>498</sup> *Journal I, op.cit.*, p. 214. L'expression « intelligence sylvestre » apparaîtra pour la première fois dans le *Journal II, op.cit.*, p. 11.

<sup>499</sup> Voir *Cahier IV*, folio 64, p. 120.

<sup>500</sup> *Journal II, op.cit.*, p. 111.

<sup>501</sup> *Cahier V, op.cit.*, folio 19, p. 160.

## VI. Bourbon Busset : « sa place dans le champ littéraire<sup>502</sup> »

Le souci de trouver sa place comme créateur est une préoccupation constante de l'écrivain dans les *Cahiers IV* et *V* : il est certainement préparé à prendre en compte cette problématique par sa formation universitaire et, plus encore, par ses anciennes fonctions de Directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay, qui l'ont amené à fréquenter de près pendant quatre ans (de 1952 à 1956) les milieux littéraires et artistiques.

### 1. Bourbon Busset et les intellectuels de son temps

Du fait de ses anciennes responsabilités, mais aussi des nombreux engagements qu'il a conservés dans la société et que nous avons détaillés<sup>503</sup>, Bourbon Busset connaît un très grand nombre de personnalités du monde intellectuel et artistique (écrivains, critiques littéraires, philosophes...). Et, au début du *Cahier IV*, transparaît son très vif désir d'être reconnu par les uns et les autres comme un écrivain à part entière. À cet égard, une page écrite en novembre ou décembre 1959<sup>504</sup> est particulièrement significative : elle ne comporte pas moins de vingt-neuf noms de personnalités « dont le jugement est important » (l'expression est soulignée par lui-même). Il s'agit pour l'essentiel d'écrivains et de critiques littéraires. Trois noms ont été rayés, sans doute lors d'une des relectures de son manuscrit que l'écrivain effectuait assez souvent, semble-t-il, et vraisemblablement après la mort des personnalités mentionnées, Gaston Berger en 1960, Émile Henriot en 1961, Roger Nimier en 1962.

Vers la fin de mai 1962, environ deux ans et demi plus tard, il établit une autre liste, mais beaucoup plus réduite, celle de ses « conseillers littéraires actuels<sup>505</sup> » ; ils ne sont plus que cinq :

Emmanuel de Sיעyès

Roger Caillois

Georges Lambrichs

Michel Butor

Brice Parain<sup>506</sup>

---

<sup>502</sup> Voir Dominique Maingueneau, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Au cœur des textes », 2016.

<sup>503</sup> Voir *supra* p. 25-27.

<sup>504</sup> *Cahier IV*, folio 29<sup>vo</sup>, p. 55.

<sup>505</sup> *Cahier V*, folio 38<sup>vo</sup>, p. 188.

<sup>506</sup> *Ibid.*

Il s'agit, cette fois, d'écrivains ou de critiques qu'il connaît bien personnellement et auxquels il se réfère assez souvent dans les *Cahiers*, à l'exception d'Emmanuel de Sieyès, un de ses cousins, qui ne semble pas avoir lui-même fait œuvre littéraire mais dont il écoute attentivement les suggestions. Et s'il garde, jusqu'à la fin du *Cahier V*, le désir et le besoin de faire lire ses productions littéraires à ces conseillers, ou à quelques autres personnes dont il apprécie le jugement, il semble avoir acquis une certaine forme de détachement par rapport à la notion de réussite. Plusieurs réflexions en témoignent ; dès la première page du *Cahier V*, le 23 juillet 1961, dans le bilan qu'il dresse après la parution des *Aveux infidèles*, il note :

Maintenant, quel que soit le point où je suis parvenu, je dois viser plus haut. Je dois, approchant de la cinquantaine, livrer le combat décisif, c'est-à-dire ne pas chercher à occuper une certaine place dans la littérature actuelle, mais m'engager sur et pour l'essentiel<sup>507</sup>.

Le ton est grave et solennel. Bourbon Busset a le sentiment d'arriver à une période charnière de sa vie d'écrivain ; il veut rejeter le superflu (« occuper une certaine place dans la littérature actuelle »), sorte de « puissance trompeuse » capable de détourner les meilleurs de leur voie véritable et, usant de la métaphore du combat, il se prépare à « [s'] engager sur et pour l'essentiel », même si celui-ci n'est pas encore complètement déterminé à ses yeux à cette date. Le 3 octobre suivant, il reviendra sur cette question majeure :

Réussir comme écrivain, cela signifie, à mes yeux, éveiller (chez quelques-uns ou beaucoup, peu importe) une résonance particulière, unique, inoubliable. Comment savoir si je peux y arriver ? Peut-être y ~~est-on~~<sup>suis-je</sup> arrivé, jadis, <sup>une fois</sup>, sans le savoir, et cela ne se reproduira plus.  
C'est L'idée de carrière littéraire est très exactement ce qu'il faut rejeter. Je n'aurais besoin d'aucune approbation extérieure si je sentais en moi une force intérieure sûre d'elle<sup>508</sup>.

Dans la première version de ce texte, Bourbon Busset avait donné à sa réflexion une tournure beaucoup plus générale en utilisant le pronom impersonnel « on » au lieu de la première personne du singulier. Le passage de « on » à « je » semble marquer le désir de s'impliquer plus personnellement, ce que souligne la dernière phrase mentionnée : s'il éprouve le besoin d'être reconnu par le milieu littéraire, c'est peut-être qu'il n'est pas certain d'avoir vraiment

---

<sup>507</sup>*Ibid.*, folio 1, p. 129.

<sup>508</sup>*Ibid.*, folio 10, p.145.

trouvé sa voie, ce qui lui conférerait cette « force intérieure sûre d'elle ». Le 18 janvier 1962<sup>509</sup>, il résume en ces termes sa quête littéraire :

[...] il me faut écrire des romans-poèmes évoquant les aventures et les passions de l'esprit en mouvement dans un monde en mouvement sur le ton, qui m'est propre, d'un ~~certain~~ lyrisme intellectuel, <sup>teinté d'humour.</sup>

Et il conclut ainsi sa réflexion :

Et puis me foutre des critiques, courriéristes, etc. Pour qu'on parle de vous, il faut soit être un auteur pour le très grand public (alors on se perd), soit être intégré à l'avant-garde à la mode (actuellement Robbe-Grillet, Butor), ce qui suppose une forte dose de conformisme. L'indépendance se paie. Elle en vaut la peine<sup>510</sup>.

L'emploi, très inhabituel chez lui, d'un terme vulgaire suggère la violence de sa détermination pour lutter contre un désir, sans doute encore assez présent, de reconnaissance de la part des milieux littéraires, ce dont témoigne son entretien avec Michel Butor rapporté le 24 mai 1962<sup>511</sup>. Au mois de novembre 1963, il revient à deux reprises sur ce sujet ; tout d'abord, le 18 novembre, à Gandelon (c'est-à-dire le quartier de Salernes, dans le Haut-Var, où Laurence et lui établiront leur demeure définitive quelques années plus tard), il note, en ajout à son texte initial : « Je décide de renoncer à la renommée littéraire et de vivre en poésie<sup>512</sup>. » Et ; le 27 novembre suivant, il écrit, signe de la distance prise avec son désir du début du *Cahier IV* : « Les écrivains veulent plaire aux écrivains. Or, de tous les milieux, le milieu littéraire est le moins intéressant pour un véritable écrivain<sup>513</sup>. »

Ce détachement à l'égard du milieu littéraire s'affirmera dans les années suivantes, quand Bourbon Busset aura définitivement choisi son genre littéraire et sa thématique essentielle. Il sera encore plus net quand le couple aura définitivement quitté l'Île-de-France pour s'installer en Provence à partir de 1969. L'écrivain ne néglige pas pour autant son image auprès du public et des lecteurs potentiels ; c'est pourquoi il revient si souvent dans ses *Cahiers* sur ce qu'il nomme son « étiquette ».

---

<sup>509</sup> *Ibid.*, folio 22, p. 165.

<sup>510</sup> *Ibid.*

<sup>511</sup> *Ibid.*, folio 40, p. 190.

<sup>512</sup> *Ibid.*, folio 81, p. 245.

<sup>513</sup> *Ibid.*

## 2. Bourbon Busset et le souci de son étiquette

Le 28 septembre 1959, son ancien condisciple Henri Petit<sup>514</sup> l'a qualifié de « moraliste », appellation contre laquelle il s'insurge le 4 octobre suivant :

H. Petit m'a dit que j'étais un moraliste. Cela évoque moralisateur. Jouhandeau est un moraliste ! J'opte pour l'étiquette de franc-tireur. Cela évite tout rattachement suspect à une école, à une chapelle, et met en relief ma volonté de tout centrer sur l'étude d'un destin personnel<sup>515</sup>.

À la page suivante, après une conversation avec le philosophe Gabriel Marcel, il se définit ainsi : « Je suis l'écrivain de la découverte de soi, de la vocation personnelle<sup>516</sup>. » Peu après, un autre interlocuteur<sup>517</sup> lui « recommande l'étiquette suivante : peintre de la vie intérieure<sup>518</sup> ». Le 24 février 1960, il s'attribue une étiquette plus complexe : « Je ne suis ni un philosophe ni un romancier, je suis un poète et me veux tel. Mais il n'est pas interdit à un poète d'avoir des idées. Un poète peut aussi être un moraliste<sup>519</sup>. » Il revendique donc ici une triple appellation, celle de poète, de philosophe... et de moraliste, terme qu'il ne rejette plus avec autant de virulence. Cependant, le terme essentiel semble celui de poète, revendiqué à maintes reprises par l'écrivain dans ces *Cahiers*, pour les raisons que nous avons évoquées précédemment<sup>520</sup>. C'est ainsi que le 10 mai suivant, il n'accepte pas d'emblée la caractérisation d'« essayiste » que veut lui donner Emmanuel de Sיעyès, en rectifiant : « [...] plus encore qu'essayiste, je suis poète<sup>521</sup> ». Cependant, deux pages plus loin, il revient à l'étiquette de « moraliste » :

Je suis un moraliste, c'est-à-dire un écrivain qui décrit les passions (« vie intérieure » est un terme trop statique, trop intimiste), et en premier lieu celle de créer, de faire q.q. chose (ex. César ; Périclès ; l'architecte<sup>522</sup>).

Comme il le fait à maintes reprises dans ces *Cahiers*, Bourbon Busset se réfère à ses écrits antérieurs, ses deux récits historiques, *Moi, César* et *L'Olympien*<sup>523</sup> et aussi au livre en cours

---

<sup>514</sup> Voir *Cahier IV*, folio 23, p. 43 et folio 24, p. 45.

<sup>515</sup> *Ibid.*, folio 24, p. 45. Pour Marcel Jouhandeau, voir *supra* p. 70.

<sup>516</sup> *Ibid.*, folio 24<sup>vo</sup>, p. 46.

<sup>517</sup> Dumentier, que nous n'avons pu identifier très précisément.

<sup>518</sup> *Cahier IV*, folio 25, p. 47.

<sup>519</sup> *Ibid.*, folio 46, p. 85.

<sup>520</sup> Voir *supra* p.110 sq.

<sup>521</sup> *Cahier IV*, folio 52, p. 97.

<sup>522</sup> *Ibid.*, folio 53, p. 99.

<sup>523</sup> Voir *supra*, p. 49-50..

qu'il n'achèvera pas, *Le Monument de l'an 2000*<sup>524</sup>, pour tenter de caractériser sa manière propre. Pendant l'été suivant, il tente encore de nouvelles définitions : « Je suis un philosophe amateur, un romancier philosophe, un romancier essayiste, un romancier d'idées, c'est-à-dire le contraire d'un romancier à thèses qui incarne des idées abstraites dans des personnages<sup>525</sup>. » En février 1961, il va tenter d'expliquer un tel souci :

Si je cherche une étiquette, ce n'est pas pour des raisons commerciales, c'est pour qu'on ne m'en colle pas une erronée. Il faut que ce soit une étiquette concrète et non abstraite (comme le sont celles des manuels) qui définisse non le genre de l'œuvre (les distinctions de genre sont périmées) ni même le thème mais mon personnage. Il faut bien tenir compte des manies de l'époque. J'apparais comme un aristocrate diplomate qui s'est retiré à la campagne pour des raisons obscures. Le thème de mon œuvre est le retour à l'authenticité, la recherche de l'essentiel, le dédain des conventions. Tout cela reste abstrait. Il faut trouver une image qui fasse choc<sup>526</sup>.

Ce désir d'une étiquette vraie semble correspondre chez Bourbon Busset au désir d'être reconnu sans contresens par ses contemporains, mais il participe aussi de cette quête qui se poursuit tout au long des deux *Cahiers* et qui ne sera pas terminée en décembre 1964, celle de sa thématique essentielle.

Dans le *Cahier V*, il va surtout tenter de définir ce qu'il estime être son lyrisme propre, en recourant très souvent à des formules paradoxales : ainsi, en juillet 1961, il se revendique comme « un lyrique lucide<sup>527</sup> ». Un peu plus tard dans l'été, il parlera de « lyrisme intellectuel<sup>528</sup> », expression reprise le 18 janvier 1962 avec cette nuance : « un ~~certain~~ lyrisme intellectuel, teinté d'humour. » En février 1964, une autre formule le séduit : « Pierre Massé<sup>529</sup> m'écrit au sujet du *Protecteur* qu'il apprécie ma «sécheresse poétique». Formule que j'adopte d'emblée<sup>530</sup>. » Trois pages plus loin, il se déclare partisan d' « un romantisme sobre<sup>531</sup>. » Les formules proposées sont doubles, voire triples dans le cas de la formule du 18 janvier 1962. En novembre 1963, l'écrivain écrira qu'il veut se faire reconnaître comme « un poète philosophe<sup>532</sup> » ; en avril 1964, il note : « À la suite du *Protecteur*, les critiques me donnent

---

<sup>524</sup> Voir *supra*, p. 62-63.

<sup>525</sup> *Cahier IV*, folio 57, p. 107.

<sup>526</sup> *Ibid.*, folio 61<sup>vo</sup>, p. 116.

<sup>527</sup> *Cahier V*, folio 2, p. 131.

<sup>528</sup> *Ibid.* ; folio 4, p.135.

<sup>529</sup> Pierre Massé (1898-1985), économiste et haut fonctionnaire, fut, comme JBB, un des principaux membres du groupe de Prospective fondé par Gaston Berger.

<sup>530</sup> *Cahier V*, folio 83, p. 248.

<sup>531</sup> *Ibid.*, folio 85<sup>vo</sup>, p. 251.

<sup>532</sup> *Ibid.*, folio 81, p. 245.



l'étiquette de "moraliste politique". Je préfère celle de "poète politique<sup>533</sup>" ». Et, en décembre 1964, alors qu'il a pris la décision d'écrire et de publier son *Journal*, il revient une dernière fois sur cette problématique pour préciser : « Je suis un moraliste poète<sup>534</sup>. »

Comment expliquer l'importance accordée par l'écrivain à cette recherche d'une étiquette qui le définisse vraiment ? Certes, cette interrogation participe de la quête littéraire qui l'occupe durant toutes ces années : désir de trouver la forme d'écrit qui lui permettra de s'exprimer de la façon la plus authentique et désir de trouver la thématique essentielle de son œuvre, nous l'avons montré précédemment. Toutefois, ne peut-on y voir en plus la tentative d'élaboration difficile, singulière, de ce que Dominique Maingueneau appelle sa « paratopie », terme qu'il définit de la façon suivante lorsqu'il s'agit de créateurs :

[...] pour trouver *leur* place de créateur, appartenir pleinement au monde de la production esthétique, ils doivent en effet gérer leur impossibilité même d'occuper une place dans le monde des « activités ordinaires ». Élaborer sa paratopie, c'est ainsi découvrir cette modalité singulière du ne-pas-trouver-sa-place qui permet de faire œuvre<sup>535</sup>.

Dans le cas de Jacques de Bourbon Busset, la question de cette « non-place » ou de cette « place-à-côté », sens étymologique du terme « paratopie », a dû se poser de façon d'autant plus brûlante qu'il avait le sentiment de « déroger » deux fois : en se voulant « écrivain à temps complet », il dérogeait de sa position d'aristocrate, aux yeux d'une classe sociale qui ne tolérait comme professions « respectables » que l'armée et la diplomatie ; en démissionnant à quarante-quatre ans du poste très prestigieux qu'il occupait au quai d'Orsay comme Directeur des Relations culturelles avec l'étranger, il dérogeait de la haute fonction d'État et suscitait l'incompréhension de ses pairs et du public, pour une activité jugée futile, comme il l'explique lui-même le 7 juin 1959 :

Au moment de quitter les Relations culturelles, je me préoccupais de justifier ma décision aux yeux de l'opinion. La littérature n'étant pas considérée comme chose sérieuse, je mettais en avant l'Encyclopédie, le cours à l'E.N.A., la science politique. [...] L. m'a aidé à me débarrasser du souci de l'opinion. Sans elle, y serais-je parvenu ? Je ne le crois pas<sup>536</sup>.

---

<sup>533</sup> *Ibid.*, folio 87, p.253.

<sup>534</sup> *Ibid.*, folio 100<sup>vo</sup>, p. 270.

<sup>535</sup> Dominique Maingueneau, *Trouver sa place dans le champ littéraire*, *op.cit.*, p. 5.

<sup>536</sup> *Cahier IV*, folio 13<sup>vo</sup>, p. 27.

Son désir de s'inscrire dans ce que Dominique Maingueneau appelle le « champ littéraire » de son époque a donc dû être d'autant plus vif : il lui fallait essayer de retrouver une autre forme de légitimité sociale. Cela explique sans doute son désir de rencontrer écrivains et critiques littéraires, rencontres sans doute facilitées par les nombreuses relations que ses fonctions antérieures lui avaient procurées, désir très présent dans le *Cahier IV*. À la fin du *Cahier IV* cependant et dans le *Cahier V*, on le voit peu à peu se détacher de cette préoccupation pour chercher une voie qui soit plus authentiquement la sienne : il va en particulier juger avec une certaine sévérité les recherches du Nouveau Roman<sup>537</sup> et, à partir de la publication des *Aveux infidèles*, songer à s'orienter vers la littérature autobiographique. Il ne suivra pas le conseil de son ami Éric Weil qui, le 28 juillet 1962, l'invite à « abandonner l'intimisme » pour « décrire [...] la réalité politique<sup>538</sup> », même si cela demeure une de ses tentations et s'il écrit encore plusieurs textes dans cette veine.

Choisir en 1964 la voie de l'autobiographie et, plus encore, celle du journal personnel implique une prise de risque. Certes, à cette date, des auteurs prestigieux ont publié leur *Journal* et Bourbon Busset lit volontiers certains d'entre eux : la fin du *Cahier V* avec sa liste d'auteurs de journaux personnels ou d'œuvres apparentées en témoigne<sup>539</sup>. Mais, entre 1960 et 1975 ce genre d'écrit n'est plus guère de mise dans la littérature française. Le choix de Bourbon Busset pouvait donc paraître démodé, étranger aux préoccupations du temps. Il fut précurseur de ce qui devait caractériser les années 1980 : le grand retour de l'auteur et le très vif intérêt porté aux autobiographies et aux journaux personnels. Cette remarque écrite dans le *Journal II* en février 1966 témoigne de sa perspicacité en ce domaine : « Le développement du structuralisme, revanche de la forme sur la matière, provoquera un mouvement vers le document humain, personnel, intime, pour compenser l'abstraction et l'esprit de système<sup>540</sup>. » En décembre 1964, il n'a pas encore choisi son thème essentiel. Ce ne sera vraiment effectif que dans le cours du *Journal II*, en particulier lorsqu'il écrit, sans doute en octobre 1966 (entrée non datée) :

Si je veux être tout à fait sincère avec moi-même (avec les autres, qu'est-ce que cela signifie ?), je dois reconnaître qu'une des véritables justifications de l'écriture pour moi est l'inscription, au sens antique du terme, de L. et de son amour. Je ne suis que l'occasion, mais il y a en L. une force, une radiance dont je n'ai pas le droit de laisser se dissiper le souvenir<sup>541</sup>.

---

<sup>537</sup> Voir *Cahier IV*, folio 42, p. 78 ; *Cahier V*, folio 3, p. 133 ; folio 21, p. 163 ; folio 52, p. 205 ; folio 82, p. 247.

<sup>538</sup> *Cahier V*, folio 48, p. 200.

<sup>539</sup> *Ibid.*, folio 99<sup>vo</sup>, p. 268.

<sup>540</sup> *Journal II*, *op.cit.*, p. 210-211.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 210-211.

À partir de ce moment, le *Journal* prendra son orientation essentielle et définitive de journal d'un couple, centré sur la célébration de « l'amour durable », titre du troisième tome, publié en 1969, en pleine période libertaire. Cela aurait pu être un échec, comme pour beaucoup d'écrivains de valeur qui n'arrivaient pas à leur heure et sont passés inaperçus. Mais Bourbon Busset a trouvé un public, qui recevait avec intérêt et ferveur une vision du couple et de la vie pleine d'optimisme et d'espérance. Est-ce simple coïncidence si c'est précisément le moment où Jacques et Laurence renoncent au métier d'exploitants agricoles, quittent le château familial du Saussay et vont établir leur demeure principale en Provence, dans une ancienne magnanerie dont les dimensions n'ont rien à voir avec le domaine ancestral des Colbert Chabanais<sup>542</sup> ? C'est là que le couple va recevoir de nombreuses lettres et visites de lecteurs avides de les rencontrer, d'échanger avec eux et, sans doute, de vérifier si la réalité était bien à la mesure des écrits.

L'œuvre de Bourbon Busset sera récompensée par plusieurs prix littéraires. Dès 1957, l'écrivain reçoit le prestigieux Prix de l'Académie française pour son récit *Le Silence et la joie* ; après la parution du tome VI du *Journal*, *Au Vent de la mémoire*, il recevra le Grand Prix catholique de littérature et, après la parution du tome VIII, *Les Choses simples*, le Prix Marcel Proust. Son œuvre va également susciter l'intérêt des médias : il sera invité à plusieurs reprises à des émissions radiophoniques (en particulier sur France Culture et Radio Notre-Dame) et participera deux fois à l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot sur France 2 : une première fois le 14 mai 1976, la seconde le 3 mars 1978. Enfin il sera élu à l'Académie française au fauteuil de Maurice Genevoix en 1981. Cependant, la mort brutale de Laurence en juin 1984 a certainement eu des conséquences majeures pour son mari et pas seulement sur le plan affectif : dans la mesure où Jacques de Bourbon Busset avait trouvé sa place d'écrivain comme chantre de l'amour durable, la disparition de sa compagne porte un coup très grave à son projet même d'écriture. Certes, il continuera à écrire sur la même thématique jusqu'à sa mort en 2001 : son dernier livre, *L'Absolu vécu à deux*, sera publié à titre posthume chez Gallimard en 2002. Mais le véritable épilogue du *Journal* sera cette *Lettre à Laurence* dont Bourbon Busset a nourri le projet pendant de très longues années et qu'il évoque parfois dans les *Cahiers* : écrite après la mort de sa « compagne d'éternité<sup>543</sup> », elle essaie de dire la

---

<sup>542</sup> Nom de naissance de Guillemette de Bourbon Busset, mère de l'écrivain. Le Saussay est un héritage de cette branche.

<sup>543</sup> Dédicace du *Journal X*, *op.cit.*, Paris, Gallimard, 1985 : « Pour Laurence, ma compagne d'éternité ».

quintessence de cette aventure de couple, a été publiée par Gallimard en 1987 et à plusieurs reprises rééditée.

## Conclusion

Les *Cahiers IV* et *V* présentent donc un grand intérêt pour la connaissance de l'écrivain et la genèse de son œuvre : en effet, ils permettent de suivre très précisément son cheminement pendant six ans et demi et, en particulier, cet itinéraire qui va l'amener à écrire son *Journal* à partir de 1964 : itinéraire peu banal pour un journal différent. Le 19 mai 1978, Bourbon Busset écrit :

Je suis très frappé par ce que m'a dit aujourd'hui Georges Poulet<sup>544</sup> à Valbonne, sous le tilleul de nos amis Onimus. Selon lui, je suis le seul écrivain de journaux qui soit « de plain-pied » avec le monde, les autres « diaristes<sup>545</sup> » étant mal à l'aise parce que leur thème est leur moi, alors que le mien est la relation avec l'autre. Avec le Lion comme motif dans le tapis, le journal devient un journal extraverti<sup>546</sup>.

Quelques pages plus loin, il définira lui-même son *Journal* comme « un journal à deux voix<sup>547</sup> ». Ce jugement sera en quelque sorte confirmé par le critique Yves Florenne, si l'on en croit ses propos rapportés par Bourbon Busset le 1<sup>er</sup> avril 1980 : « Yves Florenne écrit que mon journal n'a guère d'équivalent parce qu'il n'est pas un journal du moi mais un *journal de l'autre*, ainsi que l'indique, dit-il, le titre général : *Le Livre de Laurence*<sup>548</sup>. En faisant ce choix du journal, Bourbon Busset semble satisfaire une autre de ses aspirations récurrentes dans les *Cahiers* : faire une œuvre en phase avec la modernité en choisissant la littérature de fragments. Certes, depuis les *Caractères* de La Bruyère ou les *Maximes* de La Rochefoucauld, cette forme d'écrit existe dans la littérature française. Mais il rejoint aussi les recherches sur l'écriture du fragment de nombre de ses contemporains, en particulier celles de Roland Barthes qu'il connaissait bien. Pour Bourbon Busset, l'écriture du fragment tente de « Faire durer l'éclair<sup>549</sup> », même s'il concède :

---

<sup>544</sup> Georges Poulet (1902-1991), critique littéraire belge de langue française. Auteur en particulier des *Études sur le temps humain* (4 volumes publiés entre 1949 et 1968).

<sup>545</sup> Jacques de Bourbon Busset met ce terme entre guillemets car il ne l'aime pas et préfère pour lui-même l'appellation de « journalier ».

<sup>546</sup> *Journal VIII*, Paris, Gallimard, 1980, p. 135-136.

<sup>547</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>548</sup> *Journal IX, op.cit.*, p. 100.

<sup>549</sup> *Journal III, op.cit.*, p. 252.

[...] je sais que la chose est infaisable, mais voudrais en approcher le plus possible. [...] Ce désir de capter l'instant interdit la sujétion d'un thème unique et d'une composition destinée à le mettre en valeur. La forme capricante est pour moi non caprice mais nécessité<sup>550</sup>.

En s'exprimant ainsi, il revendique également sa filiation avec un autre grand précurseur de cette écriture du fragment, Montaigne, que Guillemette de Bourbon Busset a fait lire très tôt à son fils. Rien de moins spontané, de moins « ordinaire<sup>551</sup> » donc que l'écriture de Jacques de Bourbon Busset dans son *Journal*. Œuvre très longuement méditée, enjeux esthétiques soigneusement soupesés, ambitions littéraires ouvertement revendiquées, à la fin du *Cahier V*, quand la grande décision d'écrire et de publier son *Journal* est enfin prise, il peut noter – pari sur l'avenir que nous estimons tenu : « Contrairement à l'opinion courante, le Journal peut être une œuvre<sup>552</sup>. »

---

<sup>550</sup> *Ibid.*

<sup>551</sup> Au sens où Françoise Simonet-Tenant parle d'« écriture ordinaire » dans son livre *Le Journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire, op.cit.*

<sup>552</sup> *Cahier V*, folio 100<sup>vo</sup>, p. 271.

## Principes de transcription pour les *Cahiers IV et V*

Dans le principe, notre transcription s'apparente à ce qu'Almuth Grésillon appelle, dans les *Éléments de critique génétique*<sup>553</sup>, une « transcription mixte », entre transcription diplomatique rigoureuse et transcription linéarisée : nous avons conservé, page par page, la disposition du texte dans les manuscrits ; nous avons conservé les passages en retrait, la disposition en colonne et autres particularités de la présentation pour certaines pages des manuscrits. Mais nous n'avons pas conservé la disposition ligne par ligne, qui prenait trop de place et ne permettait pas de loger sur la même page les annotations parfois abondantes que requérait le texte.

Bourbon Busset néglige souvent les majuscules dans les *Cahiers* : nous rétablissons, sans le signaler, l'usage courant en français.

Quand il hésite entre deux termes (il les met l'un au-dessus de l'autre), nous transcrivons en mettant les deux mots côte à côte, séparés par une barre oblique.

Pour les titres d'œuvres, tantôt il les souligne, tantôt il met des guillemets, tantôt il ne met rien : nous suivons l'usage habituel des textes imprimés, en mettant ces titres en italique.

Pour les noms propres en abrégé (exemples : « Frçs-Poncet », « S<sup>t</sup> John-Perse »), nous rétablissons le nom complet. Nous avons conservé les autres abréviations.

L'orthographe est, en général, excellente ; quand, par hasard, il y a une erreur, nous avons rectifié sans le signaler.

La ponctuation est, dans l'ensemble, respectueuse des codes courants. Mais si Bourbon Busset a oublié de fermer les guillemets après une citation, nous corrigeons sans le signaler.

Nous corrigeons également sans le signaler quand, par *lapsus calami*, il a mis deux fois de suite le même membre de phrase.

Dans ses manuscrits, l'écrivain a employé divers symboles pour mettre en valeur certains passages ou relier certains éléments : dans toute la mesure du possible, nous avons cherché à garder ces symboles (soulignement, double soulignement, trait vertical, double trait vertical, trait vertical

---

<sup>553</sup> *Éléments de critique génétique*, Paris, P.U.F., 1994, p. 126.

épais, formule encadrée...). Dans les cas où la transcription fidèle n'était pas possible, ou lorsqu'elle demandait des éclaircissements complémentaires, nous avons ajouté une note.

Des contraintes techniques nous ont conduite à proposer l'édition des *Cahiers IV* et *V* dans un volume II.



# Bibliographie

## 1. Corpus

### 1.1 Corpus primaire

Deux *Cahiers* inédits de Jacques de Bourbon Busset :

*Cahier IV* (ainsi désigné par l'auteur), daté « août 1958-juillet 1961 » ; 67 feuillets numérotés seulement au recto ; seul le dernier feuillet est numéroté deux fois (67<sup>vo</sup> est numéroté 68).

*Cahier V* (ainsi désigné par l'auteur), daté du 23 juillet 1961 au 23 décembre 1964 ; 101 feuillets numérotés seulement au recto de 1 à 101.

Source : collection privée, famille de Jacques de Bourbon Busset.

Localisation : château du Saussay à Ballancourt-sur-Essonne (91).

### 1.2. Corpus secondaire

#### 1.2.1. Œuvres de Jacques de Bourbon Busset

##### - Journal publié

*Le Livre de Laurence* (titre de l'ensemble) :

*Journal I : La Nature est un talisman*, Paris, Gallimard, 1966 ; réédité en coll. Folio, 1978.

*Journal II : Les Arbres et les jours*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1967.

*Journal III : L'Amour durable*, Paris, Gallimard, 1969 ; réédité en coll. Folio, 1973.

*Journal IV : Comme le diamant*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1971.

*Journal V : Complices*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1974.

*Journal VI : Au Vent de la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1976 (Grand Prix catholique de littérature).

*Journal VII : Tu ne mourras pas*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1978.

*Journal VIII : Les Choses simples*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1980 (Prix Marcel Proust).

*Journal IX : La Force des jours*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1981.

*Journal X : Bien plus qu'aux premiers jours*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1985.

- **Autres œuvres**

*Le Sel de la terre* (sous le pseudonyme de Vincent Laborde), Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1946.

*Antoine, mon frère*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1956.

*Le Silence et la joie*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1957 (Grand Prix du roman de l'Académie française).

*Le Remords est un luxe*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1958.

*Moi, César*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1958.

*Fugue à deux voix*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1958 ; renouvelé en 1986.

*Mémoires d'un lion*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1960.

*L'Olympien*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1960.

*Les Aveux infidèles*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1962 ; réédité dans le Livre de poche, 1968 ; puis chez Gallimard, en coll. Folio, 1972.

*La Grande Conférence*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1963.

*Paul Valéry ou le mystique sans Dieu*, Paris, Plon, coll. « La recherche de l'absolu », 1964.

*Le Protecteur*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1964.

*La Nuit de Salernes*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1965.

*Homme et femme Il les créa*, Paris, Fayard, coll. « Je sais, je crois », 1969.

*Le Jeu de la constance*, Paris, Gallimard, coll. « Voies ouvertes », 1972.

*Le Lion bat la campagne*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1973 ; réédité en coll. Folio, 1986.

*Le Couple en question (entretien avec Marc Oraison)*, Paris, Beauchesne, coll. « Verse et controverse », 1973.

*Laurence de Saintonge*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1975.

*Je n'ai peur de rien quand je suis sûr de toi (entretiens avec Jacques Paugam)*, Paris, Gallimard, coll. « Voies ouvertes », 1978.

*La Différence créatrice*, Paris, Le Cerf, coll. « Enracinements », 1979.

*Le Berger des nuages*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1982.

*L'Empire de la passion*, Paris, P.U.F., coll. « Écrits », 1984.

*Lettre à Laurence*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1987 ; réédité en coll. Folio, 1989.

*Confession de Don Juan*, Paris, Albin Michel, 1987.

*Laurence ou la Sagesse de l'amour fou*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1989.

*L'Audace d'aimer*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1990.

*L'Instant perpétuel*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1991.

*Foi jurée, esprit libre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992.

*L'Esprit de la forêt*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1993.

*L'Amour confiance*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1995.

*La Tendresse inventive*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1996.

*Alliance*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1997.

*Les Ailes de l'esprit*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999.

*La Raison ardente*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2000.

*L'Absolu vécu à deux*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2002.

### **1.2.2 Œuvres écrites en collaboration**

*L'Encyclopédie française* (sous la dir. d'Anatole de Monzie et Lucien Febvre), tome XI, « La vie internationale », tome dirigé par Jacques de Bourbon Busset, Paris, Société de gestion de *L'Encyclopédie française*, diffusion Larousse, 1957.

*Mazarin*, textes réunis sous la direction de Georges Mongrédien, avec contributions de Jacques de Bourbon Busset, Edmond Pognon, Pierre Du Colombier, Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », 1959.

*Jules César*, collectif, avec études de J. Madaule, J. Benoist-Méchin, général Gallois, J. de Bourbon Busset, J. Laurent, P. Grimal, Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », 1961.

*Alexandre*, collectif, avec études de G. Walter, R. Flacelière, J. Lartéguy, J. Benoist-Méchin, J. de Bourbon Busset, général Charpentier, J. Romains, Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », 1962.

*Pascal et Port-Royal*, album composé à l'occasion du tricentenaire de la mort de Pascal ; collectif avec études de F. Mauriac, Louis Cognet, Alain Georges, J. de Bourbon Busset, Daniel-Rops, Georges Cattai, P. de Boisdeffre, André Thérive, Henri Massis, Louis Jerphanion, Urs von Balthazar, René Tatou, Pierre Costabel, Bernard d'Espagnat, D<sup>r</sup> Paul Chauchard, Jean Mesnard, Bernard Dorival, Gustave Thibon.

*De la Prospective. Textes fondamentaux de la prospective française, 1955-1966*, textes de Gaston Berger, J. de Bourbon Busset et Pierre Massé, réunis et présentés par Philippe Durance, Paris, L'Harmattan, 2008.

### **1.2.3 Discours et travaux académiques**

*Discours de réception à l'Académie française*, 28 janvier 1982.

*Discours sur la vertu 1982*, 16 décembre 1982.

*Hommage prononcé en séance à l'occasion de la mort de Pierre Emmanuel*, 27 septembre 1984.

*Discours prononcé à l'occasion de la 11<sup>ème</sup> Biennale de la langue française, Tours*, 14 mai 1985.

*Réponse au discours de réception de Pierre-Jean Rémy*, 16 mars 1989.

*Réponse au discours de réception de José Cabanis*, 20 juin 1991.

*Réunion des Académies européennes, Madrid*, 18 novembre 1992.

Tous ces textes sont accessibles sur le site de l'Académie française.

#### **1.2.4 Préfaces**

Jean BAILLOU et Pierre PELLETIER, *Les Affaires étrangères*, introduction de J. de Bourbon Busset, Paris, P.U.F., coll. « L'Administration française », 1962.

Georges BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, préface de J. de Bourbon Busset, Club des amis du livre, 1963.

DESCARTES, *Discours de la méthode*, préface de J. de Bourbon Busset, Paris, Didier, 1971.

#### **1.2.5 Articles de Jacques de Bourbon Busset dans la revue *La Table ronde***

*La Table ronde* est publiée à Paris, d'abord par les éditions Plon en 1959-1960, puis par les éditions SEPAL (Société d'Éditions et de Publications Artistiques et Littéraires) à partir de 1961.

« Périclès », *La Table ronde*, n° 138, juin 1959, p. 26-35.

« Lettre à Andromède », *La Table ronde*, n° 148, avril 1960, p. 62-67.

« Hommage à Gabriel Marcel », par Raymond Aron et J. de Bourbon Busset, *La Table ronde*, n° 150, juin 1960, p. 128-136.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 164, septembre 1961, p. 119-125.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 165, octobre 1961, p. 117-122.

Recension de *Ponce-Pilate* de Roger Caillois, *La Table ronde*, n° 166, novembre 1961, p. 111-113.

« Séquences », *ibidem*, p. 147-151.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 167, décembre 1961, p. 147-150.

Recension de *Histoire du roman moderne* de R.M. Albérès, *La Table ronde*, n° 174-175, juillet-août 1962, p. 126.

« Séquences », *ibid.*, p. 153-155.

« Réflexion sur l'attitude prospective », *La Table ronde*, n° 177, octobre 1962, p. 49-53.

« La littérature dans la société de demain », *ibid.*, p. 117-125.

« L'Europe de la recherche », *La Table ronde*, n° 181, février 1963, p. 11-14.

« La négation érotique », *La Table ronde*, n° 182, mars 1963, p. 109-112.

N° 186-187, juillet-août 1963, Recension par Pascal Parrain de *La Grande Conférence*, p. 123-124.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 186-187, juillet-août 1963, p. 143-146.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 188, septembre 1963, p. 151-153.

« Un monstre de pureté : Valéry », *La Table ronde*, n° 193, février 1964, p. 36-47.

« Séquences », *ibid.*, p. 155-156.

« La fonction de l'irréel », essai philosophique, *La Table ronde*, n° 204, janvier 1965, p. 85-88.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 205, février 1965, p. 95-97.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 207, avril 1965, p. 113-115.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 208 ; mai 1965, p. 113-115.

Introduction à ce numéro intitulé « Le Rideau de verre entre l'Asie et l'Europe », *La Table ronde*, n° 209, juin 1965, p.4-9.

« Les catholiques et la politique » : débat entre J. de Bourbon Busset, Stanislas Fumet, Georges Hourdin, Edmond Michelet, Louis Salleron, *La Table ronde*, n° 216-217, janvier-février 1966 p. 81-94.

« Séquences », *ibid.*, p. 141-144.

« La modernité », *La Table ronde*, n° 218, mars 1966, p. 7-14.

« Littérature chrétienne ? », débat entre J. de Bourbon Busset, Pierre Emmanuel, Stanislas Fumet, Philippe Sénart, Pierre-Henri Simon, Jean Sur, *ibid.*, p.71-89.

Débat sur « le Schéma XIII<sup>554</sup> » entre J. de Bourbon Busset, le P. Jean Daniélou, Stanislas Fumet, Jean-Marie Paupert, René Rémond, *La Table ronde*, n° 219, avril 1966 (numéro intitulé « Après le Concile ») p. 197-214.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 220, mai 1966, p. 108-110.

« Pour ou contre la nouvelle critique ? », débat entre Pierre de Boisdeffre, Jacques de Bourbon Busset, Charles Dédéyan, Raymond Picard, Jean Sur, *La Table ronde*, n° 221, juin 1966, p. 81-98.

« Séquences », *La Table ronde*, n° 222-223, juillet-août 1966, p. 119-121.

« Foi et raison », *La Table ronde*, n° 224, septembre 1966, p. 109-113.

« Culture de masse, culture d'élite », débat entre Léo Hamon, Giampaolo Bonani, Jacques de Bourbon Busset, Stanislas Fumet, Anthony Hartley, Jean Ladrière, Michelangelo Pelaez, G.H. de Radkowski, J.B. Torello et Gianni Vattino, *La Table ronde*, n° 227, décembre 1966, p. 125-128.

« Retour à Nietzsche », *ibid.*, p. 125-128.

Recension du *Journal d'une époque, 1926-1948* de Denis de Rougemont (Gallimard), *La Table ronde*, n° 246-247, juillet août 1968.

### **1.2.6 Articles dans divers périodiques**

Dans *La Croix* : très nombreux articles publiés entre 1958 et 1996.

Dans *Le Monde* articles parus entre 1958 et 1964 :

- un extrait des *Aveux infidèles*, *Le Monde*, 24 janvier 1962.

---

<sup>554</sup> Texte préparatoire à l'un des grands textes du Concile Vatican II, la Constitution pastorale *Gaudium et Spes*.

- « Le développement des moyens d'expression », *Le Monde*, 5 juin 1962.
- « Un homme droit, Robert Schuman », *Le Monde*, 6 septembre 1963.
- « Pour une autorité politique mondiale », *Le Monde*, 8 octobre 1964.

## **2. Études sur Jacques de Bourbon Busset**

### **1. 2. Œuvres critiques**

FREYSSELINARD Bénédicte, *L'Amour durable ou la différence créatrice*, thèse de doctorat sous la direction du professeur Henri Bouiller, U.F.R. de littérature française, université de Paris IV-Sorbonne, 1994.

SAUVÊTRE Lydie, *Jacques de Bourbon Busset, poète de l'amour dans L'Amour durable, Journal III*, Mémoire de maîtrise de lettres modernes, sous la direction de Mme Béatrice Anger, Université Catholique de l'Ouest, 1996.

SAUVÊTRE Lydie, *Jacques de Bourbon Busset ou la quête spirituelle d'un amour*, tiré à part extrait de *Littérature et expérience spirituelle*, de Béatrice Anger, Université Catholique de l'Ouest, 1995 (*Cahiers du Centre interdisciplinaire de recherche en histoire, lettres et langues*, n° 17).

SFEIR Georges, *L'Être humain et sa vocation. Essai sur le Journal de Bourbon Busset*, Beyrouth, Éditions Georges Sfeir, 1994.

### **2.2 Articles critiques**

Quelques articles publiés entre 1958 et 1964

- Dans *Le Monde* :

HENRIOT Émile, « Le secret de César » (recension de *Fugue à deux voix* et de *Moi, César*), *Le Monde*, 28 janvier 1958.

HENRIOT Émile, « Les rêveries de Périclès. De Platon et de savoir lire » (recension de *L'Olympien*), *Le Monde*, 30 novembre 1960.



SIMON Pierre-Henri, « *La Petite musique de nuit* de Sidonie Basil, *La Dernière nuit* de Camille Marbo, *Les Aveux infidèles* de Jacques de Bourbon Busset », *Le Monde*, 20 mars 1962.

SIMON Pierre-Henri, « *Un Besoin de malheur* par Alain Bosquet, *Ceux qui aiment* par Roger Bésus, *La Grande Conférence* par Jacques de Bourbon Busset », *Le Monde*, 2 mai 1963.

SIMON Pierre-Henri, « *Le Protecteur* par Jacques de Bourbon Busset, *Une si juste mort* par Bernard de Karroul, *Voici David* par Lucien Cattan », *Le Monde*, 10 mars 1964.

- Dans *Le Figaro littéraire* :

ESTANG Luc, « Jacques de Bourbon Busset, romancier de la diplomatie » (après la parution de *La Grande Conférence*), *Le Figaro littéraire*, 6 avril 1963.

- Dans *Les Nouvelles littéraires* :

ALBÉRÈS René Marill, « Roger Bésus, *Un Témoin*, Marguerite Duras, *L'Après-midi de M. Andesmas*, Jacques de Bourbon Busset, *Les Aveux infidèles* », *Les Nouvelles littéraires*, 8 mars 1962.

- Dans *La Table ronde* :

PARRAIN Pascal, recension de *La Grande Conférence*, *La Table ronde*, n°186-187, juillet-août 1963, p. 123-124.

### **2.3. Études biographiques**

VARENNES Jean-Charles, *Les Bourbon Busset*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1981.

Il existe un petit film documentaire (d'environ 15 minutes) sur la vie et l'œuvre de Jacques de Bourbon Busset : *Jacques de Bourbon Busset, entre Chêne et Lion*, réalisé au Saussay en 2016 et disponible en libre accès sur Internet :

<https://www.youtube.com/watch?V=NjHF87saKVM>

### **3. Critique et histoire littéraires**

#### **3.1. Ouvrages généraux**

BEAUMARCHAIS Jean-Pierre de, COUTY Daniel, REY Alain (sous la dir. de), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984.

DESSONS Gérard, *Introduction à la poétique. Approche des théories de la littérature*, Paris, Dunod, 1995 (pour la 1<sup>ère</sup> édition) ; Nathan, coll. « Lettres sup. » pour la réédition, 2001.

MAINGUENEAU Dominique, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Au cœur des textes », 2016.

PRIGENT Michel (sous la dir. de), *Histoire de la France littéraire*, tome 3, « Modernités. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », (sous la dir. de Patrick Berthier et Michel Jarrety), Paris, P.U.F., 2006.

#### **3.2. Écritures de soi**

BRAUD Michel, *La Forme des jours*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2006.

« *Cher cahier...* », *Témoignages sur le journal personnel*, recueillis et présentés par Philippe Lejeune, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1989.

COUDREUSE Anne et SIMONET-TENANT Françoise (sous la dir. de), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, coll. « Itinéraires. Littérature, textes, culture », 2009.

LEJEUNE Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971 (1<sup>ère</sup> édition) ; réédition en 1998.

*Id.*, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 ; nouvelle édition augmentée, 1996.

*Id.*, *Je est un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

*Id.*, *Moi aussi*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.

*Id.*, *Les Brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

*Id.*, *Pour l'autobiographie, Chroniques*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

*Id.*, *Autogenèses, « Les Brouillons de soi 2 »*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Le Journal intime, Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

MONTÉMONT Véronique et SIMONET-TENANT Françoise (sous la dir. de), *Intime et politique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Itinéraires. Littérature, textes, cultures », 2012.

SIMONET-TENANT Françoise, *Le Journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Éditions Téraèdre, coll. « L'écriture de la vie », 2004.

SIMONET-TENANT Françoise (sous la dir. de), *Le Propre de l'écriture de soi*, Paris, Éditions Téraèdre, coll. « Passage aux actes », 2007.

### **3.3. Critique génétique**

BIASI Pierre-Marc de, *Génétique des textes*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2011.

*Carnets d'écrivains I : Hugo, Flaubert, Proust, Valéry, Gide, du Bouchet, Perec*, études de Louis Hay, Pierre-Marc de Biasi, Éric Marty, Jean Gaudon, Guy Rosa, Nicole Celeyrette, Judith Robinson-Valéry, Antoine Compagnon, Michel Collot, Philippe Lejeune, Paris, Éditions du CNRS, coll. « Textes et manuscrits », 1990.

GRÉSILLON Almuth, *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*, Paris, P.U.F., 1994.

*La mise en œuvre, Itinéraires génétiques*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

LEJEUNE Philippe et VIOLLET Catherine (sous la dir. de), *Genèses du « Je », Manuscrits et autobiographie*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Textes et manuscrits », 2001.

MONTÉMONT Véronique et VIOLLET Catherine (sous la dir. de), *Archives familiales : mode d'emploi, Récits de genèse*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Au cœur des textes », 2013.

MONTÉMONT Véronique et VIOLLET Catherine (sous la dir. de), *Le Moi et ses modèles, Genèse et transtextualités*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, coll. « Au cœur des textes », 2009.

#### **4. Histoire et politique**

BECKER Jean-Jacques, *Histoire politique de la France depuis 1945*, Paris, Armand Colin, 2015.

BERSTEIN Serge, *Histoire du gaullisme*, Paris, Éditions Perrin, coll. « Tempus », 2002.

BERSTEIN Serge et WINOCK Michel, *La République recommencée de 1914 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Histoire de la France politique », 2004.

GAULLE Charles de, *Discours et messages*.

Tome II, *Dans l'attente, février 1946-avril 1958*, Paris, Club français des bibliophiles, 1971.

Tome III, *Avec le renouveau, mai 1958-juillet 1962*, Paris, Club français des bibliophiles, 1972.

Tome IV, *Pour l'effort, août 1962-décembre 1965*, Paris, Club français des bibliophiles, 1972.

JULIEN Charles-André, « De l'Iffriqiyya d'Ibn Khaldoun à la Tunisie d'Habib Bourguiba. Une série d'hésitations et d'erreurs a retardé la décolonisation », in *Le Monde diplomatique*, mai 1969, p. 63 (article consulté sur Internet le 10-03-2017).

LACOUTURE Jean, *De Gaulle, tome 2, Le Politique*, Paris, Seuil, 1985.

ZANCARINI-FOURNEL Michèle et DELACROIX Christian, *La France du temps présent, 1945-2005*, Paris, Belin, 2010.

## 5. Religion et philosophie

*La Bible : Le Nouveau Testament*, Traduction Œcuménique de la Bible (TOB), Paris, Éditions du Cerf- Les Bergers et les Mages, 1972.

*Théo, L'Encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Éditions Droguet-Ardant/Fayard, 1992.

LÉVINAS Emmanuel, TILLIETTE Xavier, RICOEUR Paul, *Jean Wahl et Gabriel Marcel*, Paris, Beauchesne, 1976.

PARAIN-VIAL Jeanne, *Gabriel Marcel, un veilleur et un éveilleur*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989.

TILLIETTE Xavier, « L'Orphisme chrétien de Gabriel Marcel », in revue *Questions*, n° 2, 1<sup>er</sup> trimestre 1974, p. 76-80.

## 6. Œuvres citées par Jacques de Bourbon Busset dans ses deux *Cahiers inédits*

### 6.1. Livres

Nous dressons la liste de l'ensemble des œuvres citées par Jacques de Bourbon Busset (ou auxquelles il fait implicitement référence) dans ses deux *Cahiers inédits*, dans les éditions où nous-même avons pu les consulter. La bibliothèque personnelle de l'écrivain a été dispersée après sa mort.

ALAIN, *Propos I (Propos de 1906 à 1936)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Maurice Savin, 1956.

*Propos II (Choix de propos, 1906-1914 ; 1921-1936)*, édition de Samuel S. de Sacy, 1970.

*Les Passions et la Sagesse*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Georges Bénézé, 1960.

AMIEL Henri-Frédéric, *Du journal intime*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Le Regard littéraire », 1987.

*Journal intime*, tome I, Lausanne, L'Âge d'homme, 1976.

AUGUSTIN (saint), *Œuvres*, tome 8, *La Foi chrétienne*, édition bilingue, Paris, Desclée de Brouwer, 1982.

BACHELARD Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 1957.

*La Poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1960.

BARRÈS Maurice, *La grande pitié des églises de France*, Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1925.

*Mes Cahiers I, janvier 1896-novembre 1904*, préface d'Antoine Compagnon, notes de Philippe Barrès, revues et augmentées par François Broche, Paris, Éditions des Équateurs, 2010.

BARTHES Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, 1953.

*Michelet par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1954.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1980.

BEAUVOIR Simone de, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.

BÉGUIN Albert, *L'Âme romantique et le rêve*, Paris, José Corti, 1939.

BRAQUE Georges, *Le Jour et la nuit, cahiers Georges Braque, 1917-1952*, Paris, Gallimard, 1952 ; réédition 1982.

BRETON André, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Marguerite Bonnet, 1988.

*Œuvres complètes IV, Écrits sur l'art et autres textes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Marguerite Bonnet et Étienne-Alain Hubert, 2008.

BUBER Martin, *Je et Tu*, in *La Vie en dialogue*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, coll. « Philosophie de l'esprit », 1959.

BUTOR Michel, *Degrés*, Paris, Gallimard, 1960.

CAMUS Albert, *Le Mythe de Sisyphe* in *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacqueline Lévi-Valensi, 2006.

CHARDONNE Jacques, *Claire*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1983.

CHESTERTON Gilbert Keith, *La Sphère et la Croix*, Paris, Desclée de Brouwer, 1937.

*Les Enquêtes du Père Brown*, Paris, Éditions Omnibus, 2008.

*Orthodoxie*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2010.

CHESTOV Léon, *Pages choisies*, traduites du russe par Boris de Schloezer, Paris, Gallimard, 1931.

CLAUDEL Paul, *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacques Petit et Charles Galpérine, 1965.

*Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacques Petit, introduction de Stanislas Fumet, 1957.

*Théâtre I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacques Madaule, 1956.

*Théâtre II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jacques Madaule et Jacques Petit, 1965.

CONSTANTIN-WEYER Maurice, *Un Homme se penche sur son passé*, Paris, Éditions Rieder, 1928.

COROT Jean-Baptiste Camille, *Carnets*, classés et numérotés par Alfred Robaut.

DANTE, *La Divine Comédie*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1966.

DELACROIX Eugène, *Journal, tome premier, 1823-1850*, Paris, Éditions Plon-Nourrit, 1893.  
*Journal, tome deuxième, 1850-1854*, Paris, Éditions Plon-Nourrit, 1893.

DESCARTES René, *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition d'André Bridoux, 1953.

*Les Passions de l'âme*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1988.

DU BOS Charles, *Journal, 1920-1925*, Paris, Éditions Buchet-Chastel, 2003.

*Journal, 1926-1929*, Paris, Éditions Buchet-Chastel, 2004.

*Journal, 1930-1939*, Paris, Éditions Buchet-Chastel, 2005.

DURAS Marguerite, *Œuvres complètes I et II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », sous la dir. de Gilles Philippe, 2011.

ÉLUARD Paul, *Anthologie des écrits sur l'art, tome 3, La Passion de peindre*, Paris, Éditions Cercle d'art, 1954.

GIDE André, *Journal, 1889-1939*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951.

GOETHE Johan-Wolfgang von, *Faust*, traduction de Gérard de Nerval, Paris, Boinay International, 1996.

GREEN Julien, *Œuvres complètes IV, Journal 1926-1955*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.

GRENIER Jean, *Les Îles*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais » n° 7, 1933 ; réédité dans la collection « L'Imaginaire », 1977.

GUILLÉN Jorge, *Fragments d'un Cantique*, poèmes traduits de l'espagnol par Roger Asselineau, Jean Cassou, Pierre Darmangeat, Jules Supervielle, Paul Verdevoye..., Paris, Seghers, 1956.

HARDY Thomas, *Tess d'Urberville*, traduit par Madeleine Rolland, Paris, Éditions « Je sers », 1939.

HÖLDERLIN Friedrich, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

IGNACE DE LOYOLA (saint), *Exercices spirituels*, traduction par le P. Pierre Jennesseaux s.j., numérisation de l'édition de 1913 par le Frère Jérôme, novice de la Compagnie de Jésus, Namur, 2005 (consulté en ligne sur le site : livres-mystiques.com)

JEAN DE LA CROIX (saint), *La Nuit obscure*, in *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1967.

JOUBERT Joseph, *Carnets*, textes recueillis sur les manuscrits autographes par André Beaunier, préface de Mme André Beaunier et M. André Bellesort, Paris, Gallimard, 1938.

JOUHANDEAU Marcel, *Élise*, Paris, Gallimard, 1933.

*Chroniques maritales*, Paris, Gallimard, 1938.

*Nouvelles Chroniques maritales*, Paris, Gallimard, 1943.

(Ces trois œuvres ont été rééditées par Gallimard dans la collection « Soleil » en 1962 ; dans la collection « Folio » en 1981).

*Essai sur moi-même*, Lausanne, Éditions Marguerat, 1946 ; Paris, Gallimard, 1947.

*Carnets de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1957.

JUNG Carl-Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, première édition en allemand, à Zurich, Éditions Rascher, 1933 ; Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1964.



KUSHNER Éva, *Patrice de La Tour du Pin*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1961.

LEIRIS Michel, *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973.

*La Règle du jeu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Denis Hollier, 2003.

LÉONARD DE VINCI, *Carnets*, tomes I et II, introduction, classement et notes par Edouard Mac Curdy ; traduction de l'anglais et de l'italien par Louise Servicen ; préface de Paul Valéry, Paris, Gallimard, 1942.

*Les Manuscrits de Léonard de Vinci*. Extraits et description par Péladon, Paris, E. Sansot et C<sup>ie</sup> Éditeurs, 1910.

LUCIEN DE SAMOSATE, *Dialogues des morts*, traduction française de L. Fraïssé, Marseille, Librairie Laffitte, 1894.

LUKACS Georg, *Théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris, Gonthier, 1963.

MAINE DE BIRAN Pierre, *Journal* (3 volumes), édition intégrale publiée par Henri Gouhier, Neuchâtel, Éditions de La Baconnière, coll. « Être et penser », 1954-1957.

MAINE DE BIRAN, *L'Effort*, textes choisis et présentés par A. Drevet, Paris, P.U.F., coll. « Les grands textes », 1966.

MALEBRANCHE Nicolas, *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Geneviève Rodis-Lewis, 1979.

MALRAUX André, *Les Noyers de l'Altenburg*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997.

MARCEL Gabriel, *L'Homme problématique*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1955.

*Présence et Immortalité*, Paris, Flammarion, 1959 ; réédition U.G.E., coll. 10/18, 1968.

MARITAIN Jacques, *Pour une philosophie de l'Histoire*, in *Œuvres complètes* de Jacques et Raïssa Maritain, vol. X, 1952-1959, Éditions universitaires Fribourg, Suisse ; Éditions Saint-Paul Paris, 1985.

MAURIAC François, *Mémoires intérieurs* et *Journal d'un homme de trente ans (extraits)* in *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de François Durand, 1990.

*Journal 1932-1939*, Paris, La Table ronde, 1947.

*Le Bloc-notes* (tomes 1,2 et 3), Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », édition de Jean Touzot, 1993

MICHAUX Henri, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « bibliothèque de la Pléiade », 1998.

MONTAIGNE, *Essais I*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1962 (pour la préface d'André Gide) ; 1965 (pour l'établissement du texte, la présentation et l'annotation par Pierre Michel).

*Essais II*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1962 (pour la préface d'Albert Thibaudet) ; 1965 (pour texte, présentation et annotation par Pierre Michel).

*Essais III*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1960 (pour la préface de Maurice Merleau-Ponty) ; 1965 (pour texte, présentation et annotation de Pierre Michel).

MONTHERLANT Henri de, *Théâtre*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de 1954, avec préface de Jacques de Laprade.

MUGNIER Arthur (abbé), *Journal, 1879-1939*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », ,1985.

MUSIL Robert, *L'Homme sans qualités*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1979 (deux volumes).

ONIMUS Jean, *Face au monde actuel*, Paris, Desclée de Brouwer, 1962.

ORTEGA Y GASSET José, *Le Spectateur tenté, Essais*, traduits de l'espagnol par Mathilde Pomès, Paris, Plon, coll. « Cheminements », 1958.

PASCAL, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Intégrale », 1963.

PASTERNAK Boris, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Michel Aucouturier, 1990.

PICON Gaëtan, *Malraux par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1953.

PLATON, *La République*, in *Œuvres complètes*, tome VII (Première partie), traduction d'Émile Chambry, Paris, Les Belles-Lettres, 1989.

PLOTIN, *Les Ennéades*, traduction d'Émile Bréhier, Paris, Les Belles-Lettres, 1989 (première édition 1924).

PLUTARQUE, *Vies parallèles des hommes illustres*, tomes I et II, édition de Gérard Walter, traduction de Jacques Amyot, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951.

POWYS John Cowper, *Les Sables de la mer*, Paris, Plon, 1958.

RENARD Jean-Claude, *Connaissance des noces*, suivi de *Juan*, Paris, Les Éditeurs français réunis, coll. « Petite sirène », 1977.

ROBBE-GRILLET Alain, *Dans le Labyrinthe*, Paris, Éditions de Minuit, 1959.

RONSARD Pierre de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993.

SAINT-JOHN PERSE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972.

SCÈVE Maurice, *Œuvres complètes*, Paris, Mercure de France, 1974.

SPINOZA Baruch, *L'Éthique*, traduction de Roland Caillois, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1954.

STENDHAL, *Œuvres intimes*, tomes I et II, édition de Vittorio Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981-1982.

THOMAS D'AQUIN (saint), *Somme contre les Gentils*, Paris, Éditions du Cerf, 1993.

VALENSIN Auguste, *Autour de ma foi, Dialogues avec moi-même*, Éditions Montaigne, 1948.

*Regards III (Regards sur Dante)*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1956.

VALÉRY Paul, *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jean Hytier, 1957.

*Œuvres II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Jean Hytier, 1960.

*Cahiers I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Judith Robinson, 1973.

*Cahiers II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de Judith Robinson, 1974.

VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, in *Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », édition de René Pomeau, 1957.

WEBER Max, *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, 1959.

WEBER Jean-Paul, *Domaines thématiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1963.

WEIDLÉ Wladimir, *Les Abeilles d'Aristée : essai sur le destin actuel des lettres et des arts*, Paris, Gallimard, 1954.

WEIL Simone, *Journal d'usine* in *La Condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951 ; réédité en « Folio Essais », 2002.

WOOLF Virginia, *Journal d'un écrivain*, traduction Germaine Beaumont, Monaco, Éditions du Rocher, 1958.

## 6.2. Articles

« Méditerranée, carrefour des religions », in *Cahiers de recherches et débats du Centre catholique des intellectuels français*, n° 28, septembre 1959.

ONIMUS Jean, « La Poétique du fauve », in *Revue des Sciences humaines* de l'Université de Lille, tome XXIV, 1959, fascicule 94.

## 7. Lectures complémentaires

*À la mémoire d'André Amar*, *Sens*, revue de l'amitié judéo-chrétienne de France, n° 7/8, 1994/

MESNIL-AMAR Jacqueline, *Ceux qui ne dormaient pas*, *Journal, 1944-1946*, Paris, Éditions de Minuit, 1957 ; réédité à Paris, Éditions Stock, 2009.

MESNIL-AMAR Jacqueline, AMAR André, *Parcours d'écriture – deux figures du judaïsme français d'après-guerre*, textes réunis et présentés par Sylvie Jessua-Amar et Michèle Bitton, Paris, Éditions du Nadir, Alliance israélite universelle, 2005.

BLANCHARD Pierre, *L'Attention à Dieu selon Malebranche* ; Paris, Desclée de Brouwer, 1956.

BLANDIN Claire, *Le Figaro littéraire, Vie d'un hebdomadaire politique et culturel (1945-1971)*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010.

CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, Paris, U.G.E., coll. 10/18, 1969.

MAGNY Claude-Edmonde, *Précieux Giraudoux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1945 ; réédition en 1968.

MONDOR Henri, *Propos familiers de Paul Valéry*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers verts », 1957.

## **8. Outils de référence et usuels**

BEHAR Henri, *Les Pensées d'André Breton, Guide alphabétique*, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Bibliothèque Mélusine », 1988.

DURIEZ Bernard, *Gradus : les procédés littéraires*, Paris, U.G.E., 10/18, 1984.

GRÉVISSE Maurice, *Le Bon Usage*, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1980.

JUILLAND Ileana (Stanford, Californie), *Dictionnaire des idées dans l'œuvre d'André Malraux*, The Hague-Paris, Mouton, coll. « Dictionnaire des idées dans les littératures occidentales », 1968.

*Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1987.

LESAGE Laurent et YON André, *Dictionnaire des critiques littéraires, Guide de la critique française au XX<sup>e</sup> siècle*, University Park and London, The Pennsylvania State University Press, 1969.

*Lexique des règles typographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 2002.

## INDEX NOMINUM

Sont compris dans l'indexation les *Cahiers* inédits IV et V qui figurent dans le volume II. N'est pas comprise l'*Introduction*.

Nous avons noté dans l'Index les titres des œuvres de Bourbon Busset, y compris les titres de certaines œuvres non publiées, mais auxquelles il a beaucoup travaillé et dont il parle souvent. Nous n'avons pas repris les titres d'œuvres des autres écrivains ou artistes mentionnés. Mais nous avons conservé les noms de certains personnages d'œuvres littéraires, dans la mesure où l'écrivain les considérait comme des sortes de mythes.

Les premiers nombres indiqués se réfèrent aux pages des *Cahiers* de l'écrivain ; les nombres placés à la suite en italique se réfèrent aux pages des notes : nous n'avons indiqué que les notes ne correspondant pas aux pages déjà mentionnées.

Abdel Djelil, Jean-Mohammed	121
Académie française	65 ; 12 ; 103 ; 115 ; 166.
Adenauer, Konrad	64
Afrique	7 ; 252 ; 75.
Afrique du Nord	83.
Alain	5 ; 22 ; 78 ; 97 ; 113 ; 174 ; 207 ; 51.
Albérès, René Marill	172.
Alexandre	252 ; 262.
Algérie	67 ; 141 ; 143 ; 173 ; 185 ; 207 ; 64 ; 83 ; 144 ; 156 ; 192 ; 193.
Algériens	143.
Allemagne	65 ; 67 ; 64 ; 95 ; 200 ; 248.
Alliance française	266.
Alpe d'Huez (l')	247 ; 271.
Alverny, Claude d'	147.
Amar, André, Jacqueline et Sylvie	77 ; 78.
Américain(s)	65 ; 156 ; 176 ; 228.
Amérique	252 ; 262 ; 31 ; 124.
Amiel, Henri-Frédéric	268.
Amrouche, Jean	83.
Andro, Jean-Claude	12 ; 13 ; 17 ; 55 ; 224.
Anger, P.	5.
Angleterre	259.
Anquetil, Jacques	232.
Antée	244 ; 245.
Antigone	234.
Antilles	185.
Antoine, Jacques	47.
<i>Antoine, mon frère</i>	46 ; 56 ; 76 ; 124 ; 215 ; 224 ; 241.
Apollonius de Tyane	74.
Aragon, Louis	248.
Aristote	258 ; 265.
Arland, Marcel	55 ; 190.
Armand, Louis	166.

Arnauld (le grand)	146.
Arnould, Claude	95.
Aron, Raymond	51 ; 84 ; 197 ; 217.
Asie	252 ; 117.
Atlantique	174.
Augustin (saint)	199.
Aury, Dominique	12 ; 13 ; 55.
Autriche	51 ; 14 ; 64.
Autriche-Hongrie	51.
Bachelard, Gaston	5 ; 243 ; 28.
Bad Obladis	215.
Badré, Jean (Mgr)	194.
Ballancourt	94 ; 200 ; 31 ; 57 ; 79 ; 84.
Barjon, Louis (R. P.)	55 ; 68.
Barrès, Maurice	223 ; 244 ; 268.
Barthes, Roland	55 ; 149.
Baudelaire, Charles	42 ; 97 ; 268 ; 160.
Bayer	57.
Beauvoir, Simone de	111.
Béguin, Albert	3.
Berger, Gaston	55 ; 31 ; 227 ; 234.
Bergson, Henri	54 ; 209 ; 233.
Berle, Adolf	227.
Bernanos, Georges	256 ; 214.
Bibesco, Marthe	148.
<i>Bible (la)</i>	171.
Bidault, Georges	64 ; 69 ; 265.
Blake, William	9.
Blanzat, Jean	55 ; 85.
Bonaparte, Marie	69.
Bonneval, Gaston de	65.
Bordeaux	192.
Borges, Jorge Luis	181.
Bory, Jean-Louis	78.
Boscovich, Roger Joseph	24.
Bossuet	232.
Bourbon Busset, Charles de (frère de JBB)	79 ; 81 ; 229.
Bourbon Busset, François de (frère de JBB)	64 ; 69.
Bourbon Busset, Robert de (frère de JBB)	81.
Bourbon Parme, Françoise de	64 ; 69.
Bouvard (et Pécuchet)	3.
Braque, Georges	88.
Bretagne (mer de)	34.
Breton, André	78 ; 86 ; 178.
Bruges	219.
Bruxelles	219 ; 146.
Buber, Martin	117.
Butor, Michel	47 ; 55 ; 58 ; 78 ; 107 ; 161 ; 165 ; 188 ; 190 ; 49.
C.E.D.	147 ; 173 ; 174.
Caillois, Roger	12 ; 52 ; 55 ; 101 ; 131 ; 147 ; 188 ; 195 ; 130.
Calder, Alexandre	161.

Camus, Albert	220 ; 74 ; 197.
Canada	216 ; 15.
<i>Canard enchaîné (Le)</i>	174.
Canaris, Wilhelm	95.
César (ou <i>Moi, César</i> )	13 ; 21 ; 42 ; 56 ; 82 ; 87 ; 99 ; 118 ; 124 ; 204 ; 205 ; 221 ; 224 ; 240 ; 241 ; 252 ; 259 ; 17.
Chaban-Delmas, Jacques	192.
Chagall, Marc	227.
Chardonne, Jacques	16 ; 76.
Charlemagne	262.
Charles-Quint	14 ; 205 ; 262.
Charlot	259.
Charon	34.
Chateaubriand, François-René de	68 ; 148 ; 224 ; 252.
Chatressac	137 ; 140.
Chesterton, Gilbert Keith	60 ; 122 ; 144 ; 153 ; 181 ; 186 ; 187 ; 231 ; 253 ; 261 ; 156.
Chestov, Léon	85.
Chevalier, Louis	43 ; 55 ; 147.
Chine	95.
Christ (ou X. ou Xrist)	15 ; 156 ; 172 ; 203 ; 232 ; 239 ; 11 ; 18.
Churchill, Winston	252.
Claudel, Paul	52 ; 60 ; 62 ; 68 ; 76 ; 92 ; 160 ; 214 ; 243 ; 253 ; 256 ; 257 ; 258 ; 28 ; 83 ; 93.
Clemenceau, Georges	252.
Clermont Tonnerre, Thierry de	147.
Cocteau, Jean	76.
<i>Combat</i>	120 ; 197 ; 55.
Comédie-Française	194 ; 62 ; 219.
Comte, Auguste	3.
Congar, Yves (P.)	171.
Congo	205.
Constantin-Weyer, Maurice	15.
Corot, Jean-Baptiste Camille	100.
Cortès	82.
Coubre (forêt de la)	3.
Couve de Murville, Maurice	235.
Croix-Rouge	65 ; 225.
Daniélou, Jean (P.)	83.
Dante	61 ; 178.
Danzac	87.
De Gaulle, Charles	59 ; 64 ; 65 ; 69 ; 85 ; 131 ; 150 ; 182 ; 185 ; 192 ; 204 ; 205 ; 206 ; 207 ; 252 ; 262 ; 173 ; 174 ; 219 ; 265.
Deauville	45.
Debré, Michel	65 ; 83.
Delacroix, Eugène	230 ; 268.
Démon (le) ou Satan	172 ; 176 ; 213 ; 258.
Descartes, René	17 ; 44 ; 78 ; 222 ; 238 ; 240 ; 265.
Deville, Hubert	64 ; 69.
Dhôtel, André	190.
Diên Biên Phû	173.



Dieu (ou D.)	5 ; 15 ; 61 ; 62 ; 94 ; 108 ; 148 ; 156 ; 158 ; 171 ; 172 ; 176 ; 186 ; 189 ; 196 ; 202 ; 211 ; 213 ; 236 ; 239 ; 243 ; 261 ; 264 ; 15 ; 152.
Du Bos, Charles	127 ; 199 ; 268 ; 271
Dubarle, Dominique (P.)	5 ; 71 ; 166 ; 250.
Dufournier, Bernard	147.
Dumentier	47.
Duras, Marguerite	75 ; 172 ; 125.
Durry, Marie-Jeanne	78.
Duval, Léon-Étienne (Mgr)	192.
E.N.A.	27 ; 66.
Égypte	49.
Einstein, Albert	259 ; 262.
Eliade, Mircea	5 ; 36 ; 227.
Élysée	193 ; 194.
Empire romain	124.
<i>Encyclopédie</i>	27.
Escorial	49.
Est (pays de l')	95.
Estang, Luc	221.
États-Unis	185 ; 215 ; 259 ; 49 ; 51 ; 52 ; 89 ; 99 ; 140.
<i>Études</i> (revue)	30 ; 55.
Europe	69 ; 124 ; 136 ; 173 ; 174 ; 228 ; 252 ; 17 ; 24 ; 31 ; 37 ; 55 ; 67 ; 119 ; 144 ; 147 ; 148 ; 174.
Européens	118.
<i>Évangile (l')</i>	165 ; 171 ; 172 ; 264 ; 18 ; 122.
F.L.N.	144.
Faust	3 ; 5 ; 7 ; 17 ; 18 ; 178 ; 215 ; 9 ; 20.
Fichte	208.
<i>Figaro littéraire (Le)</i>	221 ; 168.
Fouchier, Jacques de	55 ; 147.
Français	173 ; 174 ; 183 ; 235 ; 185.
France	67 ; 124 ; 130 ; 144 ; 150 ; 173 ; 174 ; 176 ; 183 ; 207 ; 215 ; 228 ; 253 ; 259 ; 27 ; 37 ; 60 ; 69 ; 77 ; 81 ; 83 ; 89 ; 142 ; 147 ; 192 ; 217 ; 227.
France, Anatole	174.
<i>France-Soir</i>	191 ; 119.
Franck	192.
François-Poncet, Jean	156.
Freud, Sigmund	69 ; 36.
<i>Fugue à deux voix</i> (ou <i>Fugue</i> )	47 ; 56 ; 241.
Gabas	201.
Galichon, Georges	193 ; 195.
Gallimard (Éditions)	271.
Gallimard, Claude	52.
Gallimard, Gaston	55 ; 115.
Gandelon	245 ; 248.
Gandhi	267 ; 95.
Gary, Romain	193.
Gelin (abbé)	124.
Gide, André	22 ; 115 ; 127 ; 160 ; 268 ; 271 ; 83.
Girardet, Raoul	192.

Giraudoux, Jean	76 ; 153.
Goethe, Johan-Wolfgang von	61 ; 207 ; 241.
Gotha	69.
Gouet, Julien (Mgr)	192 ; 193 ; 194 ; 195.
Gracq, Julien	75 ; 190 ; 258.
Grèce	53 ; 72 ; 124 ; 243 ; 69.
Grecs	252.
Green, Julien	27 ; 127 ; 268.
Grenier, Jean	74 ; 43.
Guillaumet	15.
Guillén, Jorge	86.
Guyane	185.
Habsbourg	51 ; 14.
Habsbourg, Othon de	51 ; 64.
Habsbourg, Zita de	64.
Haedens, Kléber	55.
Hammarskjöld, Dag (M. H.)	205.
Hardy, Thomas	168.
Hegel	113 ; 51 ; 200.
Heidegger, Martin	244 ; 258 ; 265.
Heisenberg, Werner	261.
Henriette (cousine de JBB)	81 ; 229.
Henriot, Émile	55.
Hirsch, Étienne	55.
Hitler, Adolf	248 ; 95 ; 173.
Hölderlin, Friedrich	96.
<i>Horst Wessel Lied</i>	175.
Hugo, Victor	252.
Huyghe, René	103.
Hyppolite, Jean	51.
Iéna	208.
Ignace de Loyola (saint)	247 ; 270.
Indochine	67 ; 185 ; 173.
Italie	266 ; 7 ; 64.
J.L. (Jeanne Lacombe)	229.
Jeanne d'Arc	85 ; 267.
Joséphine (de Beauharnais)	229.
Joubert, Joseph	146 ; 268.
Jouhandeau, Marcel	45 ; 106 ; 129 ; 181 ; 268.
Jouhaud, Edmond	192.
Joxe, Louis	156 ; 193.
Joyce, James	123.
Jung, Carl-Gustav	36 ; 69. ; 28.
Kafka, Frantz	163.
Kern, Alfred	78.
<i>L'Olympien</i> (voir aussi Périclès)	124 ; 204 ; 221 ; 224 ; 240 ; 241 ; 259 ; 6 ; 21 ; 99.
<i>La Croix</i> (quotidien)	31 ; 37 ; 68.
<i>La Grande Conférence (Un Homme d'État)</i>	202 ; 203 ; 204 ; 216 ; 224 ; 229 ; 241 ; 259 ; 179 ; 200.
<i>La Nuit de Salernes (Le Lion déconcerté ; Bien rugit, Lion ; Le Lion du soir ; Le Lion de Némée)</i>	212 ; 240 ; 241 ; 244 ; 248, 257 ; 258 ; 259 ; 260 ; 271 ; 148 ; 166 ; 242 ; 250 ; 252 ; 255.

La Pira, Giorgio	83.
<i>La Table ronde</i> (revue)	131 ; 190 ; 51 ; 55 ; 84 ; 120 ; 127.
La Tour du Pin, Patrice	152.
Lacoste, Robert	67.
Lambrichs, Georges	55 ; 78 ; 188 ; 189 ; 56.
Latilon	232.
Laurence ou L.	45 ; 184 ; 189 ; 193 ; 195 ; 196 ; 204 ; 229 ; 250 ; 259 ; 263 ; 3 ; 27 ; 42 ; 47 ; 81 ; 87 ; 111 ; 137 ; 143 ; 185 ; 238 ; 245. 27 ; 41 ; 47 ; 49 ; 79 ; 81 ; 118 ; 120 ; 126 ; 127 ; 143 ; 144 ; 145 ; 148 ; 149 ; 168 ; 173 ; 176 ; 181 ; 184 ; 204 ; 207 ; 232 ; 267 ; 269.
Lausanne	192 ; 231.
Lawrence, Thomas Edward	114.
Lazareff, Pierre et Hélène	119.
<i>Le Monde</i>	197.
<i>Le Monument de l'an 2000</i>	49 ; 105 ; 52 ; 56 ; 99.
Le Nain	15.
<i>Le Protecteur</i>	219 ; 221 ; 224 ; 241.
<i>Le Remords est un luxe (Le Remords)</i>	56.
<i>Le Sel de la terre</i>	56 ; 68 ; 241.
<i>Le Silence et la joie</i>	56 ; 115 ; 65.
Lebrec, Jean (abbé)	200.
Leiris, Michel	75 ; 104.
Lénine	14 ; 271.
Léonard de Vinci	3 ; 17 ; 59 ; 225 ; 122.
<i>Les Aveux infidèles</i>	111 ; 112 ; 120 ; 122 ; 124 ; 129 ; 168 ; 172 ; 176 ; 180 ; 181 ; 195 ; 196 ; 200 ; 215 ; 217 ; 224 ; 240 ; 241 ; 257 ; 259 ; 267 ; 15 ; 26 ; 81 ; 96 ; 104 ; 115 ; 178 ; 229 ; 241.
<i>Lettre(s) à Laurence (à L.)</i>	111 ; 267.
Leusse, Bruno de	156.
Lévi-Strauss, Claude	261.
Liénart, Achille (Mgr)	192.
Lindon, Jérôme	120.
Lisbonne	192 ;
Lisses	57.
Littré	247.
Lloyd George, David	114.
Loiseau Jean/Ivan	264.
Louvre	82.
Lubac, Henri de (P.)	193.
Lukacs, Georg	258.
Lyautey, Hubert	117 ; 252 ; 261.
Lyon	15 ; 124 ; 78 ; 119.
M. Teste	3 ; 240.
Maillard, G.	55.
Maine de Biran, Pierre	137 ; 268.
Malebranche, Nicolas	133.
Mallarmé, Stéphane	87 ; 103.
Malraux, André	185 ; 260 ; 55 ; 197.
Marcel, Gabriel	46 ; 51 ; 62 ; 84 ; 258.

Marcellus	253.
Maritain, Jacques	264.
Maroc	121 ; 173 ; 117.
Marrou, Henri-Irénée	138.
<i>Marseillaise (La)</i>	175.
Marseille	193.
Mars-Vénus	249.
Martin du Gard, Roger	18.
Massé, Pierre	227 ; 248 ; 31 ; 260.
Massignon, Louis	114 ; 121.
Mauriac, Claude	55.
Mauriac, François	97 ; 108 ; 109 ; 127 ; 219 ; 83.
Mauritanie	194 ; 195.
<i>Mémoires d'un lion</i>	52 ; 87 ; 124 ; 154 ; 187 ; 241 ; 248 ; 42.
Mendès France, Pierre	67 ; 185.
Messie	83.
Michaux, Henri	89.
Mollet, Guy	185.
Monnerville, Gaston	192.
Monnet, Jean	67 ; 55 ; 144.
Montaigne	268.
Montesquieu	173.
Montherlant, Henri de	62 ; 76 ; 61.
Morazé, Charles	147 ; 227.
Mugnier, Arthur (abbé)	148.
Munich	173.
Musées nationaux (ou Conseil des Musées)	31 ; 82 ; 114.
Musil, Robert	51.
Nadeau, Maurice	55.
Napoléon	23 ; 24 ; 229 ; 252 ; 259 ; 264 ; 208.
Napoléon (prince)	64 ; 69.
Nef, John Ulric	37 ; 47 ; 227.
Négrevaux	3 ;
Nehru	95.
Nerval, Gérard de	5 ; 259.
New-York	7 ; 24 ; 184 ; 267.
Nietzsche, Friedrich	230.
Nimier, Roger	55.
Noël, Maurice	168 ; 271.
Nouveau Roman	78 ; 123 ; 133 ; 157 ; 259 ; 47 ; 55 ; 154 ; 205.
<i>Nouvelles littéraires (Les)</i>	172.
Nuremberg	189.
O.A.S.	183 ; 64 ; 192.
Oberman	241.
Occident	28 ; 72 ; 93.
<i>Occident (revue)</i>	31 ; 37.
Occidentaux	204.
Onimus, Jean	87.
Oppenheimer, Robert	5 ; 215 ; 227.
Orient	7 ; 28 ; 72 ; 78 ; 114.
Ormesson, Olivier d'	183.

Ortega y Gasset, José	97 ; 207.
Ossau	201.
Parain, Brice	55 ; 115 ; 120 ; 188.
Paris	99 ; 192.
Parménide	265.
Pascal, Blaise	88 ; 209 ; 271.
Pasternak, Boris	7.
Pasteur Vallery-Radot, Louis	192.
Paul I <sup>er</sup> de Russie	109.
Pays-Bas	146.
Péguy, Charles	204.
Périclès (voir aussi <i>L'Olympeen</i> )	21 ; 41 ; 42 ; 99 ; 17.
Pérou	15.
Perpignan	193.
Petit, Henri	43 ; 45 ; 55.
Petit-Clamart	219.
Petrov, Ivan	81.
Philistins	247.
Picon, Gaëtan	55.
Pieyre de Mandiargues, André	75.
Pihan	45.
Pingaud, Bernard	55 ; 104 ; 105.
Platon	124 ; 221 ; 241 ; 258 ; 265 ; 238.
Plotin	199.
Plutarque	17.
Pompidou, Georges	192 ; 265.
Powys, John Cowper	140 ; 143.
Princeton	227 ; 184.
Prospective	31 ; 37 ; 109 ; 120 ; 234 ; 260 ; 270 ; 5 ; 227.
Proust, Marcel	17 ; 76 ; 123 ; 160 ; 202 ; 221 ; 241 ; 243 ; 109.
Pyramides	49.
Pyrénées	201.
Quai d'Orsay (ou Quai)	114 ; 118 ; 124 ; 149 ; 173 ; 183 ; 12 ; 52 ; 147.
Quaroni, Pietro	156.
R.P.F.	65.
Radio-Luxembourg	194.
Rauschnig, Hermann	248.
Ravenne	120.
Réforme	72 ;
Relations culturelles	27 ; 173 ; 31.
Rembrandt	15.
Renaissance	72.
Renan, Ernest	174 ; 229.
Renard, Jean-Claude	169.
René	241.
République	176 ; 65 ; 67 ; 185 ; 192 ; 193 ; 206.
Retinger, Joseph	37.
Révélation	83.
Révolution (la)	175 ; 7.
Rhénanie	173.
Rimbaud, Arthur	88 ; 172.
Rivarol	264.

Rivet, Paul	124.
Robbe-Grillet, Alain	123 ; 154 ; 163 ; 165.
Rodhain, Jean (Mgr)	84 ; 193 ; 31.
Rohan Chabot, Gaël de	147.
Rome	57 ; 253 ; 78 ; 156 ; 219.
Ronsard, Pierre de	85.
Rousseaux, André	55 ; 58 ; 64.
Rousset (P.)	194.
S.D.E.C.E.	144.
Saint-John Perse	52 ; 103 ; 183 ; 186 ; 88.
Saint-Simon	200.
Salan, Raoul	192.
Salazar	95.
Salernes	247 ; 87 ; 169 ; 227 ; 229 ; 245.
Sarraute, Nathalie	55 ; 58 ; 123.
Sartre, Jean-Paul	190 ; 241 ; 258 ; 51 ; 197.
Saussay (château du)	79 ; 81 ; 229 ; 245.
Scève, Maurice	85.
Schoeller, Guy	112.
Schuman, Robert	67 ; 83 ; 200 ; 229 ; 37 ; 55 ; 114 ; 119 ; 144 ; 147.
Schumann, Maurice	147 ; 192.
Secours catholique	31 ; 37 ; 124 ; 171 ; 192 ; 193 ; 229 ; 84.
Sénart, Philippe	120.
<i>Séquences</i>	131 ; 132 ; 135 ; 137 ; 195 ; 196 ; 198 ; 199 ; 200 ; 232 ; 269 ; 19 ; 31 ; 96 ; 102 ; 132.
Sicile	266 ; 14.
Sieyès, Emmanuel de	12 ; 27 ; 55 ; 97 ; 105 ; 124 ; 147 ; 188 ; 195.
<i>Socrate Magloire</i> (ou <i>Le Démon de la gloire</i> )	148 ; 154 ; 160 ; 164 ; 166 ; 168 ; 169 ; 171 ; 180 ; 124 ; 180 ; 181 ; 184 ; 189 ; 196.
Soques	201.
Spinoza, Baruch	108 ; 238.
Stendhal	224 ; 268.
Sylla	205.
Teilhard de Chardin, Pierre (P.)	5 ; 62 ; 174 ; 241 ; 253 ; 257.
<i>Testament (Ancien)</i>	83.
<i>Testament (Nouveau)</i>	83 ; 5.
Thérèse d'Avila (sainte)	247 ; 267 ; 186.
Thomas d'Aquin (saint)	152 ; 265.
Thomas, Jean	12 ; 13 ; 55.
Tiers-Monde	28.
Tirésias	34.
Trinité (Sainte)	11 ;
Tropiques (mer des)	34.
Tyrol	215.
Valensin, Auguste (P.)	178.
Valéry, Paul	21 ; 22 ; 52 ; 75 ; 86 ; 87 ; 97 ; 103 ; 110 ; 127 ; 137 ; 144 ; 160 ; 183 ; 186 ; 207 ; 209 ; 211 ; 219 ; 229 ; 243 ; 244 ; 255 ; 268 ; 271 ; 3 ; 4 ; 136 ; 240.
Vallée des rois	49.
Vatican	95.
Vatican II	83 ; 114 ; 171 ; 193 ; 198 ; 253 ; 263.
Vendôme	79.

Vercingétorix	82.
Vernet, Joseph (P.)	194.
Vierge Marie	108 ;
Villiers, Georges	119.
Vinogradov, Sergueï	81.
Voltaire	146 ; 174 ; 232.
Wahl, Jean	51 ; 140.
Washington	183 ; 227.
Weber, Jean-Paul	55 ; 78 ; 79 ; 109.
Weber, Max	217.
Weidlé, Wladimir	249.
Weil, Éric	200.
Weil, Simone	18.
Werther	241.
Woolf, Virginia	3 ; 123.
Zermatt	144.

# TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	p. 2
Introduction	p. 5
I. Présentation de Jacques de Bourbon Busset et de son œuvre	p. 6
II. Les <i>Cahiers</i> inédits	p. 7
1. Leur découverte	p. 7
2. Leur description	p. 9
III. Aspects anecdotiques des <i>Cahiers</i>	p. 10
1. Des <i>Cahiers</i> garde-mémoire	p. 10
2. Des <i>Cahiers</i> agendas	p. 24
IV. Un journal de réflexion historico-politique	p. 28
1. Le contexte politique de l'époque des <i>Cahiers</i> (août 1958-décembre 1964)	p. 28
2. La France dans le monde	p. 30
3. La guerre d'Algérie	p. 33
4. Bourbon Busset et le général de Gaulle	p. 38
V. Un écrivain en quête de lui-même	p. 50
1. Les <i>Cahiers IV</i> et <i>V</i> : des carnets d'écrivain ?	p. 51
2. À la recherche du grand œuvre	p. 61
2.1. Les étapes de la recherche	p. 61
2.2. Quelle thématique essentielle ?	p. 78
2. 3. Laurence et la création littéraire de Jacques de Bourbon Busset	p. 95
VI. Bourbon Busset : « sa place dans le champ littéraire »	p. 107
1. Bourbon Busset et les intellectuels de son temps	p. 107
2. Bourbon Busset et le souci de son étiquette	p. 110
Conclusion	p. 116
Principes de transcription	p. 118
Bibliographie	p. 120
Index des noms propres	p. 141
Table des matières	p. 151